23e Année N° 4 15 Février 1916

PERIODICAL ROOM
RECEIVED
MAR 16 1916
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Édith Wharton	*L'Ame de la France*	673
Pol Neveux	*La Douce Enfance de Thierry Seneuse* (1re partie)	683
Jacques-É. Blanche	*Cahiers d'un Artiste.* — I	721
L. Houllevigue	*Le Sel et le Pétrole en Alsace-Lorraine*	740
Paul Adam	*Un Choc* (fin)	758
Henry Bataille	*La Divine Tragédie*	787
René Milan	*Les Vagabonds de la Gloire.* — III	796
Pierre Boutroux	*Propagande allemande en Allemagne*	826
Camille Jullian	*Le Cinquantenaire de « la Cité Antique »*	852
É. Hovelaque	*L'Opinion américaine et la Guerre.* — I	866

Copyright 1916, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1916

L'AME DE LA FRANCE [1]

Personne ne pose plus maintenant la question qui si souvent, au commencement de la guerre, m'est venue de mes compatriotes d'outre-mer : quelle est l'âme de la France? Elle l'a suffisamment montrée à tous ; la France a pu paraître autrefois un problème inquiétant; elle est désormais devenue un lumineux exemple.

Cependant, ceux pour qui cette lueur a brillé de trop loin peuvent avoir encore quelque chose à apprendre quant aux éléments qui la composent, car elle est faite de plusieurs rayons distincts, et le terrible effort de l'année dernière a été le spectroscope qui les décomposait. Dès les tout premiers jours, quiconque en a senti le rayonnement, pareil à ces pâles clartés qui précèdent l'aurore, éprouvait la tentation irrésistible de la définir. « Il y a là une âme dont, dès les premiers jours, dès les premières heures, on a senti, dans l'air, les vibrations.. En quoi donc consiste ce qui nous la révèle? » Durant ces journées, la réponse était relativement facile. L'âme de la France, après la déclaration de guerre, c'était la pure flamme du sacrifice, le magnifique élan d'un grand peuple résolu à résister à la destruction. Mais à ce moment, personne

1. Cet article est la traduction du dernier chapitre d'un volume intitulé *Fighting France* où l'auteur raconte les impressions recueillies au cours de cinq voyages au front. Le volume vient de paraître aux États-Unis et en Angleterre.

ne savait ce que la résistance devait coûter, le temps qu'elle devait durer, les sacrifices matériels et moraux qu'elle entraînerait. Tous les sentiments d'ordre inférieur furent réduits au silence. La cupidité, l'égoïsme, la lâcheté, semblaient avoir été expurgés de la race. La grande séance de la Chambre, cette cérémonie quasi religieuse où s'affirma l'union défensive, exprimait réellement l'opinion de la nation tout entière.

Il est comparativement aisé de s'envoler vers l'empyrée poussé par un pareil élan, alors qu'on ne prévoit pas le temps qu'on restera ainsi suspendu jusqu'au point d'en perdre le souffle. Mais la plus belle envolée a une fin. Elle court grand risque, après un temps, de retomber comme un oiseau que ses ailes brisées retiennent dans les limites d'une basse-cour. L'état d'âme d'une nation ne peut pas rester longtemps au-dessus des sentiments individuels, et pour réaliser une âme nationale il ne faut rien moins que la nation tout entière. Le point réellement intéressant était donc, à mesure que la guerre se prolongeait et devenait une calamité sans précédent dans les annales humaines, de voir comment le cœur de la France en affronterait l'épreuve et quelles vertus elle en ferait jaillir.

La guerre a été une calamité sans précédent ; mais ce qui est sans précédent n'a jamais fait peur à la France. Il n'y eut jamais race plus audacieuse à s'affranchir du passé ; et aucune par contre qui ait à un tel point révéré ses reliques. C'est une grande force de pouvoir marcher sans le secours des analogies, sans s'appuyer sur l'exemple des autres : la France aux périodes de crises a toujours eu cette force. Mais plus la guerre se prolongeait, plus cette question devenait passionnante de savoir jusqu'à quelle profondeur on trouverait cette ténacité intellectuelle dans le peuple.

Deviendrait-elle purement instinctive? Résisterait-elle à l'épreuve d'une inaction prolongée?

Il n'y a jamais eu beaucoup de doute au sujet de l'armée. Quand une race guerrière voit l'envahisseur sur son sol, on ne peut pas dire de ceux qui lui tiennent tête qu'ils sont inactifs. Mais derrière l'armée, il y a les millions de gens qui attendent ; pour ceux-là la vision de cette longue ligne immobile de tran-

chées pouvait petit à petit devenir... une gênante habitude de la pensée, une entrave à l'activité et au plaisir.

Une guerre de cette sorte, revêche, sans événements, sans mouvement, pouvait rétrécir graduellement, au lieu de l'élargir, le courage des spectateurs. C'était le danger. La conscription, sans doute, était là pour diminuer ce péril. Chacun des Français a sa part égale dans la gloire et dans la douleur. Mais cette gloire n'est pas de nature à transporter, à éblouir. L'impétuosité porte avec soi son auréole ; seule l'imagination peut voir briller l'auréole au front de la ténacité ; les Français se sont toujours crus en quelque sorte les propriétaires de la première de ces deux qualités; la seconde leur est moins familière. Il y avait donc à craindre, à la longue, une désintégration graduelle mais irrésistible, non point de l'opinion publique, mais de quelque chose de plus subtil, de plus fondamental, le sentiment public. Il était possible que la France des civils, tout en paraissant dans l'ensemble se tenir à la même hauteur, se relâchât individuellement et fît preuve de quelque défaillance en ce qui concerne la guerre.

Les Français ne seraient pas humains et partant seraient sans intérêt, s'ils n'avaient pas laissé voir, par moments, des symptômes de ce danger. Il n'est pas un Français ou une Française — en dehors d'une poignée de théoriciens inoffensifs et peut-être timorés — qui ait hésité sur l'orientation de la politique militaire du pays ; mais il y a eu naturellement des gens qui ont trouvé plus difficile qu'ils ne l'avaient attendu d'accepter les sacrifices imposés par cette politique. Comment s'en étonner? Chacun aurait pu, même sans les avoir vus, prédire leur existence. Il a été dur pour certains, plus dur qu'ils ne le pensaient, de renoncer à leur manière de vivre, au croissant de leur petit déjeuner ; encore que le Français, sobre par nature, soit beaucoup moins l'esclave des raffinements qu'il a créés que les autres nations qui les ont adoptés.

Bien plus grand fut le nombre de ceux pour qui le sacrifice d'un bonheur personnel, — de ce qui donne à la vie tout son prix, qui fait qu'un pays vaille qu'on se batte pour lui — a été infiniment plus pénible que l'imagination la plus inquiète ne pouvait l'entrevoir. Pour bien des mères et bien des veuves, un seul tombeau, un nom lu sur une liste de disparus, rend

le grondement lointain de cette immense lutte semblable aux divagations d'un aliéné.

Il y en a eu ainsi ; pas assez cependant pour troubler, en quoi que ce soit, le courant subtil du sentiment public. A moins qu'il ne soit plus vrai (et infiniment plus touchant), de supposer que, parmi tous ces malheureux, la plupart ont eu le courage de cacher leur détresse et de dire du grand effort national qui avait perdu presque tout sens pour eux : « Quand même il me détruirait, j'espèrerais encore en Lui. » C'est là probablement la plus belle victoire remportée par l'âme de la France : que tous les courants de feu jaillissent de tant de cœurs rendus insensibles par la douleur, que tant de mains qui sont mortes nourrissent la lampe qui ne meurt pas.

Cela n'implique en rien que la résignation soit la note dominante dans l'âme de la France. L'attitude du peuple, après ces quatorze mois d'épreuve, n'est nullement l'attitude de la soumission à une calamité sans exemple. C'est celle de l'exaltation, de l'énergie : une décision ardente de dominer le désastre. Dans toutes les classes, ce sentiment est le même : chaque mot, chaque acte est basé sur la résolution de ne penser à rien d'autre que la victoire. Le peuple français ne songe pas plus à un compromis qu'on ne songerait à affronter une inondation ou un tremblement de terre en agitant un drapeau blanc.

L'observateur de cette lutte, qui risque de telles assertions, doit s'attendre à ce qu'on lui pose deux questions. Comment, lui dira-t-on, se manifeste cette âme nationale? Et quelles sont les conditions et les qualités d'où elle dérive?

Maintenant que le tumulte et les clameurs s'éteignent, que la vie des civils est retombée à peu de chose près à son habituelle routine, les manifestations de cette âme nationale sont naturellement moins nettes qu'au début. L'une des plus évidentes, c'est l'esprit dans lequel les privations de toutes sortes sont acceptées. Quiconque a été en contact avec le peuple des ouvriers et des petits boutiquiers de Paris, depuis un an, ne peut manquer d'avoir été frappé par l'extrême dignité et la grâce avec laquelle il s'accommode à son manque de tout. La Française, devant la porte de sa boutique vide, garde le même

sourire avec lequel elle faisait patienter ses clients trop nombreux. La couturière, qui vit du maigre salaire gagné dans un ouvroir de charité, travaille aussi consciencieusement que si elle était payée fort cher dans un atelier à la mode; elle n'essaie jamais, par quelque allusion à ses difficultés personnelles, d'obtenir un secours supplémentaire. L'habituelle belle humeur de l'ouvrière parisienne se hausse, aux heures de douleur, au plus admirable courage. Dans un ouvroir où, depuis le début de la guerre, beaucoup de femmes ont été employées, une fillette de seize ans apprend un après-midi que son frère unique vient d'être tué. Elle éprouve un moment d'horrible détresse ; mais il y a toute sa nombreuse famille que son pauvre salaire aide à vivre, et, le matin suivant, ponctuellement, elle retourne à son ouvrage. Dans ce même ouvroir les femmes ont une demi-journée de congé par semaine, sans réduction de salaire ; pourtant s'il y a pour un hôpital quelque commande très pressée, elles renoncent à leur après-midi aussi gaiement que s'il s'agissait de leur plaisir. Mais après avoir passé l'année dernière au milieu des ouvriers et des petits commerçants de Paris, si l'on commençait à citer des exemples d'endurance, d'abnégation et de charité discrète, la liste en serait interminable. L'essentiel c'est l'esprit dans lequel ces actes ont été accomplis.

Quant à la seconde question : les conditions et les qualités d'où ces résultats dérivent, il est moins facile d'y répondre. On peut le faire de tant de manières, que toute explication doit pour une bonne part dépendre de la tournure d'esprit personnelle de celui qui la donne. Mais une chose est certaine : l'éclosion de la nouvelle âme française ne s'est faite aux dépens d'aucun de ses traits nationaux, mais plutôt en les portant à leur maximum d'intensité; aussi le moyen le plus sûr pour découvrir le secret de cette « âme » est-il de se demander en quoi les qualités caractéristiques de la race — ou au moins celles qui paraissent telles à l'étranger qui les envie — ont directement influé sur son attitude actuelle. Parmi ses dons multiples, lesquels ont surtout aidé le Français d'aujourd'hui à être ce qu'il est, et à l'être comme il l'est?

L'Intelligence ! C'est la réponse qu'on fait aussitôt. Bien des Français ne paraissent pas s'en douter. Ils sont sincère-

ment persuadés que la répression de leur activité critique a été l'un des résultats les plus importants et les plus utiles de la guerre. On entend dire que, dans un esprit de patriotisme, ce peuple a appris à ne plus critiquer, lui qui n'a pas son pareil pour l'esprit de critique. Rien n'est moins vrai. Le Français, s'il a quelque grief, ne va point le crier dans le *Times*; son forum a lui c'est le café, et non point le journal. Mais au café, il continue à s'exprimer aussi librement que jamais, aussi vif qu'autrefois dans ses reproches, aussi passionné dans ses jugements. Le simple fait d'exercer son intelligence sur un problème autrement vaste et difficile que ceux qu'il affrontait précédemment l'a soustrait à l'empire des préjugés, des conventions, des phrases toutes faites qui avant la guerre gouvernaient son opinion. Alors son intelligence était canalisée, tandis qu'aujourd'hui elle a rompu ses digues.

Cet affranchissement a eu pour effet immédiat de remettre au point tous les éléments de la vie nationale. Les heures de grandes épreuves sont la pierre de touche des nations ; la guerre a révélé au monde l'idéal national de la France. — Pas un instant, ce peuple, si expert dans le grand art de vivre, ne s'est imaginé que le tout de la vie consistait à demeurer vivant. Amoureux de plaisir et de beauté, jouissant librement et franchement du présent, il n'en a pas moins gardé le sens des réalités plus larges ; il a compris que la vie se compose de bien des choses passées et futures, de sacrifices autant que de jouissances, de traditions autant que de renouvellements, du sacrifice des morts aussi bien que de l'effort des vivants. Jamais il n'a considéré l'existence comme une chose précieuse par elle-même en dehors de ses sensations et de ses émotions.

C'est donc en premier lieu l'intelligence qui a aidé la France à être ce qu'elle est ; et puis, un de ses corollaires, le don de l'expression. Les Français sont les premiers à rire d'eux-mêmes pour leur promptitude à recourir aux mots ; tous ils semblent regarder leur don d'expression comme une faiblesse, qui risque de les détourner de l'action. L'expérience de l'année dernière n'a nullement confirmé cette vue. Elle a plutôt prouvé que l'éloquence est une arme de plus. Par « éloquence » je

n'entends naturellement pas l'art de parler en public, non plus que cette façon d'écrire, toute de rhétorique, qu'on associe trop souvent avec ce mot. La rhétorique n'est que l'art d'habiller des sentiments conventionnels ; l'éloquence est le don d'exprimer sans crainte une émotion réelle. Et ce don courageux — courageux en ce qu'il se moque du ridicule, ou de l'indifférence de ceux qui écoutent, a constitué une force inestimable. Ce qui montre le haut degré auquel atteint l'intelligence chez les Français, c'est qu'une émotion, quand elle trouve une belle expression, est capable d'aviver encore cette intelligence et de l'élever ; c'est que « le mot » n'est point, par je ne sais quelle fausse honte, considéré comme distinct de l'émotion, comme en dehors d'elle, ou même comme son simple dérivatif : chez les Français le mot peut donner à la pensée son âme et sa forme. Tout ce qui aide à extérioriser les manières de sentir, en leur donnant une physionomie, un langage, est un appui moral aussi bien qu'artistique et Gœthe ne fut jamais plus sage qu'en écrivant :

« C'est un Dieu qui m'a donné la voix pour exprimer ma peine. »

On peut affirmer sans exagération que les Français en ce moment tirent de leur langage une part de leur force nationale. La piété avec laquelle ils l'ont aimé et cultivé en a fait entre leurs mains un instrument précieux. Il est capable d'exprimer si magnifiquement ce qu'ils sentent, qu'ils trouvent à s'en servir un soutien et une force ; et le mot une fois jailli passe de l'un à l'autre, apportant à tous le même secours. Ceux qui ont vécu l'année dernière en France en pourraient citer d'innombrables exemples. Sur les cadavres de jeunes soldats on a trouvé des lettres d'adieu à leurs parents qui font songer à des vers héroïques du temps de Shakespeare ; et les mères à qui ces enfants ont été ravis leur ont répondu par un cri non moins héroïque.

Quand l'éloquente expression d'un sentiment ne se traduit pas en action — tout au moins en un état d'âme équivalent à l'action — elle tombe au niveau de la rhétorique ; mais en France, en ce moment, l'expression et l'acte se continuent et se reflètent l'un l'autre. Et me voici conduit à cette autre grande qualité qui contribue à former l'âme de la France :

la qualité du courage. C'est à dessein qu'il vient le dernier dans ma liste. Le courage français est un courage rationnel, prémédité, et reconnu nécessaire en vue d'une fin spéciale ; il est, au même titre que les autres qualités du tempérament français, le produit de l'intelligence.

Un peuple aussi sensible à la beauté, portant à la vie un intérêt si passionné, tellement doué du pouvoir d'exprimer et de rendre éternel cet intérêt, ne saurait vraiment aimer la destruction pour elle-même. Les Français détestent le « militarisme ». Ils le trouvent stupide, inesthétique, dépourvu d'imagination, asservissant ; rien, plus que ces quatre motifs, ne pourrait le leur faire haïr davantage. Les Français n'ont jamais goûté ces formes sauvages du sport qui stimulent le sang de races plus apathiques ou plus brutales ; ni les matches de boxe, ni les courses de taureaux ne sont nés chez eux et les Français ne règlent pas leurs disputes personnelles sur-le-champ et à coups de poing ; ils le font logiquement et de propos délibéré sur le terrain. Mais quand un péril national les menace, ils deviennent instantanément, comme ils le disent fièrement et si justement eux-mêmes, « un peuple guerrier » ; ils mettent à leur patriotisme l'ardeur, l'imagination, la persévérance qui ont fait d'eux, pendant des siècles, la grande force créatrice de civilisation. Chaque soldat français sait pourquoi il se bat et pourquoi, à ce moment, le courage physique est la première qualité qu'on attend de lui ; chaque Française connaît les causes de la guerre ; elle sait que son courage moral est indispensable pour aider le soldat à mieux mépriser la mort.

Les femmes de France font paraître ce courage moral dans les actes aussi bien que dans les mots. Elles sont peut-être, dans l'ensemble, moins braves d'instinct, au sens élémentaire, que leurs sœurs anglo-saxonnes. Elles ont peur de plus de choses et ont moins honte de laisser voir leur peur. La maman française dorlote ses enfants, les garçons comme les filles : s'ils tombent et se font mal au genou, on s'attend à ce qu'ils pleurent au lieu de les dresser à rester maîtres d'eux-mêmes, comme les petits Anglais et les petits Américains. J'ai vu de grands garçonnets français braillant pour une coupure ou une contusion, qu'une fillette anglo-saxonne, du même âge, se serait

crue obligée de supporter sans une larme. Les Françaises sont timides pour elles-mêmes autant que pour leurs enfants. Elles ont peur de l'inattendu, de l'inconnu, de ce qui est nouveau pour elles. On ne les dresse d'aucune manière à se donner l'air d'être courageuses physiquement. Il leur manque l'avantage de notre discipline qui fait du courage presque une hypocrisie mondaine. Quand vient pour elles le moment d'être braves, elles doivent tirer leur bravoure de leur cerveau. Il faut d'abord qu'elles soient convaincues de la nécessité de l'héroïsme. Après quoi les voilà capables de marcher de pair avec Jeanne d'Arc.

C'est ce même courage raisonné qu'elles ont manifesté en s'adaptant si vite à toutes sortes de besognes qui n'étaient point faites pour elles. Presque tous les services rendus par elles depuis la guerre étaient essentiellement contraires à leur nature. Un docteur français me faisait un jour remarquer que les Françaises ne font vraiment de bonnes infirmières que pour les leurs. Elles sont trop personnelles, trop émotives, s'intéressent à trop de choses intéressantes pour se donner aux mille détails du métier d'infirmière, à moins qu'il ne s'agisse de quelqu'un qui leur est cher. Même alors elles manquent assez souvent d'ordre et de méthode; mais elles remplacent ces qualités par une bonne volonté et une sympathie inépuisables. Elles sont devenues d'autant plus aisément d'excellentes infirmières que chacune d'elles, quand elle soigne un soldat français, a l'impression que c'est un des siens. Il peut lui arriver d'égarer un instrument ou d'oublier de stériliser un pansement; mais elle trouve toujours la parole consolatrice et le ton qui convient à l'égard des blessés. Cette solidarité profonde, due au service militaire obligatoire, s'épanouit durant la guerre, en une dévotion exquise qui s'étend sur tous.

***

Telle est donc l'âme de la France. Toute la partie civile du pays s'est fondue dans je ne sais quelle figure symbolique, qui porte secours et espoir aux combattants ou se penche avec tendresse au chevet des blessés. Le dévouement, l'abné-

gation semblent instinctifs, mais ils reposent en réalité sur une connaissance raisonnée de la situation, et sur une compréhension exacte de ce qui a une valeur dans la vie.

La France entière sait maintenant que tout le prix de la vie consiste en ce qui donne un libre essor à son génie national. Si la France périssait en tant que lumière intellectuelle et force morale, tout Français périrait avec elle ; et la mort que les Français redoutent n'est pas celle des tranchées, mais celle qui entraînerait l'extinction de leur idéal national. C'est contre cette mort que la nation tout entière est en train de combattre ; et c'est la connaissance raisonnée de ce péril qui fait en ce moment du peuple le plus intelligent de la terre, le plus sublime.

EDITH WHARTON

Traduction de RAYMOND RECOULY

LA DOUCE ENFANCE

DE THIERRY SENEUSE

On mayne en toy très noble et bonne vie;
Du royaume es le droit chief et l'onnour.
Si me fait mal de toy la départie,
Et n'aray bien jusques à mon retour ;
Devers Saint-Lié me suis mis en destour
Et tant com j'ay pu véir tes clochiers
T'ay regardé, et par agenoulliers
Piteusement fu de dire contrains :
Adieu te dy, noble cité de Rains.

EUSTACHE DESCHAMPS

I

Les archives, les minutes notariales de Reims nous montrent les Seneuse établis dès le moyen âge marchands drapiers à l'enseigne du « Pourpoint-d'Or ». Avides de libertés et de franchises, ils prennent part sous Louis XI à la sédition de la Micmaque et pendant la Régence ils figurent au premier rang de ces bourgeois fiers et turbulents que les gens du roi surnomment avec ironie les « Nous-Serons ». Puis, ils abandonnent le commerce, acquièrent des charges. Et quand la Révolution éclate, Denys Seneuse est avocat au présidial. Ancien élève des Oratoriens de Juilly, nourri de Diderot et d'Helvétius, il devient l'apôtre des idées nouvelles. Député de

la Marne à la Convention, il y subit le prestige et l'empire de Danton avec lequel, sept ans auparavant, il avait pris sa licence à l'École de Reims. Son âme réfléchie et malicieuse fut bientôt fanatisée par ce brûlant génie, par cette parole toute vibrante de sublime antique. Dans les mâles sentences du « Titan », dans ses véhéments appels à l'union traditionnelle et à l'audace nationale, il lui semblait entendre la voix même de la Patrie. Et quand, au cours de la harangue, surgissaient de grandes images de nature, le député de Reims se sentait parcouru d'un frisson, revoyait la plaine natale, infinie sous le ciel éblouissant, et croyait respirer l'air libre de la Champagne.

D'un élan irrésistible, il se donna au « souverain révolutionnaire » et malgré ses talents il renonça à toute ambition personnelle, pour le mieux servir.

Après le supplice de Danton, Seneuse, bravement, poursuivit Robespierre de sa haine. Aussi fut-il accusé d'athéisme par l'Incorruptible. Le 9 Thermidor le sauva. Et durant le Consulat et l'Empire, plein de mépris pour les sans-culottes devenus barons et « magnats chamarrés », il reprit sa place au barreau de sa ville. En 1811, à quarante-cinq ans, il épousait une jeune noble, orpheline et ruinée, Charmette de Gerzicourt. Deux fils lui naquirent : l'aîné reçut les prénoms de Danton, Georges-Jacques, et le second fut appelé Camille, en souvenir de Desmoulins.

Le vieux républicain menait une vie orgueilleuse et paisible, quand, brusquement, la loi de 1816 qui exilait les Conventionnels « votants » le chassa de sa province bien-aimée.

Il accepta ce coup du sort avec une résignation hautaine. Sous les huées et les menaces de toute une ville à nouveau monarchiste, il quitta Reims. Pour des raisons de proximité, de parenté de races, il choisit Liége comme résidence : là palpitait l'âme wallonne, sœur de l'âme champenoise. Il loua un vieil hôtel, s'y entoura d'anciens collègues, proscrits comme lui, Marc-Antoine Baudot, Charles Duval, Thuriot, Valdruche. Le conventionnel passa ainsi neuf années, instruisant lui-même ses deux fils. Et plus tard Georges-Jacques aimait à se représenter son père, toujours en bas de soie et en bel habit bleu, avec son allure fine et pensive, ses yeux d'acier,

sa bouche à la fois dédaigneuse et tendre. Il se souvenait des leçons en plein air où Denys prodiguait les trésors de son universel savoir : on s'asseyait sur le gazon, et le régicide, tout en caressant des primevères, qu'il n'osait pas cueillir, parlait de l'antiquité et de la terre natale, d'Aristide et de Démosthène, de La Fontaine et de Racine devant la Meuse venue de France...

Au milieu de février 1825, Denys Seneuse prit froid et dut s'aliter. Bientôt il devina que la fin approchait, mais il se soumit stoïquement aux lois de la nature. Il appela un soir ses enfants, leur adressa ses recommandations suprêmes, à la romaine.

— Dès que je serai mort, sans vous embarrasser de ma dépouille, rentrez à Reims. Dans la maison où, plus heureux que moi, s'endormirent nos parents, vous vivrez laborieux et justes, comme de vrais Seneuse. Surtout, si vos petits compatriotes vous accueillent mal, ne montrez pas de colère, et tolérez dignement leurs avanies... Et maintenant, jurez-moi de conserver à jamais le culte sacré de la Révolution. Que tous les actes de votre existence assurent le prochain triomphe de nos efforts! Ayez toujours devant les yeux l'exemple de Danton. Comme lui, adorez la France d'abord, et la Champagne ensuite. Répétez-vous avec lui qu'on n'emporte pas son pays à la semelle de ses souliers. Comme lui ayez la religion des aïeux ; et comme Baudot l'amour « des grands arbres qui nous ont vus naître ».

Vers l'aube, Denys se mit à délirer. L'agonisant s'imaginait réentendre les cris de haine proférés par la canaille de Reims le jour de son départ pour l'exil. L'une après l'autre, sur un ton amer, il répétait chaque injure. Puis il resta muet un grand moment durant lequel les assistants se regardèrent. Tout à coup, il se dressa et lentement, tristement, il murmura le vers d'Ovide que son cher camarade Baudot aimait à citer :

Barbarus ille ego sum, quia non intelligor illis.

Il retomba. C'était fini.

Le retour fut plus cruel encore que ne l'avait prévu le défunt. Huit mois auparavant Charles X était venu se faire sacrer à Reims, et l'antique cérémonie, renouvelée selon les

rites que l'on pensait perdus, avait provoqué en Champagne une terrible fièvre royaliste. On croyait que les siècles allaient reprendre leur ancien cours ; les ultras étaient maîtres de la province. Partout la veuve du régicide trouva porte close. Moquée des riches, injuriée des pauvres, elle fut le jouet de la ville. Les fournisseurs refusaient de la servir, et quand, la tête basse, elle s'aventurait dans les rues, montrée du doigt par les gamins, poursuivie par les ivrognes, tous la hélaient de son prénom. Des mégères la menaçaient du supplice de Théroigne, et, la nuit, sa maison se couvrait d'inscriptions abjectes.

Peu à peu, la persécution se lassa, mais non le mépris et l'hostilité. Vieille avant l'âge, Charmette vécut solitaire, se consacrant toute à ses enfants qui bientôt quitteraient le collège, leurs caractères trempés à jamais par les quarantaines et les horions.

Fidèle à sa promesse, Georges-Jacques avait supporté les affronts sans une plainte. Dans l'intolérance de ses concitoyens il ne voulait voir qu'un effet de leur humeur taquine. Ils étaient bien les héritiers de ces Champenois qu'en un jour chagrin La Fontaine avait dénoncés, et qui peuplaient :

> ... un bourg plein de gens dont le cœur
> Joignait aux duretés le sentiment moqueur.

Au surplus, une passion fleurissait dans sa jeune âme pour la terre chérie de ses morts, pour les horizons et les ciels confidents de leurs tristesses, de leurs amours. La Champagne, c'était l'aïeule longtemps perdue que tous les jours il retrouvait et reconnaissait davantage. L'accueil de la nature lui faisait oublier l'accueil des habitants, et par tendresse pour les champs, il pardonnait aux hommes.

Il dut cependant se séparer une fois encore de la ville natale pour aller faire son droit à Paris. Après trois années nostalgiques, il regagna Reims où la monarchie du roi-citoyen, sans abolir les préjugés, avait rendu les mœurs plus débonnaires.

Georges-Jacques commençait à plaider quand un jour il fut invité par un confrère à assister dans la « Montagne » à la fin des vendanges.

C'était une de ces fêtes de l'ancienne France comme on en

voit sur les tapisseries de la suite de Gombaut et Macée. Vignerons et vigneronnes menaient des rondes autour des dernières hottes ; en soupesant les grappes des vieillards prédisaient la finesse de la récolte, et des chants venaient de très loin dans l'air sonore parfumé de l'odeur qui s'échappait des pressoirs. Avec les teintes plus vibrantes de l'automne, sous le beau ciel gris, vaporeux et paisible, tout semblait ordonné, soumis à un rythme d'autrefois. La nature était lasse et satisfaite, les gens heureux.

D'un jardin appuyé au coteau, les invités suivaient le spectacle. Et parmi eux se trouvait mademoiselle Cécile Jozelet, une toute jeune fille qui s'élançait comme une rose de printemps au-dessus des dahlias et des asters. La lumière faisait vivre de fragiles reflets sur les boucles noires de ses anglaises, et longtemps Georges-Jacques l'admirait, hésitante et gracieuse, dans sa robe de mousseline blanche, sous le grand chapeau de paille enrubanné.

Comme elle ressemblait à ce précieux fragment de la cathédrale, brisé par les organisateurs du dernier sacre, à cette tête de pierre que possédait le jeune avocat ! Le pur visage offrait un ovale pareil, les yeux, à peine enchâssés, bridés à peine, rêvaient du même regard limpide ; entre la menue fossette du menton et le sillon qui surmontait les lèvres, la même petite bouche s'entr'ouvrait, candide et recueillie...

Bientôt on les présentait l'un à l'autre, et ils se parlaient en longeant les vieux buis. Attentif, Georges-Jacques lui faisait éviter les feuilles mortes qui retenaient en leurs volutes un peu d'eau où se mirait le couchant. Devant eux la plaine s'endormait dans un crépuscule vert, et quand ils se retournaient, ils voyaient les vignes s'élever en flammes pourpres, en fusées d'or, vers les grands bois roussis par l'octobre. Ils s'asseyaient loin de tous, et longtemps ils savouraient la mélancolie de la saison, le charme langoureux de ce beau soir. Troublés et ravis, ils écoutaient le son de leurs voix. Et celle de Cécile, tantôt montait cristalline, semblait chanter avec des trilles de source, des arpèges de rouge-gorge, et tantôt retombait délicieusement voilée.

Pendant les mois d'hiver ils se rencontrèrent chez d'autres amis. Tout de suite il l'avait chérie, tout de suite elle lui avait

donné son âme religieuse et confiante. Mais le père interrompit l'idylle. Magistrat pusillanime courbé devant le pouvoir, il trembla pour sa carrière à l'idée d'avoir comme gendre le fils d'un régicide, et il interdit sa porte à l'amoureux.

Georges-Jacques avait engagé à jamais la foi des Seneuse. Estimant que sa présence à Reims compromettrait peut-être l'avenir de Cécile, il se sacrifia, retourna à Paris. D'abord il accumula les diplômes, sans but ; puis, quand il fut écœuré des examens, quand les livres stériles cessèrent de le réconforter, il essaya de l'agitation politique.

Victime facile et distraite des agents provocateurs, il fut impliqué dans toutes les grandes causes de sociétés secrètes et de banquets révolutionaires. A plusieurs reprises il fut l'hôte philosophe des prisons d'État, de Loches et du Mont Saint-Michel.

Modeste à son habitude, il refusa les récompenses et les honneurs que lui offrit le Gouvernement provisoire, et il continua à vivre loin de la province et de l'amante perdues.

En novembre 1851, à la veille du Coup d'État, la maladie et la mort de sa mère rappelaient Seneuse en Champagne. Cette coïncidence lui épargna l'exil et la déportation, Bruxelles ou Lambessa, et comme Reims saluait le nouveau régime du même enthousiasme dont il accueillait le retour des Bourbons, les commissions mixtes oublièrent le doux agitateur.

Après cette nouvelle faillite de ses espérances républicaines, Seneuse ne retrouva plus le courage de s'arracher à la demeure ancestrale et de la laisser toute seule, fermée pour jamais. Son frère Camille et sa belle-sœur n'étaient plus, et leur fils unique courait le monde hanté par les plus chimériques entreprises : exploitation de forêts vierges, création de factoreries, découverte de gisements et de placers. Alors le célibataire se décida à finir dans son hôtel de la rue des Toussaints une existence gâchée, sans attente, et avec la mélancolie de son âge mûr il inaugura ces jours quiets, studieux et contemplatifs qu'il avait rêvés jadis.

Il s'était résigné à vieillir ainsi solitaire, jusqu'au moment où son neveu revint tout à coup crevant de fièvre et de misère sur l'entrepont du navire qui le rapatriait. Durant sa conva-

lescence, l'enfant prodigue s'éprit d'une cousine, une Châlonnaise rêveuse et tendre ; ils se marièrent et eurent un fils, le petit Thierry. Et dès lors, l'oncle se montra l'hôte exact et choyé de la claire maison que le ménage avait acquise aux portes de Reims, sur la vieille chaussée qui relie le village de Cormontreuil au faubourg de Fléchambault. De brèves années passèrent, aimables et paisibles. Ravi de se trouver enfin une famille, Seneuse, quel que fût le temps ou la saison, venait déjeuner là-bas à jours fixes. Par les beaux après-midis nonchalants, il aimait à bavarder avec le couple, sur la terrasse qui dominait la Vesle, et l'hiver il s'attardait longtemps dans le salon tiède tandis que sa nièce lui jouait du piano. Bercé par les mélodies de son enfance, il s'abandonnait au plaisir de contempler cette créature exquise. Dès le premier jour, le révolutionnaire avait été conquis par les chastes attraits d'une âme ancienne et pieuse. Il s'enchantait de ce visage où se lisaient à la fois les simples vertus des aïeules et les grâces fières et douloureuses des jeunes lamartiniennes. Elle lui rappelait ce qu'il avait aimé ici-bas, sa mère, sa fiancée perdue, et il lui semblait qu'elle portât sur son être fragile tout le charme délicat et pâle, toute la pureté de la plaine natale...

Mais comme le vieux garçon jouissait sans amertume de la félicité et des longs espoirs du cher ménage, soudain la guerre éclata...

Les deux Seneuse s'engagèrent aussitôt et malgré son âge, Georges-Jacques combattit à l'armée de la Loire jusqu'à la fin de la campagne. Son neveu prisonnier à Sedan fut conduit en captivité dans une forteresse de la Baltique. Il en revint hâve et maigri, de plus en plus miné par les accès pernicieux contractés autrefois. Et durant des mois ce furent les angoisses de l'occupation, chacun vivant chez soi pour ne pas rencontrer dans les rues de sa ville les envahisseurs qu'il devait tolérer à sa table. Quand le dernier Prussien eut quitté le sol de la Patrie, alors seulement on respira de nouveau, alors on s'enivra du merveilleux printemps. A Cormontreuil, le jardinier François, replanta des fleurs dans les corbeilles, la mère de Thierry rouvrit son piano. La joie semblait pour longtemps de retour. Mais coup sur coup et à quelques

semaines d'intervalle, la mort visita l'heureux foyer. Seneuse supporta courageusement la disparition de son neveu, un loyal et vaillant garçon, mais un « gobe-lune » dont les lointaines expériences lui avaient toujours paru autant d'infidélités et d'offenses faites à la Champagne. Par contre, la perte de sa nièce l'anéantit, car elle était devenue sa fille selon son esprit et son cœur. Aussi jura-t-il d'élever lui-même l'orphelin qu'elle laissait.

Et voilà comment, un soir tiède d'octobre, l'oncle emmena dans son logis, situé au cœur de la vieille ville, contre la cathédrale, un petit enfant, le dernier de sa race.

II

Le dîner est servi rue des Toussaints, et ils se mettent à table, mais Thierry ne trouve à sa place ni sa timbale guillochée, ni son petit couvert. Assis sur une chaise trop basse, gêné par une serviette nouée derrière la nuque et inquiet des taches, il s'efforce de goûter aux mets qu'on accumule sur son assiette. Mais il ne peut avaler et il demeure penaud, découragé par cette abondance de nourriture. En face de lui, l'oncle le regard fixe, ne touche à aucun plat et bat nerveusement la table avec son couteau que par instant il envoie glisser au loin, dans un geste d'impuissance et de découragement.

Enfin, comme on ôte le dessert, une vieille demoiselle entre, que Thierry a vue parfois chez ses parents.Seneuse se lève pour la recevoir, échange avec elle quelques paroles à voix basse. Mademoiselle Jozelet invite alors l'enfant à la suivre, et par un escalier de pierre aux vastes repos elle le mène vers une chambre où de gauches phalènes heurtent lourdement le plafond. Il se laisse dévêtir, puis coucher dans un lit trop élevé, trop large, gardé au chevet et au pied par des visages de cuivre, solennels et glacés. Quand il s'est enfoncé dans la plume, la tête devant l'énorme édredon, mademoiselle Jozelet le borde soigneusement, l'embrasse en l'appelant son « Jésus », et le quitte...

Thierry n'ose bouger, car la crainte des araignées et des

chauves-souris le hante. Mais bientôt il s'accoutume à l'obscurité et dans cette demeure triste et inconnue il songe à sa maison de Cormontreuil, à la maison heureuse qu'il a laissée là-bas, parmi les peupliers tout en or et les roses d'octobre, et dont on a fermé derrière lui les volets et les portes. Dans son souvenir il revoit la façade blanche où grimpe la vigne vierge, et le grand jardin, si mystérieux pour lui, dont les pelouses s'inclinent vers la rivière ; et tour à tour il visite la voûte de tilleuls sous laquelle il n'osait s'aventurer tout seul, le tas de sable soyeux et brillant de mica qu'il creusait de souterrains, la sallette où dans la pénombre la grenouille du tonneau délaissé ouvre sa gueule comique et pourtant redoutable, le petit enclos jalousement délimité où il a planté des marronniers le dernier automne et qui était son domaine. Il lui semble qu'un beau soleil d'été, un soleil de dimanche, arrose de lumière les feuillages immobiles, fait s'épanouir les pivoines et rend les allées brûlantes. Le son des cloches tombe de la ville et le parfum des lys se mêle à celui des abricots. Et voici que tout à coup, derrière une touffe de lauriers, il voit s'avancer ses parents qui se donnent le bras. Son père fait tournoyer sa badine à pommeau d'or et « petite-mère », sous l'ombrelle étroite, incline sa jolie tête serrée de bandeaux.

Il s'approche et tous deux l'enveloppent de caresses et de baisers, l'assoient entre eux sur le banc qu'ombrage le catalpa et pendant un grand moment, on ne perçoit que le grésillement ravi des insectes dans l'herbe. Puis le père commence à raconter de belles aventures, décrit les chasses dans les forêts merveilleuses, les navigations sur les mers bordées de récifs et les fleuves coupés de rapides, les embûches des sauvages et des pirates, les campements gardés la nuit par de grands feux.

Enthousiasmé par ces récits, Thierry veut à son tour partir pour une expédition lointaine ; petite-mère cède, et dans la barque verte on va se promener sur la Vesle. Tandis que François rame, l'enfant s'amuse à déchirer du doigt la moire de la rivière, et à regarder s'enfuir les poissons sous les chevelures des herbes. Un martin-pêcheur file comme un trait d'azur à travers les roseaux, une « demoiselle » plane immo-

bile au-dessus des nénuphars, plus loin saute le brochet. Des voisins qui pêchent à la ligne saluent et, du haut des berges toutes jaunes de tanésies, engagent la conversation. Mais quand on arrive au moulin, un peu de fraîcheur se lève, petite-mère tousse et l'on regagne l'embarcadère. Thierry rentre à la maison où le goûter l'attend et, soulevé par ses parents, il gravit les marches du perron trop hautes pour ses petites jambes. Et dans le soir laissé derrière lui, il entend avec regret, le jardinier qui enroule autour du pieu la chaîne mouillée de la nacelle et les bruits de l'écope qui s'alentissent et décroissent.

Dans le grand salon dont les rideaux sont tirés, il demande à sa mère de lui jouer l'air qu'il aime entre tous. Elle s'assied, ouvre les *Échos de France* et ses mains, lasses à l'ordinaire, se font tout à coup vives et joyeuses. Après un soupir d'effort, c'est d'une voix un peu sourde qu'elle chante :

Notre meunier chargé d'argent
S'en allait au village...

Le sens des paroles, Thierry n'est jamais arrivé à le bien saisir, mais il a brodé sur elles une histoire qui l'enchante et escorte en sa tête le vol des notes connues. Quand la ronde est finie, il prend une mine si piteuse, que sa mère aussitôt sourit et recommence...

C'est plus tard. Il n'y a plus de soleil sur la maison. Dans le jardin solitaire, Thierry se sent oublié. Un jour il apprend que son père s'en est allé dans un pays où les arbres sont plus grands, les fleurs plus belles, dans le pays du bon Dieu. Et il se trouve humilié, déchu quand on lui enlève son costume écossais à la jupe bariolée pour l'habiller de drap noir.

Peu après petite-mère tombe malade. On défend à Thierry les ébats bruyants. Son unique récréation, c'est de contempler longuement une vieille gravure, *l'Observateur distrait*, où un sage enfant aux larges yeux écartés et qui est, paraît-il, « tout son portrait », s'amuse à souffler des bulles de savon. Il cherche à se reconnaître, puis à comprendre le secret du jeu... Et voici qu'un soir — c'était avant-hier —

il s'est réveillé dans son petit lit où l'enferme une claire-voie de palissandre. A la lueur de la veilleuse il s'aperçoit que sa bonne n'est pas assise à son chevet ; longtemps il se défend contre l'effroi, mais comme il vient d'entendre dans le couloir des voix et des heurts, il appelle, crie désespérément. Rosalie arrive enfin tout en larmes ; elle essaie de le rassurer avec des phrases insolites, puis brusquement elle sanglote : petite-mère à son tour s'en est allée dans le beau pays...

Et Thierry maintenant songe à cette incompréhensible journée, à tous ces inconnus qui l'ont embrassé, à cette vieille dame qui l'a aidé à se coucher. Mais ce qui l'inquiète par-dessus tout, c'est l'explication qu'on lui a donnée du départ de sa mère. Il la devine simplifiée à son usage et réduite à sa taille. Pour les grandes personnes il y en a sûrement une autre. Longtemps son esprit chemine dans le noir. Pourquoi petite-mère est-elle partie sans l'emmener, sans l'avertir? Comment, hier encore si faible, pourra-t-elle supporter ces dangereux voyages, contés par le père, affronter les tempêtes, les brigands, les bêtes féroces? Où est-elle à cette heure?

Et il songe aussi à tout ce qui se passe là-bas, par cette nuit profonde, dans son jardin de Cormontreuil. En ce moment, au faîte de l'acacia, la chouette jette sa plainte et on entend flûter le crapaud qui se traîne le long des lierres mouillés. L'obscurité du parc se peuple de frayeurs. Que va-t-il advenir de ses petits marronniers si chétifs? Que va-t-il advenir de son ami le rouge-gorge, si soucieux de compagnie affectueuse? Et l'enfant prête l'oreille, car il croit que l'appellent de loin toutes ces menues existences, confiantes et chères, tapies sous les feuilles ou perdues dans l'immensité du gazon...

Rosalie entre et il la supplie de lui rallumer la lampe, d'ouvrir la porte du cabinet voisin où elle doit coucher. Bientôt rassuré par la paisible clarté, par la respiration de sa bonne, l'enfant cède à la curiosité. Il repousse l'édredon, se soulève et contemple les bouquets du papier de tenture, les sièges raides sous leurs housses empesées, la carpette en peau de renard. Mais c'est la garniture de cheminée surtout qui l'étonne. Entre deux urnes de marbre blanc, un nègre se cambre dans un uniforme de gala, brodé de palmes. Il tient

à la main un long calumet, et sur son gros ventre doré, un cadran s'arrondit. Sa tête bonasse et stupide, qui salue d'un mouvement continuel, forme balancier ; à chaque seconde les yeux blancs se ferment puis s'écarquillent, les dents d'ivoire se cachent et se découvrent dans un large rire. Mon Dieu ! qu'il est comique et amusant !

Peu à peu ces nouveautés distraient Thierry et le consolent. Il s'endort et il rêve bientôt qu'il s'est mis en route, lui aussi, et que cette nuit est la première étape de son premier voyage.

III

Au lendemain de la guerre de 1870, Reims est une cité de soixante mille âmes environ, construite en mol amphithéâtre sur les bords d'un canal ombragé de peupliers toujours bruissants et d'une mince rivière, la Vesle, dont les eaux prestes ont la couleur de l'acier.

Pâle et blonde, elle émerge de la plaine, semblable à ces villes ouvrées que portent en leurs dextres les statues gothiques des portails.

Ses maisons douces et modestes et dont la plupart n'ont qu'un étage, paraissent moutonner autour de son énorme cathédrale et se serrer contre elle comme pour en implorer assistance. Et le prodigieux vaisseau domine de toute sa hauteur les champs de toits aigus où se marient les teintes usées des tuiles et les reflets bleuâtres des ardoises. Notre-Dame, selon le cours des heures, distribue successivement aux plus proches sa belle ombre mystérieuse, tandis qu'à travers les baies étirées de ses tours aériennes apparaît le ciel blanc et délicat de la Champagne.

Elle règne et elle protège, elle bénit et elle absout. Sauf la basilique romane de Saint-Rémi, sa rivale vénérable et pourtant délaissée qui s'élève à l'écart, les autres monuments observent vis-à-vis d'elle un maintien soumis et religieux. Satellites très humbles, le campanile municipal, les clochers des églises et des couvents osent dépasser à peine les pignons qui les entourent. Et le Palais archiépiscopal que coiffent

de hardis faîtages, l'hôtel de ville dédié à Louis XIII, le séminaire et son préau de la Régence, l'ancienne douane avec ses entablements doriques, tous ces bâtiments gardent entre eux un air de famille, fait de sages proportions et de pompe discrète.

Les anciens quartiers si différents par l'âge, la physionomie et les mœurs, se répartissent autour de la cathédrale. La « Couture » et son champ de foire conservent leurs galeries couvertes du moyen âge, leurs « loges » bordées de boutiques obscures et de petits cafés. Fière de ses ordonnances du temps de Louis XVI, la Place-Royale abrite au rez-de-chaussée de ses immeubles à balustres de vastes magasins et détache au loin ses perspectives. Vers le nord s'étend le « Marc », aristocratique et plein de silence, où les hôtels du grand siècle, parés de mascarons aux froids visages, alternent avec les hautes murailles de la Ligue, en briques fanées, que dépasse la sombre mâture des épicéas. Derrière le chevet de Notre-Dame se tassent les quartiers Cérès et Sainte-Marguerite, où domine l'âcre odeur du suint, où fument multicolores les ruisseaux des teintureries : là s'enchevêtrent des logis bourgeois, réunissant côte à côte la petite fabrique, le comptoir, la demeure, tels que les édifia jadis le chef de la dynastie, le vieux maître drapier. Enfin, à l'est, c'est le Barbâtre, une cité populaire, jadis florissante, à présent déchue, mais toujours jalouse de ses traditions et de son langage et toujours glorieuse, la mécréante ! de posséder dans sa noble église le tombeau de saint Rémi, patron de la ville. Quelques rares ouvriers s'y entêtent à tisser sur les anciens métiers de bois la laine des moutons de Champagne et l'on entend parfois encore s'élever d'une « courée » profonde, le rythme des battants et le claquement de la navette.

Seuls les quartiers bas qui semblent prendre source dans les porches des églises et glisser mollement vers la rivière renferment de grands espaces libres et agrestes, clos d'abbayes, vergers d'hospices et de pensionnats. Emprisonné derrière des murs, se dresse çà et là quelque grave survivant de l'antique promenade du Jard, un ormeau centenaire dont les pigeons et les corneilles de Notre-Dame se disputent au temps des brumes les ramures dépouillées.

Plus on s'éloigne de la cathédrale et plus les rues s'élargissent et se coupent à angles droits. Mais elles restent charmantes, grâce à la variété d'époque et d'aspect de leurs constructions irrégulières. Presque toutes sont intimes et pâles et l'on marche sans fatigue sur leurs trottoirs pavés de petites dalles bleues de Givet. Sommeillantes à l'ordinaire, quand sonne l'heure de la sortie des ateliers elles s'emplissent brusquement d'un peuple qui bavarde peu, ne flâne jamais et qui s'écoule sur toute la largeur de la chaussée avec un sourd piétinement de troupeau. Le flot passe et c'est de nouveau le grand calme provincial.

Les hauts remparts de terre et de craie, contemporains de Jeanne d'Arc, se dressent encore vers l'est, du côté où Reims ne s'accroît pas. Les gamins y jouent à la petite guerre, et de la butte Saint-Nicaise, de la tour du Puits, le promeneur peut découvrir à la fois la belle plaine que limite le feston violet de la montagne et la ville que partage la nef de Notre-Dame. Le reste de l'enceinte a été rasé peu à peu et sur l'emplacement des glacis s'étendent des mails plantés de marronniers, des boulevards escortés de résidences cossues, souvent banales, rarement vaniteuses.

Des faubourgs ouvriers se répandent au delà, dans la campagne. Longtemps fidèles aux procédés ancestraux, les Rémois se sont enfin décidés vers le début du second Empire à édifier hors de la cité d'immenses filatures dont les sveltes cheminées, vues de la plaine, semblent des cierges géants, fichés autour de la cathédrale, châsse vénérable, prodigieuse monstrance. Une rumeur de travail, continue comme une plainte d'écluse, monte de ces manufactures où toujours dédaigneux de la mode et des élégances à bas prix, les jeunes patrons produisent à meilleur compte que dans les petites fabriques de naguère et avec une abondance jusqu'alors inconnue les étoffes loyales qui ont fait la réputation séculaire de la place : le cachemire et la popeline, les molletons et le casimir, les serges et la flanelle. Pourtant l'œil n'est pas offensé ici par la misère des pays usiniers. Les déchets et les scories ne souillent pas l'herbe des terrains vagues où s'élèvent les cerfs-volants. Il règne une lumière bienfaisante, une sorte de mélancolique gaieté sur les petites maisons proprettes,

bâties en carreaux de terre et sur leurs grêles jardinets. Les fumées légères ne profanent pas le ciel. A Clairmarais, à la Haubette, à Courlancy, dans les carrefours où tournoient les martinets, persiste parfois durant les soirs d'été l'haleine des roses.

Tel est Reims vers 1873, toujours conforme au plan cavalier, d'une précision naïve, que grava sous Louis XIV un artiste de Hollande. Partout dans la vieille ville s'inscrivent en dépit des caprices des styles les qualités essentielles des habitants : mesure, équilibre, hardiesse réfléchie, fantaisie raisonnée. La cité se transforme tout en gardant sa figure d'autrefois. Et le présent s'y montre respectueux envers le passé.

Desservie par des trains dont on vante la rapidité, mais qui pour gagner Paris mettent encore près de six heures, Reims alors se développe à l'écart et loin du siècle. Les voyageurs ne s'y rendent que pour conclure en hâte des marchés. De temps à autre cependant, un archéologue débarque à la gare; mais quand il a admiré Notre-Dame et Saint-Rémi, visité les maisons signalées par le guide et acheté biscuits et pain d'épice, il repart la nuit venue tandis que les couvre-feux dialoguent sur la cité endormie...

Incurieux et satisfaits, épanouis dans leurs préjugés, les Rémois de ce temps-là ne voyageaient guère et une méfiance ombrageuse les préservait des étrangers qu'ils excellaient à dérouter par des plaisanteries continuelles. Orgueilleux de leur pays et de leur race, convaincus de leur supériorité, ils exagéraient à plaisir une certaine vulgarité naturelle d'accent et de gestes. Mais dans leurs esprits modérés, remplis d'indécisions amusantes, fleurissait une légendaire clairvoyance, une bonhomie imperturbable. Ils demeuraient les fils de ces Champenois des fabliaux chez qui la finasserie s'accorde avec la loyauté et dont la verve s'exerce tour à tour triviale et pétillante. Le génie du terroir leur interdisait de prêter aux mots une valeur excessive et leur inspirait sur le sérieux de la vie des doutes ironiques.

Quoique marchande, la ville avait échappé jusque-là au nivellement des caractères et des mœurs et sa personnalité morale demeurait presque intacte. Les érudits étaient nom-

breux et des travailleurs hantaient la bibliothèque et les archives, rédigeaient sur les antiquités champenoises de pieuses monographies. Reims avait une académie, un théâtre, une société des Amis des Arts et des concerts d'abonnement.

Les notables, industriels, commerçants ou rentiers, possédaient en général des fortunes moyennes lentement édifiées. Pourtant on citait déjà les noms de quelques fabricants de vins de Champagne dont on dénombrait volontiers les millions assez promptement acquis. Mais on pardonnait à ces privilégiés parce qu'ils observaient une simplicité relative. Dans l'ancienne métropole royale et religieuse de la France, le règne de l'argent, superbe et despotique, n'avait pas encore commencé.

Parmi le calme familial, les bourgeois se recevaient sans tapage, inquiets de la seule rivalité de leurs tables et de leurs caves. Les femmes aimaient les toilettes sobres et presque personne ne roulait équipage. Le matin, les négociants en laine les plus huppés « faisaient la place », portant sous leurs bras leurs échantillons roulés dans du gros papier bleu. Sauf pour aller à leurs affaires, les gens riches s'abstenaient de courir les rues, abandonnées au petit monde, un petit monde jovial mais peu bruyant.

Éprise de ses monuments et consciente de ses gloires, la grande sous-préfecture savourait sagement son travail, sa paix, son ordre délicieux et très ancien.

Or, cette cité toute parfumée d'histoire, n'avait pas de fils plus tendre ni plus dévot que Georges-Jacques Seneuse. L'âme du passé vivait en lui. Il gardait intacte la politesse de l'ancien régime, les belles manières du siècle défunt. Pourtant, sa courtoisie affectait quelque sécheresse, une réserve un peu sauvage : délicat et secret, il tenait à se parer de mystère. Bien qu'il fût anticlérical, ou plus exactement libertin, les cérémonies de Notre-Dame ravissaient cet incrédule qui pleurait d'émotion, quand, les soirs de Noël, dans la rue feutrée de neige, il entendait des gamins chanter des nativités.

Membre de l'académie rémoise, il s'abstenait de paraître aux séances depuis que l'archevêque présidait l'assemblée ; mais le prélat et lui se voyaient en cachette, chacun d'eux attiré par les façons et le savoir de l'autre.

Quand il parlait politique, il se montrait tour à tour enthousiaste et doctrinaire, respectueux et frondeur. Une des thèses favorites de son esprit passionné d'unité et d'harmonie consistait à prétendre que la Révolution, aboutissement logique de l'effort des siècles, s'incorpore tout entière dans la tradition française. L'idéal des Cordeliers lui semblait l'expression suprême de notre tempérament rationnel et de notre âme généreuse.

Cependant le dogme de 93 ne convenait guère à sa nature. Exigé par la piété filiale, fondé sur des préférences théoriques, il régentait chez le vieillard beaucoup plus l'attitude que le caractère, et ce républicain des temps héroïques, ce montagnard optimiste, tout en s'imaginant garder intacte la foi des Baudot, des Soubrany et des Romme, avait pris avec l'âge et bien à son insu, l'humeur et les goûts d'un simple bourgeois voltairien. Sa seule passion vraiment farouche était celle de la Revanche. Il témoignait une grande fierté de caste, un complet dédain des « chimères démocratiques » et du « paradoxe égalitaire », et il reconnaissait volontiers les privilèges qu'engendrent les talents, l'expérience, la fortune honnêtement acquise. Il tirait orgueil de ces humanités qui faisaient l'ornement de sa vie, et la compagnie des beaux livres, la familiarité des langues anciennes constituaient à ses yeux un apanage sur lequel il interdisait au vulgaire de s'aventurer. Au surplus, ses hardiesses de pensée s'annihilaient dans une timidité d'action insurmontable. Et quand, par devers ses fidèles et lui-même, il éprouvait le besoin d'absoudre sa modération, il recourait aux sentences et citait le précepte de Thraséas : « Pas de haine ! Qui hait les vices hait les hommes. »

— C'était, mes enfants, la maxime favorite du citoyen Georges-Jacques Danton !

En réalité, Seneuse avait soif de discipline. Épris de l'autorité et détestant la tyrannie, il réclamait comme le *Vieux Cordelier* « une liberté pure de licences ». De tous ses vœux, de toutes ses illusions, il appelait cette république de Périclès que jadis son père avait honorée...

Enfin, le fougueux classique subissait le lyrisme enchanteur de 1830. Quand il se détendait et jetait le masque, on le surprenait sentimental et rêveur. Paladin de toutes les causes

romanesques et touchantes, il tenait compte à Napoléon III d'avoir gracié La Roncière ; et, ardent lafargiste, jadis il avait traversé le Soissonnais pour visiter à Villers-Hellon la demeure natale de Marie Capelle ! Malgré son âge, il projetait même vaguement de se rendre dans les Pyrénées ariégeoises pour y pèleriner au cimetière d'Ornolhac où reposait son héroïne.

Tel était ce généreux vieillard dont tous estimaient les vertus, respectaient les originalités, et chez lequel, disaient ses adversaires, Horace avait pour toujours vaincu Plutarque.

Avant l'arrivée de Thierry rue des Toussaints, Georges-Jacques menait une vie précise, régulière. Le matin, il travaillait à cette histoire de la réaction thermidorienne dans les pays de l'Est qui, toujours annoncée, ne parut jamais ; et l'après-midi, selon un itinéraire immuable, il accomplissait son tour en ville.

Parfois, la promenade terminée, il flânait dans la boutique de l'antiquaire, le seul magasin, avec la librairie, dont sa dignité bourgeoise lui permît l'accès.

Seneuse s'était fait le collectionneur passionné de tous les objets où se manifestait la volonté d'art de son pays. Les plus humbles bibelots ne le laissaient pas indifférent pourvu qu'ils eussent été fabriqués naguère dans sa province : mesures et tasses à vin, navettes et couperons s'alignaient sur ses étagères, et bien qu'il les jugeât barbares et criardes, il avait décoré son vestibule de faïences patriotiques des Islettes.

Mais il chérissait par-dessus tout la sculpture aiguë, mystérieuse du XIIIe siècle rémois.

Dans les émouvants débris qu'il en avait pu recueillir, il prétendait retrouver les lignes du décor natal ; dans les sourires fûtés, les tièdes regards, il voyait la finesse de ses ciels et la douceur de ses champs. Et c'étaient les ondulations molles et larges de la plaine qui, selon lui, avaient dicté leur rythme aux plis harmonieux des draperies.

Pour terminer sa journée il gagnait le « Salon de lecture » où se réunissaient autour des gazettes les camarades qu'il avait l'habitude d'inviter à dîner chaque vendredi.

Entre temps Seneuse s'inquiétait chez lui de la cuisine et vérifiait le choix des provisions. Maintes fois ses convives l'avaient surpris veillant à l'élaboration d'un plat régional, retournant lui-même quelque salade au lard. Mais plus que de ses livres, de ses antiquités et de sa table, il se montrait fier et préoccupé de sa cave, une profonde et vaste salle en ogive où s'engerbaient les demi-queues et les feuillettes et autour de laquelle les retraits affectés aux vins fins rayonnaient comme les chapelles d'une crypte.

Avec une farouche intransigeance le vieillard avait banni tous les crus étrangers, le bordeaux « bon pour les malades », et le bourgogne « qui vous casse la tête », mais il possédait le musée le plus complet qui fût à Reims des « blanc de blancs », des « vins de rivière » et des « rouges de montagne ». Les casiers se succédaient dans l'ordre chronologique et des numéros renvoyaient à un catalogue détaillé, véritable historique des vendanges champenoises, et qui avait été ouvert, une année de comète, par un aïeul de Georges-Jacques.

Presque chaque matin, Seneuse descendait l'escalier glacial. Il inspectait ses tonneaux, en caressait les douves, se penchait pour voir si la « flourence » ne les moisissait point. Parfois il enlevait une bonde, plongeait son « tuteau », remplissait la tasse d'argent. Très grave, presque sacerdotal, il buvait à petites gorgées et « pioulait » le jeune liquide, en savourant son bouquet.

Puis lentement, parmi l'atmosphère engourdie où flottaient de violents parfums, il suivait les allées de sable jaune, s'arrêtant de temps à autre devant les pupitres pour admirer les colorations à la lueur de sa chandelle ou pour pratiquer « le remuage » avec un tour de main que lui enviaient les professionnels. Et il ne remontait jamais sans un suprême coup d'œil orgueilleux et tendre vers les Bouzy centenaires qui, par un singulier privilège, conservaient sous ces berceaux les vertus de leur enfance.

Et c'étaient de véritables fêtes que ces dimanches d'été où Seneuse mettait lui-même son vin en bouteilles. Il entendait que personne ne l'assistât, et il s'encourageait à voix haute par les formules consacrées, les simples plaisanteries chères en l'occurrence aux tonneliers de Reims. Elles faisaient

rire tout seul l'humaniste, enchanté d'en mieux saisir chaque fois la jovialité brutale et naïve.

La besogne terminée, un enthousiasme débordait de son âme. Il marchait à grandes enjambées, et, pour se ravir de la sonorité de la voûte, il entonnait d'une voix aiguë et fausse le *Ça ira, la Carmagnole.*

Par l'ouverture des soupiraux, ces refrains assourdis s'entendaient de la rue comme des menaces d'outre-tombe. A les ouïr les dévotes en route pour les vêpres se représentaient dans les souterrains du conspirateur les plus sacrilèges cérémonies; et, se signant en hâte, elles détalaient vers la cathédrale.

Le vieillard adorait l'antique logis où le retenaient tant de soins charmants. Mais tous les soirs, au dernier branle du couvre-feu, il quittait la salle à manger, passait dans la bibliothèque où il installait sur le bureau, face à la fenêtre et bien en évidence, sa lampe allumée ; puis le temps écoulé de fumer une cigarette, il enfermait à double tour la lumière toute seule avec les vieux livres et la tête de pierre, et serrait la clé dans sa poche. A pas de loup il se glissait dans la cour, s'évertuant à calmer par des objurgations chuchotées les abois de son épagneul lequel, avec stupidité ou malice, s'entêtait à réclamer bruyamment son droit à la promenade.

Dehors le vieillard poussait un soupir de collégien évadé. Le col relevé et le chapeau sur les yeux, il rasait les murs, et s'abstenait de répondre aux passants facétieux, réjouis de lui crier en l'interpellant par son nom des « Bonsoir ! » qui vibraient dans les rues étroites.

Tout Reims savait qu'à cette heure M. Seneuse allait visiter sa digne amie mademoiselle Jozelet ; mais la liaison de ces deux êtres n'avait jamais provoqué les vilains commentaires.

La noblesse de leurs vies protégeait la touchante intelligence de leurs âmes. Et les haines politiques se taisaient devant l'amitié du libre penseur et de la dévote. Seul l'innocent mystère dont Georges-Jacques se plaisait à envelopper ce commerce persistait à divertir l'esprit narquois de ses concitoyens. Mais chevaleresque, Seneuse estimait que le déclin d'une femme ne saurait diminuer le culte dû à sa réputation par un galant homme ; et il eût considéré comme une

barbare offense de prouver à son amie par un empressement indiscret qu'elle avait passé l'âge d'être compromise. Et les prudences, il les exagérait encore, dans un hommage délicieux et continuel rendu aux fièvres d'autrefois.

Cécile ne s'était jamais mariée. Jadis, après le départ de Seneuse, M. Jozelet, sans pitié pour sa fille, lui amena force prétendants qu'il recrutait dans la société officielle et bien pensante. Il en vint d'aimables et de riches, elle les éconduisit avec douceur. Et chaque nouveau refus exaspérait davantage le père qui s'était juré de mater la rebelle. Toujours traquée, toujours respectueuse, Cécile puisait dans la fidélité de son cœur une énergie maîtresse.

Sa fraîcheur et sa beauté la quittèrent avec ses derniers espoirs. Et elle traîna des jours amers, uniquement soutenue par la dévotion. Nommé président peu avant sa retraite, le magistrat eut une vieillesse farouche. Bien que Cécile s'assouplît à toutes ses exigences, il ne cessa de l'humilier, de l'accabler d'injustes reproches pour avoir, disait-il, compromis sa carrière par une amourette scandaleuse.

Le tyran était mort enfin, frappé d'apoplexie, un soir de colère plus violente. Reims apprit la nouvelle avec satisfaction, car tous aimaient la douce et charitable demoiselle, et les plus rigoristes plaignaient son destin. Il y avait alors quinze ans que Georges-Jacques était revenu et depuis quinze ans, observant les rues, se devinant au loin, les fiancés d'autrefois s'évitaient.

Deux mois après les obsèques, un soir gris de novembre, comme mademoiselle Jozelet sortait du cimetière, et suivait l'allée centrale du boulingrin dépouillé, elle se trouva face à face avec Georges-Jacques. Après avoir songé à fuir, Cécile brusquement tendit sa petite main, glacée sous la mitaine noire. Longtemps ils restèrent sans parler.

Autour d'eux la litière nouvelle des feuilles mortes remuait faiblement, et tout là-bas, au-dessus de Clairmarais, un soleil jaune disparaissait entre les ramures des peupliers.

Préoccupés de retrouver le timbre de leurs voix, ils échangèrent enfin des propos vagues, comme des gens qui se sont rencontrés la veille. Mais au moment de se quitter, une angoisse douloureuse les étreignit, et ils décidèrent de se

revoir maintenant que rien ne s'opposait à leur intimité. Seneuse, de cinq ans plus âgé que Cécile, touchait à la soixantaine ; ils n'avaient plus à craindre les méchants propos, ils étaient à l'abri de tous les orages.

Dès lors, le vieux garçon gagna chaque soir la maison de la rue de la Renfermerie. Il s'arrêtait devant un portail que surmontaient deux admirables figures de pierre du moyen âge : un jeune homme aux cheveux ondulés, une jeune femme aux longs yeux hardis, qui s'adressaient depuis des siècles l'appel de leurs sourires. A la lueur tremblotante d'un réverbère Georges-Jacques ne manquait jamais de les saluer du regard, tandis que d'un pas traînant une vieille servante venait ouvrir.

Elle l'introduisait dans un salon dont les magnificences dataient du règne de Charles X. Vêtus de reps, les fauteuils d'érable à filets d'ébène s'alignaient en ordre strict, décrivaient devant la cheminée un grand cercle autour du guéridon couvert d'albums. Sur le papier de tenture aux volutes crème, des portraits de famille regardaient avec des yeux lourds de la fatigue des poses. Aux angles, des caoutchoucs haussaient vers la corniche leurs feuilles sans grâce, métalliques et bien lavées. Sous la table, devant le canapé et le foyer, des carpettes d'un vert agressif étalaient leurs mousses irréelles semées de fleurs écarlates. Longtemps, cette pièce ne s'était ouverte que le 1er janvier, à la rentrée du tribunal, et le jour de la fête du monarque. Chaque après-dîner maintenant, les bougies roses des candélabres, allumées comme pour une véritable réception, brûlaient en répandant un parfum de vanille. Les pieds rivés à un « couveau », la chaufferette champenoise, mademoiselle Jozelet y attendait son ami. Coiffée selon les modes de sa jeunesse et toujours vêtue de noir, elle échangeait avec lui des formules cérémonieuses. Et toutes les fois Cécile se plaisait à annoncer l'arrivée de visiteurs qui ne parurent jamais. S'asseyant en face d'elle, Seneuse épiait les gestes étroits de la vieille fille, les pauvres mines qui erraient sur son visage fripé. Ses anglaises maintenant étaient toutes blanches. Et l'ancien amoureux s'ingéniait à trouver la ressemblance, jadis si fidèle, avec cette tête provenant de la cathédrale et qu'il avait laissée là-bas dans

son bureau, sous la lampe, la jolie tête au regard jeune, dont la mentonnière pressait les joues pleines, dont le chaperon enserrait le front pur. Mais mademoiselle Jozelet parlait, et Georges-Jacques revoyait aussitôt la Cécile d'autrefois, la Cécile des heureuses vendanges.

Certes, l'âge avait banni de ses propos les espoirs et les serments ; mais elle avait gardé le cœur ingénu, l'âme sereine et tendre de ses fiançailles.

Indifférente au cours des choses, et vivant solitaire, elle s'obstinait dans ses habitudes et ses idées. Elle reprenait sans cesse les petits livres aux couvertures gaufrées où s'étaient éveillés ses premiers rêves, s'absorbait devant les cuivres des keepsakes de sa mère, feuilletait les mêmes années du *Musée des Familles*. Avec la foi de son enfance, elle se consacrait aux pratiques édifiantes, aux œuvres pies. Pèlerinant à tous les sanctuaires de la province, elle marquait une dévotion particulière et touchante aux patrons démodés, trahis par les fidèles : sainte Eutropie et saint Rigobert, saint Auboeuf, saint Thierry et saint Lié.

Après avoir savouré à nouveau l'éternelle surprise de se retrouver, les deux amis causaient. Seneuse donnait des nouvelles de la mère de Thierry, vantait ses découvertes de bouquins et de bibelots, relatait la chronique de la petite ville. Jaloux de plaire comme à vingt-cinq ans, et heureux de provoquer l'admiration de Cécile, il apportait une coquetterie charmante à soigner son discours, à semer son récit de fines remarques, d'anecdotes curieuses et spirituelles.

Et il éprouvait ensuite un plaisir non moins vif à entendre mademoiselle Jozelet lui dire par le menu ses occupations quotidiennes, ses frêles soucis, ses chétifs projets. Elle lui racontait ses visites à l'ouvroir et le faisait juge dans ses débats avec les fournisseurs. Et comme, après trente ans d'insistance, elle avait enfin obtenu de son confesseur la permission de lire *les Mystères de Paris*, elle mettait Seneuse au courant des exploits de Pipelet et du Maître-d'École, du hourineur et de la Louve. Elle avouait d'ailleurs que ces aventures lui paraissaient d'un intérêt médiocre : l'unique curiosité de sa vie était déçue.

En prêtant une oreille attentive à ce compte rendu fleuri

des mots, des tournures et des sentiments de jadis, le vieillard demeurait sous le charme.

Pourtant lorsque mademoiselle Jozelet narrait ses dévots exercices, neuvaines, retraites et pardons, Georges-Jacques ne pouvait s'empêcher de sourire. Et malgré son respect, il laissait échapper quelques ironies empruntées au *Dictionnaire Philosophique* ou au *Citateur*, et qui venaient troubler la quiétude de la pauvre demoiselle. Ces idées sacrilèges avaient compromis leur union dans ce monde, elles les sépareraient peut-être dans l'autre, et pour l'éternité cette fois.

Néanmoins, la vieille fille se rassurait assez vite ; elle savait à quels accommodements se prêtait l'intolérance verbale du mécréant. La veille de la dernière Fête-Dieu, ne lui avait-il pas prêté pour son reposoir une grande verdure des Flandres? La venue du thé et des « grivoles » de Troyes, envoyées par une ancienne bonne et servies sur des assiettes de Fismes, incitait le couple à des entretiens plus familiers, et réconciliait momentanément la tradition révolutionnaire et la tradition catholique. Plus expansifs devant les tasses fumantes, les deux amis revivaient le roman de leurs fiançailles. Comme, dans l'intervalle des visites, chacun d'eux explorait sa mémoire lointaine, ils se confiaient le soir leurs découvertes nouvelles. Ils s'aidaient dans leurs souvenirs, complétaient les silhouettes disparues, précisaient les anniversaires, détaillaient les moindres événements de leurs pauvres mois d'amour. Et cette brève période finissait par se trouver si pleine et si enjolivée qu'ils en demeuraient stupéfaits et ravis.

Las enfin des paroles, ils attaquaient les parties d'impériale. Le dantoniste perdait régulièrement, et, — l'ignorait-il? — son argent amassé dans une tire-lire servait à payer des messes pour sa conversion.

IV

Au réveil de sa première nuit rue des Toussaints, tandis qu'il trempait dans son café un gros pain au lait à la croûte mince et blonde, Thierry vit apparaître l'oncle, le chapeau sur la tête, et portant la haute cravate blanche à l'ancienne mode,

la redingote immuable où se cambrait sa taille restée jeune

Georges-Jacques Seneuse était un vieillard élancé et de fine silhouette, aux attitudes surveillées, aux gestes un peu solennels. Sur sa figure scrupuleusement rasée un grand nez busqué, pourtant délicat, descendait vers une bouche aux lèvres minces, une bouche spirituelle et narquoise. Ses petits yeux bleus vivaient prompts et subtils, enfoncés dans des orbites que baignaient de belles ombres. Bien qu'il se fût évertué toute sa vie à prendre un masque insensible, on lisait sur ses traits la bienveillance timide et une bonhomie malicieuse. La présence d'un étranger ou d'une femme faisait battre avec précipitation ses paupières, et ses moindres émotions étaient aussitôt dénoncées par l'afflux du sang qui colorait les veinules des narines et des pommettes vernies.

Obligé de retourner chaussée de Cormontreuil, il offrit à l'enfant de lui rapporter un de ses jouets préférés ; puis il lui recommanda d'être bien sage, et l'autorisa à visiter la maison en ayant soin de ne rien déranger.

Rempli de crainte à l'idée de s'aventurer seul dans la vieille demeure ignorée, Thierry tout d'abord hésita à profiter de la permission. Naguère, il ne venait rue des Toussaints que le premier de l'an et le jour anniversaire de la naissance de l'oncle. Aussi ne connaissait-il que le salon où durant l'échange des souhaits, il s'amusait à regarder les sièges de Beauvais, semblables à ceux de ses parents, mais dont les tapisseries racontaient d'autres fables que chez lui, et à écouter, aux quarts, le timbre en fausset d'une horloge reproduisant le grand portail de la cathédrale.

Incertain et les bras ballants, longtemps il demeura sur le palier. Enfin Rosalie survint. Très curieuse elle-même d'explorer leur nouvelle habitation, elle eut tôt fait de l'entraîner par la main. Tous deux partirent à la découverte des chambres où ils ne se hasardaient que timidement.

Celles de l'oncle et de l'enfant exceptées, toutes gardaient leurs volets clos. Et Thierry avait grande envie de les pousser. Qui sait si ces fenêtres ne donnaient pas sur le beau pays où habitaient maintenant son père et sa mère? Mais la peur d'être grondé le retenait. Insensiblement, ses yeux s'accoutumaient à la pénombre ; grâce aux rayons filtrant entre les lames des

persiennes, il distinguait les boiseries sculptées, corbeilles pleines de fruits, ceps de vigne chargés de grappes, lourdes guirlandes et couronnes de roses. L'or bruni des baguettes luisait doucement au-dessus des portes, dans les trumeaux, des peintures s'encadraient imprécises. Et le jour qui tombait des cheminées éclairait sur les « taques » des scènes mystérieuses. Certaines pièces étaient encombrées d'armes, de faïences, et de tableaux. D'autres, au contraire, étaient simplement meublées d'un ciel de lit qui pendait au plafond : alignées sur le parquet couvert de paille, des doyennés et des calvilles y mûrissaient avec une bonne odeur rustique.

La visite terminée, l'enfant voulait la refaire tout seul, en détail. Éffrayé et ravi, il confondait les trois escaliers, s'égarait dans le dédale des couloirs, ouvrait les cabinets ménagés sous les paliers ou près des alcôves, pénétrait dans la chambre de la *Revue des Deux-Mondes* et dans celle du *Dalloz*. Partout il découvrait des recoins inutilisés et il s'empressait de choisir une écurie pour son cheval mécanique, une magnanerie pour ses vers à soie.

Enfin, au grenier mansardé, il se glissait dans le « mettout », dans le « chosier », où les générations avaient soigneusement remisé les objets estropiés et caducs, les « baffuteries » d'un usage démodé ou perdu. Pour l'enfant que de précieuses merveilles ! Des métiers à broder côtoyaient des berceaux, des jouets se mêlaient à des flacons de toilette, des tapisseries inachevées s'enroulaient sur des nécessaires vides... Beaucoup, parmi ces épaves, avaient été admirées en leur temps ; elles avaient réjoui des yeux, et des mains les avaient caressées. Puis, quand les souvenirs qui vivaient sur elles avaient cessé de parler, l'une après l'autre elles étaient venues dormir dans cette nécropole leur éternelle retraite, leur mélancolique sommeil de pauvres choses délaissées.

L'enfant passait ses après-midi dans la cour. La maison y prenait grande allure avec ses trois façades symétriques, ses hautes fenêtres de pierres blondes, ses portes cintrées où des visages de femmes formaient clés de voûtes. Sur le sol, de gros pavés entre lesquels pointait l'herbe rase entouraient un carré de sable jaune où s'alignaient des grenadiers taillés

en sphères. Tout au fond, un massif de lauriers et deux vieux tilleuls masquaient les communs. Sur des gradins verts, des fleurs anémiques haussaient vers le ciel leurs tiges trop longues. Et c'était là le jardin qui devait remplacer pour Thierry le parc nuancé de la Vesle. Jamais le soleil ne descendait dans cette cour envahie par l'ombre de la cathédrale et le peu de vie qui animait son calme conventuel, elle l'empruntait à l'antique église. Le vent qui soufflait autour de l'édifice s'y engouffrait en furieux remous ; les matins d'été on entendait glisser dans l'azur les souples guirlandes des pigeons habitants des ogives et des gables ; et les soirs d'hiver étaient déchirés par le croassement des corneilles qui tournoyaient au-dessus des plates-formes. Les carillons et les sonneries marquaient la mesure au silence.

Tel était le logis français, modeste de proportions, mais si noble en son équilibre, qu'avait édifié vers la fin du XVIIe siècle un Seneuse, ami des arts. Aucun détail de la construction n'avait été sacrifié. Les menuiseries des portes, les sculptures agiles des cheminées et des lambris, les mosaïques des parquets, la ferronnerie légère des balcons et des rampes, tout, jusqu'aux plombs délicatement ouvrés des épis de faîtage, révélait le goût limpide, le soin patient, la fierté bourgeoise de l'aïeul. Seule, la façade sur la rue, avec son mur immense et troué çà et là de jours grillés, avait été délibérément condamnée à la laideur par un mépris local pour l'ostentation, une préférence intime pour la vie discrète et repliée. Cette vieille demeure semblait quelque grande dame d'autrefois, sévère en ses atours, distante et cérémonieuse, une belle personne hantée de pensées austères et curieuse de docte savoir.

Dans ce décor, Thierry se sentit mal à l'aise, humilié. A Cormontreuil, il lui semblait que les choses et les gens eussent été créés avec lui, et pour lui seul. Sauf Rosalie, tous étaient disparus qui n'avaient d'autre souci que de provoquer ses joies et de partager ses peines. Petit roi déchu, il regrettait son cortège dispersé, son père et sa mère, les domestiques de la maison et les enfants du faubourg, ses courtisans ravis et ses esclaves dociles. Certes, ici les êtres et les choses lui marquaient des égards, mais la civilité de ces étrangers ne le réchauffait point. Il se serait consolé de ne pas les

commander, il les boudait d'avoir vécu si longtemps sans lui...

La saison s'avançait, et il grelottait dans ces vastes pièces inégalement chauffées par des feux où sans cesse on devait rajouter des bûches. Ses joujoux lui apparaissaient moins tentants ; et à travers les carreaux verdâtres, longuement il regardait la cathédrale noyée de pluie et les fumées qui couraient entre les toits, chassées par la rafale. Une girouette figurant la tête d'un monstre grinçait au faîte d'une maison, et les tilleuls de la cour se dépouillaient de leurs feuilles qui se plaquaient au sol humide, toutes brunes. Le soir tombait sans crépuscule, brusque et sordide. Et l'heure faisait chanter dans la mémoire de l'enfant une mélodie qu'il hésitait d'abord à reconnaître, une mélodie naguère alerte, et maintenant plaintive, la ronde de *Camille ou le Souterrain* de Dalayrac :

Notre meunier chargé d'argent
S'en allait au village...

Par bonheur Rosalie entrait, et Thierry lui sautait au cou, embrassait tout son passé sur les joues fraîches de la jeune fille. C'était une brune fluette à la figure épanouie et semée de taches de rousseur ; ses yeux en vrille luisaient espiègles, et sur sa bouche un rire continuel volait, sans effronterie. Ingénument coquette, elle savait se friser et s'attifer en vraie demoiselle. Thierry l'admirait comme une grande sœur, oubliait près d'elle l'abandon et ses tristesses. Avec l'accent nasillard, le parler nonchalant du Barbâtre où son père était trieur de laines, tantôt elle posait des énigmes et des devinettes, et tantôt elle racontait de naïves histoires romanesques, sorties de l'imagination populaire. Elle lui enseignait aussi tous les jeux auxquels on s'amuse après vêpres, sur le pas des portes, au milieu des rues vides, et les rondes que mènent les petites filles sur l'herbe courte du rempart devant le couchant teinté de marjolaine. Et tous deux tournaient, frappaient du pied les vieux parquets infléchis, aux accents du *Grand Vivier* et de *Cécilia*. Puis dans des albums coloriés, elle faisait lire l'orphelin qui s'appliquait à épeler, impatient de savoir plus avant les exploits de l'Oiseau Bleu ou de Friquet l'Écureuil.

Seule, dans leurs propos et leurs ébats, et scandant leur quiétude, intervenait la cathédrale. Ils se levaient au premier branle du réveil, s'endormaient à la dernière vibration du couvre-feu. Ils connaissaient la signification de toutes les sonneries et devinaient sans se tromper la solennité qui faisait gronder le bourdon. L'appel précipité du tocsin les remplissait de terreur, et ils comptaient avec angoisse le nombre de coups qui précisait le quartier de la ville où venait d'éclater l'incendie. Quand s'envolaient allègres les carillons de mariage, Rosalie les accompagnait en chantant un épithalame naïf et très ancien qui célébrait la félicité des unions chrétiennes; et lorsque tintait le glas des enterrements, elle psalmodiait d'après la cadence des cloches, suivant la tradition que les enfants de Reims observent depuis des siècles :

Va-t'en, corps mort, la terre t'attend.

Ainsi, Notre-Dame était à la fois le memento qui leur détaillait l'emploi du temps, et la gazette qui leur résumait la vie du dehors.

Pourtant, lorsque le soleil montrait derrière les brumes son disque pâle, Thierry sortait. Le cou plusieurs fois entouré d'un écheveau de laine, préservatif infaillible des rhumes, il marchait, fier de donner la main à Rosalie ; et tous deux s'en allaient jouer au cerceau dans les promenades, sous les platanes gémissants, ou bien ils se fixaient un but plus lointain, se rendaient à l'extrémité de la ville, place Saint-Timothée, pour y acheter, dans une boulangerie fameuse, des chaussons aux pommes, des « rabotes » encore brûlantes que le petit emportait en les serrant dans ses mains glacées. Les dimanches enfin, ils gagnaient rue du Grand Cerf un pauvre théâtre d'enfants où des marionnettes jouaient *la Tentation de Saint Antoine*. Le spectacle enchantait Thierry, mais dès qu'aux éclats du tonnerre la foudre menaçait l'ermitage, il se cramponnait à la jupe de sa bonne, exigeait de sortir. Rougissante sous les moqueries des autres bambins, Rosalie l'emmenait.

Grâce à la sollicitude de sa camarade, Thierry se familiarisait peu à peu avec son existence nouvelle.

Un jour que Rosalie était allée visiter ses parents, il se risquait, descendait à la cuisine. Elle n'était pas reléguée au

sous-sol comme celle de Cormontreuil. Convaincu du rôle qu'elle doit tenir dans la vie domestique, le bourgeois sagace et gourmet, architecte de l'hôtel, l'avait installée au rez-de-chaussée, de plain-pied avec la salle à manger. C'était une pièce resplendissante, et qui parut à l'enfant aussi belle que les appartements de réception. Le cuivre des chaudrons et des bouillotes, l'étain des casseroles et des poissonnières se reflétaient dans les buffets de noyer astiqués avec scrupule. Sous l'ample manteau de la cheminée, derrière la broche qu'actionnait un mouvement d'horloge, un grand feu de bois léchait la plaque aux armes de France. Dans ce temple des recettes précieuses, flottaient, avivés par la chaleur, le parfum des aromates, les senteurs apéritives des plantes potagères. Philomène, une vieille cuisinière des Ardennes belges, y officiait depuis un quart de siècle, soupçonneuse et bougonnante, la tête serrée dans la « colinette », la coiffure de son pays. Pour les pâtés de jars, la blanquette de lapin et le cervelas de brochet, on ne lui connaissait pas de rivale. Mais les fournisseurs la redoutaient à cause de sa promptitude à démasquer les fraudes, Rosalie et le frotteur à cause de sa malveillance.

Flattée par la visite de l'héritier du maître et touchée de sa gentillesse, elle faisait à Thierry un accueil aimable, lui révélait l'usage de tous les ustensiles, l'initiait au maniement des balances, lui permettait d'embrouiller le jeu des mesures alignées par rang de taille sur les crédences. Puis elle l'affriolait par des promesses de gaufres et de « tantimoles ».

Dès cette première entrevue elle était gagnée, et comme, le lendemain, poussé par la gourmandise, l'enfant revenait, elle déployait pour le garder toutes les roueries paysannes, toutes les ressources de ses talents. Elle l'affublait d'un grand tablier, et ensemble ils cuisinaient.

Dorénavant, aux heures de repos, on n'entendit plus Philomène réciter son chapelet, installée contre l'armoire au sucre sur une chaise haute. Pour retenir Thierry, intarissable elle lui narrait des légendes de sa forêt natale, des légendes farouches et merveilleuses. Près d'elle, le petit délaissait les fraîches histoires sonores de rossignols et fleuries de verveine que lui contait Rosalie. Il pénétrait dans les clairières hantées

par les revenants, longeait les halliers que percent les yeux du loup-garou, s'enfonçait dans les futaies où l'on entend passer au loin la chasse d'Hérode.

L'enfant en rêvait la nuit, et appelait Rosalie dans ses cauchemars. Quand avait fui la vision méchante, ensemble ils se moquaient de Philomène, singeaient ses gestes, riaient de ses locutions patoises, de ses mots de « rouchi »; mais sitôt levé, Thierry redescendait à la cuisine, gourmand de friandises nouvelles, et curieux de terribles récits.

Souvent la vieille emmenait le gamin dans l'office où s'accumulaient les provisions toujours entamées avec parcimonie, mais à chaque saison profusément renouvelées. Thierry en revenait portant dans ses bras un pot de cette gelée de norbertes, d'une pulpe si ferme et savoureuse et qui est la confiture préférée de la Champagne.

D'autres fois ils pénétraient dans la lingerie qui servait aussi de fruitier. On y respirait une odeur subtile où l'antique bergamote se mariait tour à tour au bouquet naïf de la lavande, et à l'haleine embaumée des pommes mûres. Ce parfum appelait les plus doux souvenirs, et dans les soirs d'hiver, alors qu'on se glissait sous les draps qui en restaient imprégnés, il évoquait l'automne, les cueillettes au verger, la mélancolie des vacances finissantes. La longue main de Philomène plongeait entre les piles de serviettes, tendait à l'enfant « une pomme douce pour mettre à sa bouche », comme dit le vieux Noël, une reinette grise dont la pelure ridée crissait sous les doigts...

Ainsi les deux bonnes le gâtaient à l'envi, chacune de son côté, jamais ensemble ; et comprenant qu'elles se détestaient, Thierry tantôt auprès de l' « écervelée », tantôt auprès de la « sorcière », profitait de leur rivalité.

Autre distraction appréciable : un chien habitait l'hôtel de la rue des Toussaints, Favori, épagneul à la robe grise, coiffé de bandeaux noirs sur de larges yeux sablés d'or, et qui affectait à l'ordinaire des poses sentimentales ou faraudes. Il méprisait les serviteurs, dédaignait ses congénères et aboyait aux loqueteux. Néanmoins, il était populaire dans le quartier, car au temps de l'occupation, dans sa haine du Prussien, il avait joué aux envahisseurs des tours devenus légendaires.

Au surplus on le représentait comme le héros d'une foule d'exploits dont le récit enthousiasmait Thierry : à diverses reprises, il avait sonné à la porte pour se faire ouvrir, et un jour — les employés de la gare l'attestaient — il était monté tout seul dans le train pour rejoindre à une station prochaine sa bonne amie. C'était un animal ponctuel qui faisait le marché deux fois la semaine, se promenait à ses heures, et, dès la fin d'avril s'en allait, le matin, se baigner dans le canal.

Sacrifiant certaines habitudes, il se lia avec l'enfant, l'enfant sans camarades, dont il écoutait patiemment les discours, en laissant pendre un petit bout de langue. Bientôt même, l'égoïste bellâtre s'attacha violemment et connut la jalousie. Il finit par insulter les bonnes quand elles s'approchaient trop à son gré du jeune maître.

Thierry avait amadoué Philomène, séduit Favori, et il était assez fier de ses victoires. Pourtant l'abdication de la cuisinière, la fidélité de l'épagneul ne comblaient pas son cœur. Par bouffées plus fréquentes le souvenir du passé lui revenait. Les caresses de Rosalie n'effaçaient pas sur ses joues les baisers incomparables de petite-mère : jamais plus on ne l'embrasserait comme elle ! Ah ! si seulement il avait pu conquérir l'oncle, retrouver dans son amour un peu de la passion que lui témoignaient naguère les disparus ! Dans sa petite tête il imaginait des avances, préparait une phrase câline. Mais au dernier moment la physionomie et l'attitude du vieillard le figeaient, paralysaient tous ses élans.

Depuis quelques années, les coups du sort en s'acharnant avaient triomphé du bel optimisme de Seneuse et abattu cette âme si longtemps vaillante et juvénile. La guerre était survenue, et la défaite ; les plaies de la France l'avaient bouleversé et soudainement vieilli. Et au milieu de ces angoisses, la mort atteignit le dernier foyer des Seneuse. Tant de disgrâces avaient anéanti Georges-Jacques, et il ne luttait plus, désormais la proie d'une taciturnité sans bornes et d'un invincible découragement.

A l'humiliation de Philomène, les repas étaient dépêchés. Seneuse, tout en mangeant distraitement, posait à Thierry quelques interrogations machinales, le rappelait à la politesse, au respect du pain, faisait une réponse brève et fatiguée aux

questions du petit. Enfin il déployait son journal. Oh ! la maudite feuille qui empêchait Thierry d'épier sur le visage du vieillard la minute d'abandon, la détente fugitive ! Mais le dessert était enlevé que la lecture durait encore.

Pourtant, sans en rien laisser paraître, Georges-Jacques avait conscience de ses maladresses. Maintenant qu'un enfant vivait auprès de lui, il doutait parfois des disciplines théoriques, à la romaine. Mais il ne savait comment se lier avec l'orphelin, et son vieux cœur ignorant se cabrait devant les effusions. Vis-à-vis de la petite âme si frêle, le sexagénaire éprouvait une surprenante timidité.

L'hiver s'acheva en journées de dégel jaunâtres et molles où l'eau pleurait des toits avec un sanglot étouffé ; et cette plainte continue était plus douloureuse encore que le lourd silence de la neige.

Quelque temps après le mardi gras, une voiture de déménagement s'arrêta rue des Toussaints. Le tuteur venait de vendre la jolie maison de Cormontreuil, mais il avait tenu à conserver à Thierry les plus beaux meubles recueillis par ses ancêtres et à reconstituer dans l'hôtel patrimonial les ensembles jadis détruits par les hasards des successions.

Debout sous le porche, dans le « chartil » obscur, Thierry reconnaissait l'un après l'autre ses vieux amis et leur envoyait des bonjours affectueux. Il retrouvait en sa mémoire la place et le rôle de chacun : dans cette commode aux pieds encore chaussés de paille, son père rangeait les armes auxquelles il défendait de toucher ; cette table, c'était le bureau de sa maman, le bureau toujours fleuri et chargé de bibelots menus. Et l'enfant, les yeux pleins de larmes, considérait sur le maroquin pâli l'endroit où les belles mains jointes avaient coutume de rêver...

La veille, il avait entendu son oncle raconter comment ces meubles, après tant d'années d'éloignement, rentraient vivre près de leurs frères, en famille. A la pensée qu'ils allaient se revoir, que le Renard et la Cigogne seraient réunis au Loup et à l'Agneau, que les chiffonniers et les consoles auraient de nouveau leur pendant, Thierry s'attendrissait. Quelle joie pour eux et comme il les enviait! L'enfant imaginait leurs

expansions dès qu'ils seraient seuls derrière les portes closes. Sûrement ils se confieraient tous leurs souvenirs : qui les avait aimés, qui les avait soignés. Et la nuit quand tout le monde fut couché, Thierry, pieds nus, se glissa furtivement dans les corridors. Anxieux il colla son oreille aux serrures, mais dans le silence livré au tic-tac des cartels et des horloges, il ne surprit ni les confideces du paravent, ni le cailletage du bonheur-du-jour...

Mars finissait, et Thierry, à la suite d'un gros rhume, était obligé de garder la chambre. Un matin que près de sa fenêtre il essayait vainement de situer un clocheton d'ardoises dépassant les toits voisins, son oncle lui amena un grand diable d'homme vêtu tout en noir. L'enfant reconnut aussitôt le visiteur qui dans les derniers jours de Cormontreuil venait à heure fixe chez petite-mère. Après une longue auscultation, le docteur Parfait, en termes joviaux et brusques, rassura son ami; pas besoin de médicaments ; mais comme le bambin était pâlot, il fallait lui faire prendre l'air.

— Allons, emmène-le dans tes promenades, et il sera vite guéri. Et puis il te changera les idées, je t'en réponds ! Quand on a un pareil camarade, il est défendu d'être triste, tu m'entends?

Le lendemain, précédés de Favori balançant avec plus de suffisance son lourd panache, l'oncle et le neveu sortirent au début de l'après-midi et, par les boulevards, gagnèrent la butte Saint-Nicaise, un des derniers tronçons du rempart qui, naguère cernait la ville. En se donnant la main, ils gravirent la pente abrupte, faisant halte pour reprendre haleine aux pentes gazonnées. D'abord ils dominèrent un quartier de pauvres masures construites en torchis, des cours d'auberges désertes, un préau d'école au fond duquel on voyait jouer des enfants dont les piailleries de moineaux montaient et s'éparpillaient dans l'air. Puis, sillonnée par les larges canaux ou les couloirs d'ombre que les rues ou les venelles creusaient entre les toits, la ville entière apparut tassée autour de sa cathédrale. Et Thierry s'évertua vainement à découvrir entre les contreforts les tilleuls de l'hôtel Seneuse. Enfin, arrivés aux courtines, les promeneurs contemplèrent la campagne

par-dessus les parapets, le long desquels séchaient, multicolores, des écheveaux de laine récemment encollée.

Sauf vers l'occident que ferme la falaise de la Montagne, la plaine s'étend à perte de vue coupée par des chaussées romaines impitoyablement droites et plantées d'arbres malingres. Entre le massif de Berru, la butte de Brimont et les hauteurs de Merfy — modestes éminences que grandit leur isolement dans l'étendue — les ondulations du sol accourent des lointains blêmes et, rythmées comme des vagues, semblent déferler vers Notre-Dame, orgueilleux navire échoué au milieu de l'Océan mélancolique. Parmi le steppe seuls, çà et là, projettent leurs ombres une vieille meule de paille, la carcasse d'un moulin à vent, un pauvre orme rabougri et amputé par la foudre. De loin en loin une butte se soulève, tantôt couronnée d'un calvaire de mission et tantôt recouverte d'une toison drue et rectangulaire, un semis de pins rampants où s'entremêlent des aulnes. Puis c'est un village qui égrène au bord d'un chemin ses maisons et ses granges couleur de la terre, ses haies trouées, ses vergers poussiéreux et chétifs. Enfin par delà des chaumes maussades, la Vesle serpente au ras du sol, parmi de blonds marais que dénonce une étroite procession de peupliers, de bouleaux et de saules, caravane grise en marche à travers le pâle désert.

Sur cette morne étendue règne l'absolu silence. Jamais le vent ne s'y attarde pour rôder ou pour gémir : sans que rien l'arrête, il court muet sur les gazons maigres des « savarts ». Parfois seulement dans les sonores dimanches d'automne, la voix de Notre-Dame emplit les champs, traîne jusqu'à l'infini sa lourde oraison. Mais la monotonie de ce paysage blafard et rêveur est rachetée par la délicatesse des ciels. Sereins et voilés, ils palpitent des grâces les plus subtiles. Dans les petits nuages qui s'étirent comme des fils de la Vierge et se promènent avec nonchalance, la Champagne dénudée trouve ses architectures graciles. Enfin, l'adorable lumière calcaire, candide et nacrée, transfigure les plus modestes événements de la solitude...

Trop jeune pour être sensible à la poésie de ce décor, Thierry se fit nommer les clochers, les hameaux et les fermes. Mais un

instant, il cessa d'écouter son oncle : au delà du canal et à travers le réseau des branches, il avait cru distinguer le belvédère et les girouettes de la maison où jadis l'attendait petite mère. Et, timide, il réprima un gros soupir...

Une fois en bas du rempart, l'oncle et le neveu, la figure violacée, s'astreignirent à errer quelques instants sur le marché aux chevaux, Favori manifestant pour l'herbe qui y croissait une préférence évidente. A pas très lents, ils rentrèrent par le Barbâtre. C'était un soir de printemps triste et fin, où sur le seuil des cours, les petites filles jouaient à la raquette. Plus les Seneuse se rapprochaient du centre de la ville, plus les rencontres se multiplièrent. Des gens les saluaient, les accostaient en quête d'un entretien, mais le vieillard avec une courtoisie parfaite les décourageait bien vite : il n'aimait guère les importuns ni les « grands donneurs de bonjour ».

Comme de coutume, il s'arrêta chez le libraire Navelot. Ce dernier, un petit homme onctueux et disert, et qui portait un crayon d'or pendu à son cou, les introduisit dans l'arrière-boutique, pompeusement baptisée le « Cabinet des Amateurs ». Des bibliophiles s'y trouvaient déjà, et tandis que les conversations s'éternisaient, Thierry, dans un coin, feuilleta des in-folio grands comme lui, et s'absorba devant les planches de Gustave Doré. A la surprise générale, sept heures sonnèrent, et Georges-Jacques, confus de s'être ainsi attardé, entraîna son neveu. Tous deux se hâtèrent en pronostiquant les gronderies de Philomène, le gamin ravi au fond de son cœur à l'idée d'être le complice du vieillard.

A table ils bavardèrent de ce qu'ils avaient vu ensemble, l'oncle séduit par les remarques du petit, et le neveu captivé par les commentaires et les anecdotes de Seneuse. Et quand ils eurent achevé le dessert, c'est avec regret que Thierry vit sortir son tuteur.

Le lendemain, le surlendemain, et chaque jour désormais, ils refirent la même promenade. Leur intimité était fondée.

Un après-midi que l'enfant rangeait ses joujoux, Seneuse l'appela d'en bas : c'était l'heure de partir. Thierry se hâta de descendre, mais dans sa précipitation il fit un faux pas, roula plusieurs marches et vint frapper de la tête sur le carrelage du vestibule. A la vue du sang qui coulait de son front,

le petit poussa des cris déchirants. L'oncle l'enleva dans ses bras, et courut d'une traite chez le docteur.

Ce n'était pas grave. Un point de suture au sourcil, et il n'y paraîtrait plus. L'opération terminée, un large bandeau lui barrant la figure, Thierry rentra rue des Toussaints. En remontant l'escalier, Seneuse fut pris d'un tremblement à l'idée du malheur qui aurait pu se produire. Et ce fut lui qui, dans la chambre, faillit se trouver mal et réclama un verre d'eau sucrée.

Bouleversé par une émotion aussi visible, l'enfant se jeta au cou de son oncle. Mais quand il voulut se dégager, l'étreinte se resserra, et il entendit ces mots prononcés avec fièvre :

— Reste, mon chéri, oh ! reste encore ; on est si bien ainsi !

Et Thierry sentait des larmes glisser dans sa nuque.

— Écoute, — dit le vieillard, en reposant son pupille à terre, — pour que nous ne pensions plus à ton mal, nous allons nous amuser ensemble comme deux bons camarades.

Installant alors le gamin dans un fauteuil, il dressa lui-même le guignol et improvisa une pièce fort drôle qui dura très longtemps. Et de s'intéresser à ce divertissement l'emplissait d'une satisfaction délicieuse. Émerveillé et reconnaissant, Thierry ouvrait de grands yeux.

A partir de ce jour, avec une gaucherie touchante, Seneuse se complut à jouer au petit papa. Prodiguant les surnoms câlins que sa mère leur donnait jadis, à son frère et à lui, sans cesse il s'inquiéta de l'enfant. Tour à tour il l'interrogeait sur sa santé et son humeur, admirait ou corrigeait sa toilette, partageait ses joies, dissipait ses tristesses. Avec une intarissable fantaisie, il inventait de jolis propos pour l'égayer, de belles histoires pour l'endormir; et plein du remords de n'avoir pas su choyer Thierry dès son entrée rue des Toussaints, afin de multiplier les gâteries, il excitait des convoitises qu'il brûlait de satisfaire. Comme c'était l'époque de la grande foire annuelle, on vit le doctrinaire fréquenter avec assiduité loteries et dioramas, et on le surprit même au premier rang des cirques, applaudissant les prestidigitateurs, les chiens savants et les paillasses. Puis s'étant avisé que le bonhomme serait bientôt en âge de comprendre, il songea pour lui à des distractions moins puériles. Seul, il se rendit chez Navelot d'où

il rapporta sous son bras un gros volume rouge, doré sur tranches. Avec des paroles solennelles, il remit à l'enfant ce premier livre « persuadé que toute sa vie il en écouterait les leçons ». A soixante ans passés, lui, Seneuse, ne connaissait pas d'œuvre plus pathétique que les *Romans Nationaux* d'Erckmann-Chatrian.

Georges-Jacques et son pupille ne se quittaient plus. Ils s'adoraient. Et l'orphelin eût été pleinement heureux si dans sa jeune tête ne s'était glissée un jour la pensée déchirante que l'oncle pourrait mourir.

C'était le jeudi saint où l'on avait coutume d'aller à l'hospice visiter les petits « charitiaux », les petits sans famille...

(*A suivre.*)

POL NEVEUX

CAHIERS D'UN ARTISTE

(1915)

Madame Laplanche (février 1915)[1].

Quelques jours après son retour de Béthune, madame Laplanche, guérie d'une bronchite qui l'avait tenue alitée, fut admise à revoir son mari au Val-de-Grâce. Elle y va sans le bébé. Laplanche, lui écrit-on, n'a pas encore repris connaissance : cas grave sur lequel les médecins ne se prononcent pas. Un jeudi, elle est introduite dans la petite chambre du caporal.

— Ce fut, — me dit-elle, — comme si Édouard était mort ; il ne remuait pas ; il était là, emmailloté, il n'y avait que le bout du nez dehors ; ses yeux étaient fixes. Ah ! ses yeux ! Bref, il ne me reconnut pas, ça, j'en suis sûre, quoiqu'il m'en ait dit après. Enfin ! c'est déjà loin de nous, c'est fini, mon Dieu ! On ne sait pas comment on se remet de ces coups-là !... Moi qui n'entrais jamais dans une église, j'ai été à Notre-Dame-des-Victoires, l'ancienne paroisse de maman ; j'ai brûlé des cierges dans la chapelle où il y a un cœur d'argent que maman a donné après une méningite dont j'ai réchappé, à l'âge de huit ans. C'est « bébête », peut-être, ces pratiques-là, mais en pareil cas, on ne sait plus à qui, à quoi avoir recours. Nous

1. Le voyage de madame Laplanche à Béthune a paru dans les « Cahiers d'un Artiste », *Revue de Paris* du 1er septembre 1915.

sommes toutes les mêmes, nous autres femmes, et ça ne tire pas à conséquence. Le plus important, c'est qu'Édouard vive et maintenant qu'il m'a reconnue, j'ai de l'espoir. Les communiqués me semblent meilleurs, la guerre peut durer ce qu'elle voudra...

— Et aujourd'hui, — ai-je demandé à madame Laplanche, — comment est-il?

— Oh! monsieur, bien mieux! mais qui sait? Les majors parlent de désordres intérieurs, d'opérations... la chirurgie fait tant de progrès... on essaierait toujours... enfin, ce sera pour plus tard, Laplanche ne sait rien.

— Et le moral?

— Le moral? cela dépend des jours, mais il ne raisonne pas comme d'habitude. Il se désintéresse du petit, comme si le bébé était à un autre. Je lui dis : « Voyons, Édouard, ce n'est pas ton père tout craché? » et Édouard répond : « Papa n'était pas déjà si beau que ça! » Depuis qu'il va mieux, on a remis mon mari dans un dortoir avec les autres; c'est regrettable, parce qu'on n'est pas aussi libres pour causer; du moins, c'est ce que je me dis, des fois; d'autres fois, comme il ne veut pas me répondre, ou s'il est méchant, je me console, parce que ces hommes-là se distraient entre eux, ils causent de la guerre, ils ne pensent qu'à la guerre, aux tranchées; il y a toujours au moins un nouveau blessé qui en revient. Avec moi, Édouard est si méchant!

— Comment? Méchant?

Madame Laplanche répète :

— Oui, méchant; contrariant, à peine poli, ce n'est plus le Laplanche qui n'aurait pas manqué, le samedi, de me rapporter une surprise cachée dans ses poches, au retour de l'imprimerie. Il pourrait au moins, étant ici pour des mois et des mois, ne pas parler sans cesse du départ. Un jour, j'étais assise au chevet d'Édouard, lui tranquillement allongé sur ses couvertures; je retrouvais mon Édouard un peu comme autrefois, je l'avais repris; mais une infirmière lui remet une lettre, il la lit tout bas. Alors, son visage s'illumine, il s'agite sur ses oreillers, des larmes coulent le long de ses joues, puis c'est une explosion de colère. Son lieutenant lui écrit ce qui s'est passé, là-bas, à la dernière attaque, la magnifique affaire

qu'il a manquée. Tous ses amis sont tombés, le bataillon a été cité à l'ordre du jour, et lui, où était-il? Au Val-de-Grâce ! Je le sens qui m'échappe encore, il voudrait, je le sais bien, que moi et le petit, nous soyons au diable !... Repartir sur-le-champ... Pourquoi vais-je le voir? C'est à peine s'il m'embrasse. Ce qu'il peut être méchant ! Rien n'existe plus pour lui que son bataillon... C'est contagieux, cela, parfois, monsieur ! on se sent devenir comme lui. C'est bête, n'est-ce pas pour une femme? Tout de même il y a des « grands blessés » qui se réhabituent à l'idée de ne plus y être, dans cet enfer ! Avec le temps, qui sait? Édouard lui aussi... il voudra peut-être rester?...

Madame Laplanche soupire, elle admire son héros, elle ne l'aime que plus pour son courage. Mais cette nouvelle séparation ! Il l'éviterait, s'il *le voulait*. Madame Laplanche sait qu'Édouard pourrait ne plus repartir *jamais* pour le front ; des infirmières le lui ont dit :

— Je le lui ai répété. Quelle maladresse ! J'ai eu un mouvement de joie, je me suis même écriée : « Édouard, pour nous, la guerre est finie ! » Il m'a appelée imbécile et m'a défendu de tenir devant lui des propos aussi *scandaleux d'égoïsme*. Et puis, il m'attrape toujours à propos de mon escapade à Béthune, pour tous les périls auxquels je me suis exposée, *par curiosité*, dit-il. Par curiosité ! Monsieur !

Madame Laplanche suffoque. C'est une insulte intolérable.

— Il se passe quelque chose entre Édouard et moi, quelque chose, à quoi chacun pense et qu'on ne s'avoue pas. Quand je reviens dans le métro, après mes jeudis et mes dimanches au Val-de-Grâce, c'est plus fort que moi, je pleure, sur ma banquette. Je n'emmène plus le petit, son père est fou ; dès que l'enfant crie, Édouard fait mine de le jeter par la fenêtre. Est-ce croyable? Les douceurs que j'achète pour mon mari, il les donne à ses camarades ; il prétend que tout est meilleur à l'hôpital ; je lui avais fait une crème à la vanille — il l'adore — vous croiriez qu'il en a voulu? Non ! le sucre le dégoûte... Enfin, il est exécrable, je ne sais pas ce qu'il a... et cependant, qu'est-ce qu'on n'inventerait pas pour ces hommes-là?

Le caporal Laplanche ne se meut plus aisément au milieu de ces « complications féminines » dont la psychologie lui

échappe, quoique, chef d'atelier à l'imprimerie des *Annales*, il ait bourré sa mémoire de romans modernes, dévorés les jours de fêtes et aux vacances, dans la barque qu'il louait à Nogent pour flâner sur l'eau, ses plus chères délices ! A la mobilisation, Germaine, faisant preuve d'un moral aussi bon que celui du guerrier, l'avait accompagné à la gare en chantant *la Marseillaise*. Depuis, Laplanche n'a reçu que de belles lettres réconfortantes ; le bébé est né après la Victoire de la Marne.

Quant à lui, Laplanche, il ne s'en est pas mal tiré jusqu'ici, il va accrocher la médaille militaire sur sa capote, il ne demande qu'à être de nouveau capable d'achever la campagne — et cela ne tardera pas ! — auprès de ses camarades, ses frères, sa vraie famille. Paris est encore debout, la France est victorieuse. Laplanche possède le bel optimisme d'une conscience sans peur et sans reproche, il adore son nouveau métier et il vous confierait, entre hommes, que la guerre est plus « son affaire » que la typographie. Eh ! quoi? sa femme se mêle de lui dire qu'il sera toujours un éclopé, qu'il n'ira plus au feu? Oui, elle désire cette honte, ou du moins Germaine accepterait cette déchéance... pour l'avoir, lui, son mari, tout à elle !

Wehrler, l'ébéniste de la rue Ribéra, a fait visite à Laplanche ; le caporal s'est senti revivre, en causant avec l'Alsacien, combattant de 70.

— Il y a des femmes qui sont impossibles, pendant la guerre, — dit Wehrler qui approuve Laplanche.

Mais Wehrler sait ce que c'est que les épouses, il a été veuf trois fois, il n'a que des filles, dont les époux sont prisonniers ou tués ; il a donc pitié aussi de madame Laplanche, mais lui conseille de « fiche la paix » à Édouard.

— Un de ces jours, c'est moi qui vas lui dire, à Laplanche : « Voyons, mon vieux, ce n'est pas avec cette patte-là qu'on fait du bon travail à la guerre : regardez-vous un peu, v'la t'y pas un poilu ! Il n'y a donc pas d'autres lascars pour vous remplacer à la compagnie? Ce n'est pas comme si vous étiez le général Joffre ! » Voilà ce que je lui dirai, parce qu'il faut bien qu'il sache. On n'a qu'à le voir, c'est sûr qu'il n'y retournera pas,

à moins qu'on ne prenne les infirmes, comme chez les Boches, puisqu'ils n'ont plus rien à se mettre sous la dent.

Wehrler déplore la maladresse de madame Laplanche :

— Celle-là, quand il y a une gaffe à faire, elle ne la rate pas. Elle a été à Béthune sans tambour ni trompette, un beau matin, comme si c'était à Saint-Cloud, et avec son gosse encore ! Maintenant, elle n'a plus qu'une idée, c'est qu'on lui rende son mari, chez elle, en convalescence. Bon ! c'est sûr, ça arrivera un jour ; mais il lui a fait jurer qu'elle n'en soufflerait plus mot.

Malgré le pacte conclu après une scène de larmes, et l'engagement pris de se taire devant Édouard, Germaine Laplanche déploie une irritante stratégie, pose des mêches pour faire sauter les résistances, s'écarte, se rapproche, abandonne, reprend son jeu, que Laplanche déclare être « cousu de fil blanc ». Parfois, elle dépeint en de sombres couleurs sa vie solitaire, avec ses modiques ressources ; on croit les Laplanche à leur aise, dans Passy, Germaine est trop fière pour toucher une allocation. La maison de blanc où elle était coupeuse ne rouvre pas cet hiver, le patron est au feu, avec ses employées « tous Français et jeunes », comme l'atteste une patriotique réclame collée à la devanture du magasin.

Laplanche pense que Germaine fera comme les autres ; si c'est trop difficile à Paris, ses sœurs, de Nantes, ne demandent qu'à l'héberger ; mais Germaine ne s'est jamais entendue avec les provinciaux, et moins encore avec de vieilles filles, jalouses des enfants, et dont le cœur est « comme du marbre ».

Tantôt elle tousse, pour alarmer Édouard et se plaint de sa santé ; elle a une mauvaise pierre dans son sac ! Un bon réchaud avec des braises, un simple tuyau de gaz, et l'on se débarrasse de l'existence quand on est à bout. Il y a bien le petit gosse, qui, lui, n'a pas payé pour venir au monde, mais Laplanche ne le regarde même pas.

Laplanche songe en lui-même : « Ce sont des giries, mais le fond n'est pas mauvais. Quand je serai reparti, elle redeviendra une ménagère courageuse, comme avant ; si nos femmes pouvaient aussi peu se préoccuper de nous que nous nous tracassons d'elles ! A chacun son sacrifice... je croyais pourtant Germaine plus patriote, plus d'attaque. »

Wehrler a fait cette question à madame Laplanche :

— Si votre mari avait voulu se faire embusquer, alors, qu'auriez-vous dit?

— Je divorcerais ! — s'est-elle écriée.

Et voilà pourquoi dans les nouveaux cas d'incompatibilité d'humeur, que la guerre engendre, les deux parties seraient vite à court de griefs, et les avocats d'éloquence.

Si madame Laplanche était moins naïve, elle compterait plus sur la collaboration des autres héros dans les lits du dortoir, pour faire patienter son trop bouillant Achille. De même que l'eau, tombant goutte à goutte, finit par entamer la pierre, les jours qui se décomposent en interminables heures, en lentes minutes, pour les malades qui ne peuvent sortir ; l'attente, semaine après semaine, d'une permission de mois en mois retardée ; l'oisiveté à laquelle la plupart s'acoquinent, si elle rend quelques autres fous-furieux, une atmosphère tiède et émolliente, les soins maternels des infirmières et le bavardage détendent les plus violentes énergies.

Pour le campagnard, ce sont aussi les lettres de chez lui qui le tiennent au courant des menus faits, si graves pour le cultivateur, mais dont il écarte le souci, quand il brave la mort ; pour le Parisien, c'est la visite des familles de camarades, dont les vêtements apportent dans leurs plis l'odeur du pavé de bois ; c'est la rumeur de la ville qui, comme une maîtresse, s'insinue, cajole et ensorcelle son ami retrouvé.

Épargnez à ceux-là, qu'un hasard ramène dans nos hôpitaux, le réveil du matin, le bruit de ferraille des boîtes à lait, le roulement des charrettes le long du trottoir et les rares cris de la rue que la guerre n'a pas supprimés encore.

Le petit Chérif.

De l'hôpital de X... (Bouches-du-Rhône).

... C'est une ruche cette maison, dont j'ose dire que je suis la tête et la queue, puisque je tiens aussi bien la signature que le manche à balai. Tous les uniformes s'y succèdent et je ne

sais s'il est d'usage de recevoir autant de généraux que nous en avons ici. Nous en voyons pour tant de motifs ! Ils nous inspectent, ils nous surveillent ; ma fille et moi sommes devenues de vraies femmes militaires, en qui les chefs développent une émulation peut-être mesquine ; mais *pas un décès* sur mille fournées, cela mérite bien quelques belles notes? Il faut dire que nous avons un chirurgien de premier ordre, et militaire, naturellement.

Notre hôpital est, en ce moment, assez pittoresque et varié : un tétanique, des cas de gale, un apache, quelques officiers supérieurs gravement blessés, à X..., et dont la conversation est émouvante ; enfin un prince arabe.

Le petit Chérif est beau comme une gazelle, orgueilleux, et ne parle que des trois millions de sujets que son père gratifie de ses bénédictions et soulève, du fond de ses palais tunisiens. D'un geste désintéressé, l'héritier musulman s'est engagé comme spahi, déterminant ainsi dix-huit cents volontaires à l'imiter. De ses récits, j'ai cru comprendre qu'il n'est à sa place nulle part et qu'il se considère comme une sorte d'otage. Il m'a été remis comme un bibelot de prix, avec ordre de le traiter avec les égards dus à son rang. J'ai tourné son lit du côté de la Mecque ; mais nous nous sommes vite rendu compte que Mahomet ne lui défend pas de boire beaucoup de vin de Champagne, ni d'aimer à gagner dans les parties de « dames » qu'il fait avec Lucienne. Sa jeune beauté lui confère une sorte de royauté vaniteuse qui irrite ses supérieurs, et je tremble en pensant que quelque commandant voulût un jour « le remettre en selle », car notre malade demande à chacun : « Avez-vous beaucoup d'argent comme moi? » et décrit ses palais, ses fontaines, ses bijoux et toutes les splendeurs des mille et une nuits. Ignorant et raffiné, cet enfant gâté prend l'hôpital pour un palace-hôtel, et la sonnette des opérés lui sert à réclamer des « amuseurs » pour les moments d'insomnie. Nous sommes fiers, mais un peu las, tous ici, de cet hôte de marque que les feuilles locales considèrent comme un honneur pour notre établissement. Mais quel portrait vous feriez de ce burnous aux plis royaux, ondulant dès que bouge ce corps souple et agité !

Je n'ai jamais vu des mains d'hommes plus fines, des

traits plus délicats, une impertinence plus aristocratique ; s'il avait l'air plus intelligent, il serait irrésistible...

J'écoute ici ce que disent les uns et les autres, ceux qui, hier commandaient à des régiments entiers et dont les cheveux retiennent encore la craie boueuse de S... Ils sont volontaires, confiants, un peu nerveux de se voir sous les bandages, et à l'arrière. Cela leur paraît l'humiliation suprême. Et puis leurs femmes arrivent, ils demandent le rasoir et se regardent dans la glace : alors cela va mieux. Ah ! les excellentes gens !...

Le dimanche, c'est mon tour de veille, aussi ai-je le temps d'écrire à mes amis. Je ne les oublie pas et ce sera avec ivresse que, la guerre finie, je retrouverai leur contact qui embellissait mes jours. Ne craignez pas des récits d'infirmière, je ne prolongerai pas les propos d'ambulance, au sublimé ; un bain de beauté, si c'est possible après ces horreurs ! Mais où le prendra-t-on?

Ce sera votre heure, à vous autres artistes...

M. J. D...

Trois lettres de femmes.

L'abbé Langres veut me convertir ; il s'en défend, mais malgré sa finesse et sa parfaite tolérance, je le sens qui tourne autour de moi. Nous sommes de si vieux amis, j'ai tant de plaisir à le voir, qu'il ose me communiquer des lettres *édifiantes*, même si parfois je regimbe quand leur beauté dépasse ma compréhension.

En voici trois que l'abbé me confie.

Près de Lisieux habite une famille ; la mère, une fille qui a dix-sept ans aujourd'hui ; une autre fille, madame Charlie Martin, mariée à un jeune homme qui entreprit de faire valoir les terres que M. Germancin de Lataille avait acquises, pièce à pièce, en vue d'une exploitation agricole-modèle. M. de Lataille disparut trop tôt pour en voir les succès prodigieux. Son gendre, Charlie Martin, éduqué en Angleterre, perfectionna la laiterie, la beurrerie « scientifiques ». Avant la guerre,

le domaine de La Taille faisait concurrence à Maggi. Dans le château, les dames Germancin faisaient ménage commun avec les Charlie Martin.

« Ceux-ci, dit l'abbé Langres, étaient tellement unis, ils s'étaient enfermés dans une cuirasse si hermétique, que l'on ne pouvait imaginer la fissure par laquelle le malheur s'insinuerait. Ils disaient : « Nous sommes trop heureux ! » Et parfaites furent ces existences d'amour, de travail, de charité, de dévotion. Ils étaient à Bayreuth la dernière fois que vous y fûtes. Je devais les y accompagner. Quel dommage que je ne vous aie pas mis en rapports avec eux ! »

Charlie Martin vient de tomber au champ d'honneur. C'est ainsi que mademoiselle Ève, puis madame Martin, enfin madame Germancin, apprirent la nouvelle à l'abbé Langres.

La Taille, le...

« Monsieur l'abbé,

» Mon beau-frère Charlie est au Ciel. Je m'empresse de vous mander qu'il a quitté cette terre le... mai. Le voici donc délivré de ses entraves mortelles, assis parmi les Saints, dans la Gloire éternelle.

» Ma sœur, vous le comprendrez, ne peut encore vous écrire, je suis chargée de vous faire part du choix que Notre Père a fait de nous. Hosannah !

» Ma sœur est courageuse, nous serons toutes trois courageuses ; je crois qu'il faudrait dire ; nous sommes heureuses, puisque celui que nous aimions si tendrement vogue maintenant dans un océan de Félicité Divine. Comment nous rendrons-nous dignes de le rejoindre là haut?

» Prions, prions, monsieur l'abbé ! Peut-être vous sera-t-il loisible de venir à la Taille, lorsque nous célébrerons le service commémoratif, dans cette chapelle que vous avez inaugurée, où vous avez baptisé mes neveux, excepté le gentil baby que son père a eu la joie de baiser, il y a quinze jours, peu après la naissance d'Esprit — car tel est son nom.

» Je suis, monsieur l'abbé, votre respectueuse et affectionnée petite amie en N.-S. J.-C.

» ÈVE GERMANCIN »

La Taille, le... 1915.

« Monsieur l'abbé, cher et grand ami,

» C'est à vous que je tiens à écrire, dès que ma santé me le permet, à vous, le premier. Vous avez connu toutes les phases heureuses de ma vie, vous y avez participé avec tant de religieuse affection, qu'aujourd'hui vous devez être avec nous quand le Suprême Honneur est accordé par le Très-Haut à la plus humble, mais non à la plus indigne de ses créatures. Je n'ai pas jusqu'ici pu écrire. La naissance de mon fils, Esprit, dont vous serez, j'espère le guide spirituel, m'avait éprouvée. Charlie m'inquiétait, mais je l'ai revu, il a été ici. Je l'ai senti fort et préparé pour les plus nobles actions du Héros et du Chrétien. La seconde séparation a été cruelle, je m'en confesse à vos pieds. J'ai été faible. Mais je me suis reprise, et aujourd'hui, guidée par la Lumière Céleste, je me lance sur la voie toute claire qui me mènera jusqu'aux portes du Séjour incomparable où m'attend mon bien-aimé époux. Je ferai des efforts quotidiens pour me rendre digne de Charlie, et surtout de Notre Père qui abaisse ses Yeux compatissants sur les pauvres pêcheurs que nous sommes.

» Monsieur l'abbé... Excusez-moi si je ne vous raconte pas la mort sublime de mon noble héros. Je ne suis qu'une femme meurtrie, accablée par les lourdes richesses que verse sur moi une Volonté Céleste. Ma bonne mère vous écrira en détail ce qui serait *trop*, pour moi, de dire encore.

» Je suis votre fille reconnaissante, respectueuse et affectionnée en N.-S. J.-C.

» C. MARTIN-GERMANCIN DE LATAILLE »

La Taille, le... 1915.

« Mon cher abbé,

» J'ai devant moi une pile de lettres, mais comment ne pas aller d'abord à celui dont je sens le cœur si chaud battre à l'unisson des nôtres? Quel secours que les amis, surtout quand, par le bienfait des circonstances providentielles, ce n'est pas

une compassion qui vient à nous, mais que coulent de douces larmes, semblables aux nôtres.

» Vous deviez être ici, à cette date, mais nos projets humains sont bien peu de chose ; aussi je vous assure que, de mettre tout cela au point, est un enseignement si grand que l'on se sent emporté dans des régions supérieures, où notre âme se meut plus à l'aise. En somme ce qui importe, c'est de faire ce que Dieu veut que nous fassions. Si nous nous attardons à trop nous installer dans cette vie, nous sommes en certains cas empêchés de faire de la route. Alors, il est juste que les projets s'écroulent ! Je ne sais plus voir autrement.

» Quand Notre Père qui nous aime nous éprouve, Il nous accorde en même temps des bénédictions qui nous rapprochent de Lui.

» Les détails de la mort de Charlie nous ont raffermies dans la certitude que le Ciel s'est ouvert pour lui, instantanément. Il a été tout de suite dans la lumière, et il a tout compris. Un reflet de cette lumière déchira en même temps pour nous le voile, et si nous n'avons pas encore la compréhension totale, si nous avons de la peine, en tant qu'êtres périssables, nous savons que *cela est pour le bien*. Nous adorons. C'est de ces faveurs divines que nous remercions humblement notre Créateur. Le sang d'un martyr n'est pas versé, sans qu'il en retombe sur les siens des gouttes qui communiquent une bienheureuse force. Nous nous disons que Charlie a atteint, en une seconde, un degré de perfection telle, que Dieu l'a pris à ses côtés.

» Catherine se trouverait égoïste de se plaindre, elle n'a qu'une idée : se hausser jusqu'à lui, son époux admirable, *mon* fils, depuis qu'il était le mari de ma fille, et avoir de l'héroïsme *en détail*. Son nouveau-né est un aide de tous les instants, une autre Bénédiction, parmi toutes celles dont nous sommes comblées. En nous, qui aurions pu être brisées, se tend un ressort que nous ne connaissions pas. Le protecteur, le guide est là-haut, plus *proche* de sa femme qu'il n'était ici-bas ; il aidera Catherine, son enfant, nous aussi.

» Catherine a eu, hier, une lettre de l'abbé le Ménic, confirmant les faits que vous avez lus dans les journaux. C'est M. le Ménic qui, au péril de sa vie, aidé de deux camarades,

fut chercher le corps, dans la nuit du 19. Charlie a été mis en bière, et déposé dans le cimetière de X..., la place est connue, il y restera. Il avait dit, avant de partir : « Si je tombe, je veux « qu'on me laisse sur le coin de terre que j'aurai cherché à « conquérir. » Ses papiers, pieusement recueillis, vont revenir à Catherine. L'abbé dit le bien moral que Charlie faisait à ses hommes. Charlie avait eu des propositions d'avancement, qu'il refusa. « Je ne suis pas là pour la gloire, mais pour mon « Devoir. » Il sentait son influence sur ses camarades, comme sur ses subordonnés, à la Taille, et c'était le principal. Son testament est ouvert : il laisse la moitié de son capital, que je n'aurais pas cru si opulent, aux familles employées dans son exploitation ; il fonde un orphelinat, en plus de son patronage et de son hospice. La réglementation de l'Établissement Saint-Charles est un chef-d'œuvre d'intelligence, de prévoyance pratique, de « coopérative » bien entendue. Voilà de la vraie « science sociale ». Quand on se rappelle l'artiste qu'était Charlie, le musicien et le poète que sa seule modestie empêchait encore de se faire connaître, on est, mon cher ami, confondu d'admiration.

» Mais ce n'est rien (que pour nous) la disparition *d'un* homme. Nous allons d'un cœur égal vers les souffrances multiples, à ces existences brisées, ou qui paraissent l'être ; nous y allons dans des sentiments d'intense solidarité. La tentation de se laisser abattre? Non ! il faut relever son espoir ; nous nous donnerons dans les moindres détails à l'œuvre que Charlie a créée, et infuserons aux faibles la confiance qui nous aidera à sortir de l'épreuve.

» D'après la leçon de la guerre, *dont nous avons tant reçu*, préparons-nous à la vie de paix. Vous ne nous abandonnerez pas, mon cher abbé. Nous avons tant besoin d'un autre homme près de nous !...

» Un de mes plus intimes chagrins, c'est que mon mari soit parti trop tôt pour assister au couronnement de l'œuvre de son gendre. Il ne l'a vue qu'ébauchée, il en attendait beaucoup. Le portrait que M. Paul Dubois peignit de notre cher défunt, préside aux actes de notre vie de famille. Les yeux si noblement inspirés de mon François-Xavier s'abaissent paternellement sur nous, attirant nos ferveurs... Il s'épa-

nouirait, aujourd'hui, dans cette France qui s'est ressaisie ; quels horizons s'ouvriraient devant celui qui crut si fermement au succès des théories sociales les plus humanitaires et les plus libérales, appuyées sur le Dogme de notre Sainte Mère l'Église, sans laquelle tout n'est que balbutiement et erreur !... »

Quand l'abbé Langres m'eut fait lire ces trois lettres, je demeurai stupide.

— Je ne suis pas, — lui dis-je, — même à mi-chemin du perfectionnement moral que je m'efforce de cultiver ; voici qui me décourage. Combien j'aurais voulu connaître ces gens-là avant que la mort n'ait franchi leur seuil ! Que faisaient-ils donc, comment s'écoulaient leurs jours, dans l'attente de la visiteuse qui les trouve si prêts à la recevoir?

L'abbé me répondit :

— Vous ne vous seriez pas déplu au domaine de la Taille, croyez-le bien. Il n'y avait là ni austérité ni petitesses. Peut-être un peu trop de théories. On voulait croire au bonheur, on l'affirmait dans les moindres circonstances. C'était un principe, une loi. Cette famille, si gaie, si heureuse, si richement douée de toutes façons, avait fait de la vie à la campagne, par effroi de la ville, un mélange de ce qu'il y a de mieux, en France, en Angleterre, en Italie, en Hongrie, en Amérique ; Charlie Martin, jeune encore, avait rapporté de ses voyages et de ses visites dans ces pays-là, ce qu'il y a d'exquis, de rare, de délicat, et sa fortune était magnifiquement mise en usage. Vous qui êtes musicien, vous auriez entendu chez lui, en toutes saisons, les meilleurs exécutants jouer les plus belles pages modernes et classiques, dans une salle qu'ornent, sous un plafond de Tiepolo, des peintures de Bonnard, de Cézanne et de Manet, des vases grecs, de primitives céramiques de la Chine ; des fleurs, inconnues de moi, lesquelles Charlie acclimatait à la terre de Normandie, embaumaient les pièces d'habitation, où un petit nombre d'élus, dont je regrette que vous n'ayez pas fait partie, étaient libres de lire tout le jour s'ils le voulaient de grands ouvrages, dans des éditions rarissimes.

— Mais enfin, monsieur l'abbé, et l'exploitation agricole,

et le patronage, et les prières du matin et du soir? Que faisait-on du chapelain?

M. l'abbé Langres m'avoua :

— Il y avait de très hauts paravents de Coromandel, qui se déplient. Vous n'auriez rien vu que ce que vous eussiez voulu voir. Je vous parlerai plus tard du système scientifique sur lequel M. Germancin, le père, avait réglé l'existence de sa famille, de ses employés, de ses gens...

Pascaline Leyraud.

L'abbé Langres me dit :

— Jamais piété ne fut plus austère, plus dure ; madame Leyraud n'a pris de la religion que les épines ; quelle douloureuse et noble créature ! Quel calvaire pour s'élever jusqu'aux hauts plateaux de la foi ! Il semble qu'elle veuille encore se punir de ses lenteurs, d'un passé d'orgueil intellectuel, je dirais même d'athéisme. Dieu l'a châtiée, croit-elle, en lui enlevant son mari qui était pour elle une idole ; aujourd'hui, elle s'apprête à sacrifier ce Denys qu'elle dispute à la mort, depuis la naissance tardive de cet enfant malingre et délicieux. Denys a voulu s'engager. Si le père vivait encore, il aurait encouragé Denys. Frêle comme il est, dix-sept ans ! Madame Leyraud m'inquiète. Je n'ai plus guère d'espoir, elle n'est pas de celles que la Religion rend heureuses. Quelquefois, je me demande si elle a vraiment la foi ; madame Leyraud est de ces âmes que suit un prêtre, comme un médecin certains malades auxquels on s'attache d'autant qu'ils commettent plus d'imprudences, se débattent et veulent se soigner tout seuls.

» Si je n'avais été l'ami du capitaine Leyraud, je ne verrais plus sa veuve. Je la vois peu d'ailleurs, mais j'ai de ses nouvelles par sa seule confidente, madame Devilles. Madame Leyraud avait cherché un directeur janséniste... C'est déjà loin, cela ! Puis un campagnard, un ecclésiastique très simple. Entre les mains de qui est-elle aujourd'hui? Je l'ignore. Je suis très préoccupé. Si un malheur arrive à Denys, la raison

de Pascaline s'égarera. Déjà elle donne des signes bizarres. C'est à peine si elle se soutient par quelques aliments... dont vous ne voudriez pas ; elle n'a plus qu'une gamine pour la servir ; sa maison est sans feu, sans lumière, dépourvue de la plus élémentaire propreté ; la pauvre femme se creuse, ses vêtements sont en loques, elle marche du matin au soir, entreprend des tournées chez les indigents, distribue des aumônes, en disproportion avec ses moyens... et si l'on était toujours sûr de l'honorabilité de ceux pour qui elle se dépouille ! Les bonnes sœurs qu'elle accompagne sont innocentes, madame Devilles renonce à conseiller Pascaline. Il n'y a rien à tenter !...

» Madame Leyraud n'étant plus épouse — et combien elle a souffert aussi dans son amour ! — elle n'est plus qu'une mère aux abois. Le devoir de la Française, elle l'accomplit, mais ses entrailles de mère sont déchirées ; elle se traîne jusqu'à la table du sacrifice, comme si elle portait encore Denys dans son sein ! Elle s'offre toute pantelante au Dieu qu'elle nia jadis, au Dieu qu'elle ne peut imaginer que sous une couronne sanglante, chargé d'opprobres, le fils d'une femme, abîmée, comme elle-même, dans les pleurs.

L'abbé Langres se leva, ayant regardé la pendule, car les prières du soir sont à six heures, et déjà le crépuscule assombrissait la chambre de l'abbé. Je le retins. Il se rassit et reprit :

— Vous avez connu Pascaline Leyraud, jeune fille. Je sais que vous ne fûtes jamais de son intimité, je me rappelle ce que vous m'en avez dit... cependant, vous l'admirez, n'est-ce pas? L'existence de cette curieuse créature est encore une énigme pour moi. Renfermée, sans souplesse, timide au fond, insociable et peu faite pour la société parisienne, la solitude de la campagne lui conviendrait dans l'absolue confiance d'une affection... non... ce n'est pas assez... d'une passion réciproque ; femme d'un seul amour ; absorbant, jaloux, total. Elle aurait pu connaître ce...

L'abbé hésitait, semblait vouloir que je prononce le mot... « bonheur »?

— Elle l'a peut-être eue, cette illusion du bonheur, pendant ses trois premières années de mariage, là-bas en Tunisie. Ils vivaient l'un pour l'autre, ne fréquentant presque pas les

autres ménages d'officiers ; les seules « collègues » qu'eût supportées Pascaline eussent été des personnes de province, les plus « vieux jeu », de celles dont elle disait, si quelqu'un s'étonnait d'un tel choix : « Qu'est-ce que vous voulez de plus? elle ne parle pas art et littérature, elle ne dit pas de mal des autres, elle est tout à fait gentille et ni plus ni moins bête que les autres... » Je comprends pourquoi vous ne l'aimiez pas ; elle devait se hérisser devant vous ; vous représentez exactement pour elle ce qu'elle condamne.

— Pardon, — ai-je objecté à l'abbé, — j'ai eu trop peu d'occasions de causer avec elle ; elle griffait comme un chat, dès que je m'approchais ; elle vous contredisait, avant même que vous n'eussiez ouvert la bouche ; enfin, je n'ai jamais vu son mari, dont il fallait être l'ami pour qu'elle vous jugeât « quelqu'un de comme il faut ».

— Vous ne vous trompez pas : madame Leyraud n'était elle-même que chez elle — et quand elle était heureuse, en confiance. Combien n'en pourrions-nous nommer, de ces femmes de haute vertu qui se pétrifient dès qu'elles se sentent observées? Mais vous l'avez connue, dites-vous, jeune fille. Ah ! la jeune fille, la républicaine, l'esprit fort ! Elle ne veut pas qu'on lui rappelle son passé ! Elle n'en veut plus rien savoir ; pour elle, il n'existe qu'une madame Leyraud, il n'y a jamais eu de Pascaline Lurich. Mais dites-moi vos souvenirs...

Il faisait nuit. De Sainte-Clotilde, le son des cloches venait jusqu'à la chambre du vicaire, comme dans une ville de province.

— C'est à cette heure, — me dit M. Langres, — que vous devriez observer dans les églises la foule qu'attirent nos prières pour les soldats. Vous noteriez des expressions, des types avec toutes les nuances de la douleur et de l'espoir... venez donc !

Je m'excusai :

— Monsieur l'abbé, je n'ai pas l'esprit religieux ; mais vous êtes si libéral que je serai franc. Beaucoup de personnes autour de moi, hier encore aussi incrédules que je le suis, semblent aujourd'hui ferventes, m'assurent qu'elles supportent, d'une façon qui les étonne, des inquiétudes et des deuils qui les

auraient détruites, disent-elles, sans le secours de la religion. Quels sont vos sortilèges, monsieur l'abbé? C'est admirable, assurément, votre puissance, mais il y a quelque chose de choquant, d'humiliant presque, dans ces subits avatars. Si les insensibles et les cruelles devenaient meilleures ! Mais il n'en est pas toujours ainsi ! Quant à madame Leyraud... eh ! bien oui, elle m'a toujours paru... cruelle ; je ne puis encore l'imaginer autrement. Sa charité pourtant? Vous en avez des preuves?... — L'abbé sourit :

— Vous ne l'avez pas comprise, ne vous hâtez pas de porter sur madame Leyraud un jugement sévère ; si elle fut un être de passion exclusive, elle a une sensibilité généreuse ; sa seule pudeur, dites sa timidité, faisait d'elle un chardon, un beau chardon bleu des dunes. Je puis même vous dire qu'au début de la guerre, qui aurait dû exciter chez elle ces sentiments belliqueux dont tant de femmes n'ont pas toujours su doser l'expression, elle, la veuve du militaire, madame Leyraud, n'a pas été atteinte du vertige... et alors, son fils n'avait cependant que seize ans et demi, elle pouvait espérer le garder sous son aile. Aujourd'hui si elle se macère, si elle ne demande à la religion que des rigueurs, c'est qu'elle se reproche de n'être pas *héroïque*. Et ce Dieu en qui elle voudrait croire, en qui elle croit peut-être, elle ne l'implore pas de la consoler, mais bien plus, qu'il la châtie.

Pascaline Lurich ! devenue la pieuse madame Leyraud ! Je revoyais soudain une grande fille maigre, aux traits classiques, mais secs, des yeux pâles, une chevelure presque rousse ; elle courait toujours, vêtue d'un « tailleur » de serge bleue, garçonnière, et décidée à ne jamais se marier. Elle songea à se faire protestante, puis renonça à toute religion, aucun dogme ne satisfaisant sa raison. Elle suivit un cours d'hébreu au Collège de France, avant de s'adonner à l'étude de la médecine, qu'elle quitta bientôt pour la philosophie. Je la rencontrais chez M. Renan. Ary me présenta à elle ; la conversation était impossible, à cause de l'hostilité instinctive de mademoiselle Lurich. Pour se protéger de je ne sais quelle accusation imaginaire : « On peut me reprocher ce que l'on voudra, disait-elle, tout, sauf d'être une intellectuelle ; je n'aime que les gens simples. »

Ary, qui la tutoyait et l'avait connue enfant, disait : « C'est pour s'inscrire en faux contre l'adage : « Qui se ressemble, s'assemble. »

Pascaline ! la fille des vieux amis de Michelet ! Son père, chirurgien, était célèbre par son horreur du prêtre et du soldat.

— Monsieur l'abbé, — repris-je, — elle fut élevée dans ce qu'on appelle « de bien mauvais sentiments » ! Je l'ai perdue de vue, puis je la retrouvai chez le sculpteur X..., après la mort du colonel Leyraud qu'elle avait épousé, sans qu'on m'en fît part. Savez-vous pourquoi, ce mariage? Un soldat? Quand je la retrouvai donc, elle ne portait déjà plus de crêpes, elle avait repris son classique costume de serge bleue, ses gros brodequins lacés. Il n'était plus jamais question de l'époux tant chéri. Elle était devenue plus loquace, sans plus que jadis désirer plaire. Elle faisait des sciences — je n'ai jamais su lesquelles — et se protégeait toujours d'un « je ne suis pas une intellectuelle », d'autant plus irritant que chacune de ses phrases affirmait la haute opinion qu'elle avait de sa valeur. A juste titre, je m'en suis convaincu, quand, après avoir encore perdu sa trace, je descendis dans un hôtel où elle habitait avec le petit Denys pendant les vacances de Pâques, à Rome.

» Madame Leyraud passait des heures dans la chapelle Sixtine. Si elle m'apercevait elle s'enfuyait. Tout de même, elle m'a dit, sur Michel-Ange, les choses les plus intelligentes que j'aie peut-être entendues, cette personne « toute simple », car le soir, après la table d'hôte, elle était bien forcée d'être polie avec ses compatriotes, au moins quelques instants avant de remonter dans sa chambre. A cette époque, mon cher abbé, Pascaline Leyraud n'était pas encore convertie, tant s'en faut ! Quelle ironie dans ses discours ; comme elle me semblait revêche...

— Oui, voici un nouvel avatar, — dit l'abbé. — Si je vous ai deviné, vous laissez entendre que vous doutez de la sincérité de certaines de nos fidèles. Vous les soupçonnez de venir à nous pour le bon exemple, comme tant de femmes iraient voter pour le candidat conservateur, si elles en avaient le droit?

J'avouai :

— Oui, un peu ; mais cette guerre nous place tous, il est vrai, dans une singulière posture.

Voyant que l'abbé me devinait encore :

— Il est permis d'être hésitant, devant un tel dilemme. Mais choisir! Je ne veux pas de la grossièreté d'une laïcisation tyrannique dont je constate les effets. : c'est une faillite ! J'exècre l'anticléricalisme sectaire des politiciens, j'admire, je respecte votre religion, mais je redoute que la guerre ne galvanise des sentiments plus politiques que religieux. Je n'ai pas confiance dans les restaurations. Je ne les crois pas solides. Surtout. je suis épouvanté par les haines qui montent et qu'attise chaqne parti. Haine, haine, partout je ne vois que haine ! Mais en face de ceux qui hurlent leur haine, la réserve ne ressemblerait-elle pas à la faiblesse... à la peur? Quelle mer de ténèbres nous traversons! Votre compagnie, monsieur l'abbé, combien précieuse serait-elle pendant le voyage! Mais je ne veux pas vous suivre à la façon de Pascaline Leyraud! Heureux ceux qui se battent et dont le geste est uniforme pour tous, quelles qu'aient été leur religion, leur morale, leur chimère !

» Pût-on assister à la messe dans la tranchée, comme le soldat qui ne voit devant lui que les lignes allemandes à percer, pour revenir plus vite à son lopin de terre ! *Le Génie du Christianisme* ne créa pas de plus beaux rites, ni de décors plus émouvants que ceux de cette guerre. Les voix de ces hommes, de ces enfants sont d'un plus sûr effet que celui des grandes orgues sous les voûtes des cathédrales ; le paysage remplace la magie des vitraux gothiques....

» Mais à Paris, mon cher abbé, les gens de l'arrière?...

L'abbé Langres, tournant une feuille de parchemin, m'invita à regarder une miniature du XIIe siècle.

— Tenez, — dit-il en souriant, — vous n'êtes qu'un peintre; regardez cette Pietá...

Mais je n'avais nulle envie d'admirer les miniatures du bon abbé, françaises, italiennes, ou même si elles étaient persanes.

(A suivre.)

JACQUES-É.-BLANCHE

LE SEL ET LE PÉTROLE

EN ALSACE-LORRAINE

En France, nous voyons toujours l'Alsace et la Lorraine telles qu'elles étaient il y a quarante-cinq ans, au moment de la séparation, comme deux sœurs qui marchent côte à côte, en se donnant la main. La Lorraine paraît l'aînée parce que son visage est plus grave; c'est qu'elle a plus de peine à vivre sur un sol plus ingrat, tandis que l'Alsace porte sur ses joues toutes les roses de Thann et dans son tablier tous les fruits de la plantureuse vallée du Rhin ; toutes deux sont, avant tout, filles des champs. Aujourd'hui, *nous savons* que nous allons les revoir et que bientôt elles reprendront leur place à notre foyer élargi ; mais il faut bien nous dire qu'elles nous reviendront changées ; mûries sûrement par le temps et par les épreuves, mais aussi plus fortes et plus riches qu'autrefois. C'est que leur terre leur a découvert les trésors qu'elle gardait cachés dans ses profondeurs ; et aujourd'hui ces richesses commencent à venir au jour, apportant avec elles l'activité et l'industrie. J'ai eu occasion de montrer, dans un article précédent [1], ce que la Lorraine avait gagné à la découverte d'un des plus riches bassins ferrifères qui soient dans le monde, et la prospérité qui l'attend au jour prochain où les charbons de Sarrebruck et les minerais de Briey seront d'un même côté de la frontière; mais la Lorraine est aussi le pays du sel, et voici que, de son côté, l'Alsace découvre dans son sous-sol des gisements salins auxquels la présence de la potasse attribue une valeur inesti-

1. *Le Fer en Lorraine.* — *Revue de Paris* du 1er août 1915.

mable ; enfin, aux frontières où s'articulent les deux provinces, d'importants gisements de pétrole sont entrés en exploitation; il faut qu'en France nous sachions tout cela, afin d'avoir constamment sous les yeux la récompense qui couronnera notre effort; il faut que nous soyons convaincus que l'Alsace-Lorraine reconquise, ce n'est pas seulement notre terre mise à l'abri d'un coup de main, c'est encore pour la France un accroissement de richesse qui autorise tous les espoirs. Mais avant d'aborder ce point de vue économique, qui nous tient le plus au cœur, on me permettra de rappeler quelques notions scientifiques indispensables, et de poser, brièvement, quelques problèmes importants.

Actuellement, l'origine des grands gisements salins ne fait plus doute pour personne ; la géologie et la chimie s'accordent pour nous affirmer qu'ils résultent de l'évaporation d'anciennes mers ; jadis, comme aujourd'hui, les océans recueillaient tous les produits solubles du sol lessivé par les eaux fluviales, et ces produits n'ont pas changé depuis les âges géologiques. L'évaporation de l'eau de mer les dépose, non pas tous ensemble et en même temps, mais par lits successifs et dans un ordre déterminé : d'abord l'oxyde de fer et le limon tenus en suspension, puis le carbonate et le sulfate de chaux ; le sel marin, ou chlorure de sodium, apparaît ensuite, seul d'abord, puis associé au sulfate et au chlorure de magnésium ; les sels de potasse se précipitent en dernier lieu, accompagnés d'un résidu de sel marin et de produits magnésiens ; on obtient ainsi, suivant la température et la concentration des sels contenus en solution, toute une série de composés complexes, dont le chimiste hollandais Van t'Hoff a su cataloguer les espèces et prévoir l'ordre de succession ; or les géologues, en étudiant les dépôts salins, ont la satisfaction d'y retrouver ces mêmes corps, superposés et associés dans l'ordre voulu par la science ; une confirmation aussi précise ne laisse point de place au doute, mais voici où commencent les difficultés : l'épaisseur des gisements salins est parfois considérable ; c'est ainsi qu'elle dépasse un kilomètre à Sperenberg, au nord-est de Berlin ; de plus, des bancs argileux séparent chaque gisement en plusieurs couches successives, et dans chaque couche on retrouve la même succession de dépôts salins ; il faut donc admettre que l'évapo-

ration des océans disparus s'est faite en plusieurs temps et s'est accompagnée de remaniements géologiques ; mais la nature dispose du temps et de l'espace ; on a évalué à trente mille ans la durée de formation des gisements de Stassfurt ; il faut bien admettre qu'au cours de ces trois cents siècles, les forces lentes ou brutales qui pétrissent notre planète ont eu, à plusieurs reprises, l'occasion d'intervenir.

En somme, l'hypothèse qui rend le mieux compte des effets observés est celle de *la barre* : imaginez une vaste lagune, séparée de la haute mer par un seuil sablonneux et friable ; le climat est désertique, c'est-à-dire qu'aucune rivière ne vient diluer les eaux salées de la lagune ; peu à peu, sous l'ardeur du soleil, l'eau de mer se concentre comme dans les tables salantes que l'industrie humaine a établies le long de nos rivages ; les dépôts d'oxyde de fer, de limon, de sel pur, de mélanges salins s'effectuent dans l'ordre imposé par les lois physico-chimiques; de temps en temps, une tempête, une marée d'équinoxe vient forcer le seuil et renouveler la provision d'eau de mer ; il en résulte une nouvelle série de dépôts, séparée de la précédente par un lit argileux ; et si, en même temps qu'il se recouvre de dépôts salins, le fond de la lagune s'affaisse progressivement par suite des lents mouvements du sol, le même phénomène pourra continuer pendant des séries de siècles et accumuler en un même point des couches salines d'une épaisseur illimitée ; au sommet, on pourra trouver les sels de potasse, résidus de l'évaporation complète des eaux-mères, si quelque cataclysme n'est pas venu, entre temps, soulever la lagune et la rendre pareille aux chotts desséchés d'Algérie, en laissant refluer à l'océan les eaux qu'elle renfermait.

Voilà, n'est-il pas vrai? bien des « si », et je sens, autant que personne, la fragilité de toutes ces suppositions ; mais il est bon de prendre, de temps en temps, la mesure de nos ignorances et de nous rappeler que la science est loin d'être achevée ; elle est encore moins à l'aise pour expliquer la formation des pétroles. Un fait presque constant, et qui, par là même, s'impose à l'attention, c'est l'association du sel et du pétrole dans les différents terrains géologiques ; après l'Amérique, la Galicie, la Roumanie, voici maintenant que l'Alsace-Lorraine nous en apporte un nouvel exemple ; association for-

tuite, dira-t-on, et aussi factice que celle qui réunit dans le même magasin le tabac et les timbres-poste, ou les fusils et les bicyclettes ; mais alors, comment expliquer que les dépôts salins renferment toujours, à l'état d'inclusion, du gaz des marais qui n'est, à tout prendre, que du pétrole gazeux? Il était donc tout indiqué d'expliquer la formation de l'huile de pierre par la décomposition des matières organiques contenues dans les océans, et on a été jusqu'à imaginer l'existence d'immenses « cimetières de poissons » dont les résidus se seraient, au cours des âges, transformés en carbures d'hydrogène. De leur côté, les chimistes, qui savent produire des pétroles par l'action à chaud de la vapeur d'eau sur les carbures et les acétylures métalliques, n'ont pas eu besoin de grands efforts d'imagination pour supposer que des réactions analogues, entretenues par le feu central, pouvaient donner naissance à la précieuse huile dans les profondeurs de l'écorce terrestre. Il n'est pas jusqu'aux astronomes qui n'aient leur mot à dire : l'analyse spectrale leur a appris que la lumière des comètes, comme celle des étoiles filantes, présente uniformément le spectre caractéristique des carbures d'hydrogène ; ces composés paraissent être, avec le cyanogène, la première forme sous laquelle le carbone ait apparu dans les nébuleuses, avant les condensations qui les ont transformées en des mondes pareils au nôtre ; dès lors, à quoi bon se creuser la tête pour expliquer la formation de ces corps par des interventions vitales ou chimiques? Ne vaut-il pas mieux admettre qu'ils entrent, de toute éternité, dans la constitution du globe, et que des couches profondes qui les renferment, ils suintent peu à peu vers l'extérieur, surtout à la base des montagnes où les mouvements du sol déterminent des pressions et des failles favorables à leur expulsion? Voilà un joli lot d'hypothèses, sur lesquelles le lecteur pourra exercer sa sagacité ; mais il est temps de quitter ces sables mouvants, pour revenir à des réalités plus solides et d'intérêt plus immédiat.

Le sel a été, de tout temps, le plus indispensable des condiments ; aussi l'existence de sources salées ne pouvait-elle passer inaperçue, surtout dans les pays éloignés de la mer. De telles sources existent en abondance en Lorraine, dans la vallée de la Meurthe et de son affluent le Sanon, ainsi que dans

la vallée de la Seille, longue et sinueuse rivière qui recueille l'eau des étangs de Dieuze et qui se jette à Metz dans la Moselle. On rencontre dans le pays des débris de poteries qui paraissent témoigner d'une exploitation très ancienne de ces eaux salées ; mais sans s'enfoncer dans la préhistoire, on trouve dans les chartes du moyen âge la preuve de l'importance attachée à ces sources : les salines de Dieuze appartenaient, en 803, à l'abbaye de Saint-Maximin de Trèves ; celles de Moyenvic étaient déjà exploitées en 833 ; quant au Château-Salins, qui donna plus tard son nom à une ville, il fut construit en 1340 par Isabelle d'Autriche pour amener la source salée d'Amelincourt, qui sourd dans le voisinage. Depuis ces temps reculés, ces salines, et celles voisines de Salonne, de Vic, de Saltzbronn et autres lieux, n'ont pas cessé d'être exploitées, au grand bénéfice de leurs possesseurs, et les chartiers sont remplis d'actes destinés à réglementer cette exploitation ; la récolte du sel se faisait en évaporant l'eau salée dans de vastes chaudières, désignées sous le nom de *poèles*, qu'on chauffait exclusivement au bois jusque vers la fin du XVIIIe siècle ; à cette époque, l'épuisement des forêts environnantes conduisit à employer la houille de Sarrebruck ; ce fut aussi vers ce même temps que s'introduisit l'usage des « bâtiments de graduation », vastes hangars remplis de fagots sur lesquels on faisait couler l'eau salée qui commençait à s'y évaporer et à se concentrer spontanément. C'était aussi le temps de la gabelle, dont les procédés vexatoires ont laissé de si profonds souvenirs ; chaque saline était entourée d'un mur très élevé, percé de deux uniques portes, l'une destinée au passage des ouvriers, l'autre qui ne laissait sortir les charges de sel qu'après une minutieuse véri-de fication ; enfermé en des sacs plombés, du poids uniforme 176 livres, le sel était conduit aux magasins de la gabelle, et on voyait souvent sortir des usines de la Seille des convois de trois ou quatre cents voitures, chargées de la précieuse denrée et escortées d'une cohorte armée de « gabelous ».

Ainsi, l'exploitation des eaux salées constitue, depuis longtemps, une des grandes industries de Lorraine ; pourtant, le sel gemme était inconnu en ce pays et il se trouvait même des gens pour estimer « que les sources muriatiques ou salées

ne sont que le produit des eaux de la mer qui, s'échappant de leur réservoir commun, circulent dans l'intérieur de la terre par des canaux formés naturellement et viennent donner naissance aux fontaines salées » ; en 1810 encore, le géologue Héron de Villefosse pouvait écrire, dans sa *Richesse minérale de la France*, que notre pays ne possédait pas de mines de sel gemme ; mais neuf ans plus tard, un ancien magistrat lorrain, nommé Vignon, devait lui donner un démenti en découvrant le sel de roche à Vic, dans une ancienne saline fermée depuis 1402 ; Vignon prétendait chercher un gisement de houille, mais il avait été obligé de déguiser son but réel, pour détourner la méfiance des fermiers qui exploitaient alors les salines de l'Est. A partir de 50 mètres, on rencontra des terres salées, et le sel gemme lui-même se présenta à la profondeur de 65 mètres ; jusqu'à 106 mètres, on rencontra six bancs de sel superposés, d'une puissance totale de 36 mètres, et on cessa de creuser sans que la limite de la croûte saline fut atteinte. Les saulniers, ne pouvant plus étouffer la découverte, se résignèrent alors à en profiter et procédèrent à de nombreux sondages qui permirent en peu d'années de déterminer l'étendue et l'importance du gisement lorrain.

Ce gisement s'étend avec continuité depuis Tonnoy sur la Moselle, entre Bayon et Pont-Saint-Vincent, jusqu'à la haute vallée de la Seille qui baigne Dieuze, Vic, Château-Salins et Chambrey; Nancy et Lunéville, l'ancienne gare frontière de Deutsch-Avricourt et Morhange, où tant de sang français a coulé, en marquent les confins : en tout 400 kilomètres carrés au minimum, sur lesquels 142 seulement sont concédés; l'épaisseur totalisée des couches de sel varie de 10 à 70 mètres; c'est donc un des plus beaux gîtes salifères du monde. Géologiquement, il appartient au terrain tertiaire et, plus précisément, à l'étage du Keuper, et présente une alternance de bancs de sel et de marnes salées attaquables par l'eau ; « chacune des couches de sel gemme est formée d'une succession de bancs superposés peu épais, de quelques centimètres de hauteur, réguliers et bien distincts quoique souvent soudés entre eux, et se différenciant par de légères variations de teintes. Le sel qui les compose est un agrégat de cristaux cubiques enchevêtrés en tous sens, dont les dimensions dépassent

un centimètre ; il est translucide et de couleur grisâtre [1]. »

Deux moyens se présentent pour exploiter ce précieux gisement. Le premier consiste à extraire, à sec, le sel de roche ; on creuse dans la concession deux puits ; le premier, soigneusement garanti par un cuvelage en bois contre les éboulements et les infiltrations d'eau, sert à l'exploitation ; l'autre, plus étroit, est un orifice de secours qu'on utiliserait en cas d'accident. En sous-sol, les galeries s'étendent suivant un réseau à mailles rectangulaires ; grâce à la solidité du terrain, elles n'ont besoin d'aucun boisage ; il suffit de laisser subsister, de place en place, des piliers carrés de dix mètres de côté qui soutiennent la masse des terrains supérieurs. L'exploitation se fait parfaitement à sec, et cette condition est indispensable sous peine des plus dangereuses surprises : à Saint-Nicolas, on procédait jadis au découpage des blocs par un jet d'eau sous pression ; or il arriva que les eaux perdues délitèrent sourdement le terrain, qui devint incapable de supporter la pression transmise par les piliers ; brusquement, le 3 novembre 1873, ceux-ci s'enfoncèrent dans le sol détrempé et la masse s'effondra sur une étendue de neuf hectares, causant une commotion du sol qui fut ressentie jusqu'à Nancy, distant de dix kilomètres. Cette sévère leçon a appris à employer exclusivement es explosifs, le pic et la pelle dans les trois mines de sel gemme de Rosières-Varangéville, Saint-Nicolas et Saint-Laurent qui s'alignent le long du canal de la Marne au Rhin, avec les dix-huit autres concessions saligènes de Meurthe-et-Moselle.

Malheureusement, le sel gemme n'est pas assez pur pour servir, tel quel, à la consommation alimentaire ; on ne peut l'employer qu'à la nourriture du bétail, au salage des foins, à la conservation des peaux ; l'industrie chimique elle-même exige du sel parfaitement pur depuis que le procédé Solvay, ou à l'ammoniaque, s'est substitué au procédé Leblanc pour la fabrication de la soude ; or il s'agit là d'une des grandes industries chimiques, puisque la soude constitue la matière première du verre et du savon ; trois grandes usines, à Dombasle-sur-Meurthe, la Madeleine près de Saint-Nicolas-du-Port et Varangéville, fabriquent aujourd'hui la soude par transfor-

1. E. Greau. — *Le Sel en Lorraine.*

mation du sel lorrain, et cette importante industrie utilise le sel pur à l'état de solution concentrée.

C'est donc par voie humide qu'on procède, dans la plupart des salines lorraines, et comme ce serait dépense inutile que d'extraire le sel pour en opérer ensuite la dissolution, on préfère amener directement l'eau dans la roche, où elle s'enrichit et se concentre jusqu'à saturation ; chaque mètre cube d'eau salée contient alors 320 kilogrammes de sel, et il suffit d'une pompe pour extraire le liquide et l'amener jusqu'à la surface.

Cette méthode d'exploitation a donné un singulier aspect à la région qui s'étend à l'est de Nancy, le long de la Meurthe et du Sanon : de place en place s'élèvent, dans la plaine monotone, de hautes guérites en bois dont la forme rappelle, à s'y méprendre, celle de nos métronomes ; chacune d'elle recouvre un trou de sondage où s'enfonce un tube percé de trous. L'eau d'infiltration des couches supérieures du sol, ou de l'eau douce amenée à dessein, descend par ce tube jusqu'aux couches salées qu'elle corrode et creuse peu à peu ; la pompe remonte du fond les eaux saturées que des canalisations conduisent jusqu'à l'usine où elles sont traitées ; cependant, la « chambre de dissolution » formée dans le sous-sol s'agrandit peu à peu en formant une caverne ovoïde remplie d'eau salée à la base et d'eau douce à la partie supérieure ; de temps à autre se produisent des affaissements du sol, qui obligent à n'établir à la surface que des baraquements légers, mais qui auraient pu avoir des conséquences plus graves pour la voie du chemin de fer et pour le lit du canal si on n'avait pris la précaution d'établir une zone protectrice où les sondages sont interdits.

Voilà donc l'eau salée amenée à l'usine où, par une évaporation méthodique, on va en extraire le sel ; on commence souvent par lui incorporer un lait de chaux qui précipite les sels magnésiens et le sulfate de soude, produits purgatifs et par conséquent indésirables, puis on commence à chauffer dans la poèle, car on a conservé le nom de l'appareil évaporatoire employé depuis des siècles au pays lorrain; mais la poèle moderne est devenue un vaste bassin rectangulaire en tôle, long de 20 à 30 mètres, large de 6 à 8, chauffé en dessous par un foyer à retour de flamme, et couvert d'une hotte, nommée *manteau*, dont le tirage entraîne la vapeur et accélère l'évapo-

ration. Au début de l'opération, les parois de la poèle se recouvrent d'un *schlot* d'impureté que les ouvriers enlèvent à mesure avec un *râble*, sorte de planchette en bois, fixée à l'extrémité d'un long manche ; bientôt commence le *salinage*, c'est-à-dire le dépôt du chlorure de sodium ; mais suivant que l'évaporation sera menée lentement ou poussée avec vigueur, suivant que le liquide sera tranquille ou agité, on obtiendra des cristaux volumineux, souvent agglomérés en pyramides creuses ou trémies, ou bien une poudre presque impalpable ; de là ces variétés commerciales désignées sous les noms de sel finfin, fin, moyen ou gros, qu'on appelle encore, chez les saulniers, sel à la minute, sel de 6 heures, sel de 12 heures, de 48 heures. A mesure que la *cuite* avance, le sel le dépose, et l'ouvrier le recueille sous son râble et le met à égoutter sur la surface inclinée du manteau, d'où il passe enfin dans les greniers où s'achève la dessication. Quant aux eaux-mères, qui renferment encore, avec du sel marin, des sels de potasse, des bromures, des iodures, on les utilisait jadis pour en extraire des produits pharmaceutiques ; « les sels de Rosières », préparés dans l'ancienne saline domaniale riveraine de la Meurthe, firent, au XVIIIe siècle, concurrence aux sels d'Epsom et de Glauber ; mais ceci n'est plus que de l'histoire ancienne, et la puissante industrie chimique allemande de Stassfurt a réduit les eaux-mères au rôle modeste et intermittent de fournir les bains fortifiants que la Faculté ordonne aux enfants et aux personnes débiles.

Les salines de Meurthe-et-Moselle, que j'ai prises en exemple, ont l'avantage de n'avoir pas d'histoire ; elles ont pu se développer et prospérer tranquillement à l'ombre de la loi française. Au contraire, les vicissitudes de toutes sortes n'ont pas été ménagées aux exploitations qui se groupent autour de Dieuze. Au sortir de la Révolution, les anciennes salines du royaume de France continuèrent à être exploitées par une compagnie concessionnaire qui traitait, dans des poèles chauffées au bois et à la houille de Sarrebruck, l'eau des sources naturelles salées de Château-Salins, Moyenvic et Dieuze ; les deux premiers établissements furent fermés en 1826 et 1831, et la compagnie concentra toute sa fabrication dans la dernière localité ; elle alimentait sur place une usine qui produisait la soude par le

procédé Leblanc, et le sel restant était vendu dans l'Est de la France, en Suisse et dans le duché de Bade. Mais lorsque l'établissement des chemins de fer permit au sel lorrain d'atteindre le marché parisien, il arriva une étrange aventure ; les Parisiens consommaient jusqu'alors le produit des marais salants de Bretagne et d'Aunis ; c'était de gros sel gris, fortement teinté par les résidus de vase ; lorsqu'on leur proposa le produit, d'une blancheur immaculée, des salines de Dieuze, ils le crurent falsifié, et déclarèrent unanimement qu'il « salait moins » que le produit auquel leur palais était accoutumé ; il fallut mélanger le sel de Dieuze avec de la terre, à raison d'une pelletée par sac, pour lui donner l'aspect réclamé par les consommateurs.

Après la découverte du sel gemme à Vic-sur-Seille, un puits fut également creusé à Dieuze, jusqu'à 140 mètres de profondeur, et la roche naturelle extraite des galeries servit à enrichir jusqu'à saturation l'eau salée des sources naturelles ; mais comme on n'avait pas pris de précautions suffisantes contre l'invasion des eaux supérieures, celles-ci noyèrent les galeries de Vic peu d'années après leur ouverture, et celles de Dieuze quelques années avant 1870.

A partir de 1840, l'État renonça à son monopole, et Dieuze passa aux mains d'une société privée ; c'est alors qu'elle connut les jours les plus prospères ; le canal des salines et le canal des houillères, ouvrant une voie d'eau jusqu'à la Sarre et au bassin de Sarrebruck, permettaient l'apport du charbon et l'exportation du sel ; mais le développement des voies de fer atteignit Dieuze et les canaux lorrains subirent le sort commun à toutes les voies d'eau françaises; leur miroir ne fut plus troublé que par les patientes manœuvres des pêcheurs à la ligne, et lorsque les Allemands s'établirent dans le pays en conquérants, leur premier soin fut de combler une partie du canal pour établir une promenade à l'usage des officiers de la garnison. De ce jour, la « Société des anciennes salines domaniales de l'Est » cessa de distribuer à ses actionnaires de confortables dividendes ; elle avait dû placer à sa tête un directeur étranger pour ménager les susceptibilités germaniques, et chercher vers l'Est les débouchés perdus du côté de la France ; mais l'Allemagne est riche en sel ; elle se méfiait d'une société

dont le capital et les actionnaires étaient restés français ; elle fit grise mine aux nouveaux venus, et Dieuze allemande perdit son ancienne prospérité ; elle ne la retrouvera que le jour où revenue avec le bassin de Sarrebruck à la mère-patrie, elle pourra, avec le sel et le charbon, faire refleurir chez elle une puissante industrie chimique ; cette revanche du destin est bien due à la patrie, si française, d'Edmond About, d'Hermite et de Charpentier, car, si la nature lui a été généreuse, les hommes l'ont cruellement éprouvée.

Tandis que les salines lorraines poursuivent le cours millénaire de leurs destinées, l'Alsace, peu favorisée jusqu'ici au point de vue minier, vient de découvrir dans son sous-sol un merveilleux trésor ; d'heureux sondages, inaugurés il y a dix ans, ont révélé l'existence d'un puissant gisement salin au nord et à l'est de Mulhouse, dans les vallées de l'Ill et de la Thur où reposent, entre les bois de Nonnenbruch et de Niederwald, les jolis villages de Wittelsheim, Bollwiller, Wittenheim, Ensisheim; près de là sont Cernay et Guebwiller que menacent nos canons, un peu plus loin, vers l'ouest, Thann la reconquise et, au sud, Aspach et Burnhaupt où se livrèrent de furieux combats. Ce qui fait l'importance exceptionnelle du « trésor de Nonnenbruch », c'est que la nature, encore plus généreuse qu'en Lorraine, a laissé subsister sur place, au-dessus des couches de sel gemme, les sels potassiques qui proviennent de l'évaporation des eaux-mères, et principalement la *sylvinite*, qui est un chlorure double de potassium et de sodium; mais avant de montrer l'intérêt économique de cette découverte, je me permettrai d'en emprunter l'histoire anecdotique à une publication récente [1] : « Il était, aux environs de Mulhouse, une vieille demoiselle, riche, entre autres choses, de quelques hectares de bois assez peu productifs. Elle était sage, sans grands besoins, et donc songeait fort peu à accroître son bien, quand, dans son entourage, un démon tentateur se révéla. Ce devait être quelque homme d'imagination vive et, par surcroît, bon logicien comme Dante prétend qu'est Satan, c'est-à-dire habile à convaincre et à entraîner. Géologue, ingénieur, on dira peut-être un jour un peu sorcier, il s'était persuadé que

1. *L'Illustration*, numéro du 24 juillet 1915.

les mines de charbon de Ronchamp, non loin de là, près de Belfort, devaient se prolonger en quelque filon magnifique au-dessous des futaies de la bonne Alsacienne. Il entreprit cette discrète personne, et parvint à lui faire partager sa conviction ; il la décida à procéder, à travers son lot de forêts, à des sondages, et même à en assurer les frais. Il la conduisit doucement à une grosse déception : le premier forage, exécuté à trois kilomètres et demi du clocher de Wittelsheim, était arrivé jusqu'à 300 mètres de profondeur, qu'on n'avait point découvert encore la moindre trace de houille, rien que du sable, de la terre, des pierres. Toutefois, la confiance des chercheurs demeurait inébranlable ; leurs ressources, cependant, s'étaient épuisées...; des parents de la tenace vieille fille, des amis, persuadués à leur tour, vinrent à la rescousse. Une société fut fondée, qu'on baptisa *la Bonne espérance*, nom bien symptomatique de la foi qui animait les nouveaux associés. En juin 1904, on se remettait aux sondages. Un si puissant effort devait être récompensé, mais non point comme on l'avait espéré : à 585 mètres de profondeur, on découvrait un gisement étrange, un minéral tantôt blanc, tantôt gris, parfois d'un beau rouge brique, en cristaux scintillants, qu'on reconnut bientôt pour un sel de potasse à l'état de pureté admirable. »

En réalité, le sondage de Wittelsheim avait permis de constater l'existence d'un grand nombre de couches superposées : d'abord, à partir de la surface, trois couches de sel gemme et de sulfate de chaux épaisses de 0 m. 80 à 2 m. 75 ; puis les sels potassiques en deux couches, l'une de 1 mètre, l'autre de 4 à 5 mètres, rayées de petites veinules d'argile schisteuse ; enfin, au-dessous, de nombreuses assises de sel gemme et de sulfate de chaux dont la puissance totalisée atteint une vingtaine de mètres.

Naturellement, la trouvaille suscita, dans les milieux industriels, autant de surprise que d'émotion, non pas à cause du sel gemme, qui se trouve ailleurs en couches plus épaisses et plus pures, mais par intérêt pour la sylvinite ; en effet, la nature s'est montrée fort peu prodigue de sels potassiques ; on ne connaissait jusqu'ici, en Europe, que les gisements de Kalusz, en Galicie, et surtout les puissantes assises de Stassfurt, près de Magdebourg, qui ont contribué pour une large part à l'essor

économique de l'Allemagne. C'est même à Stassfurt qu'est née véritablement l'industrie des sels de potasse : lorsque le premier puits creusé aux abords de cette ville atteignit, en 1856, la couche de carnallite [1], on rejeta d'abord ce produit comme inutile ; les mineurs le désignaient sous le nom d'*Abraumsaltz*, ou sel de déblai, et l'abandonnaient à l'ouverture du puits ; il fallut alors toute l'insistance du surintendant des mines royales, Krug von Nidda, pour obtenir qu'on en continuât l'exploitation et qu'on étudiât les moyens d'en extraire la potasse ; l'astucieux Prussien se disait sans doute que la potasse servait à préparer le salpêtre, élément constitutif de la poudre noire, et que son pays disposerait ainsi d'un puissant agent de kultur ; il ne pouvait pas savoir que l'invention des poudres sans fumée réduirait à peu de chose le rôle guerrier de la potasse ; mais son obstination n'a pas moins eu les plus heureux effets, car les applications de ce corps et de ses composés se sont singulièrement multipliées et amplifiées depuis qu'on les extrait de sources moins parcimonieuses que les cendres végétales ou les vinasses des betteraves ; c'est par centaines de mille tonnes que l'industrie utilise actuellement le bromure et l'iodure de potassium pour la photographie et en médecine, le cyanure en métallurgie, le chlorate et l'azotate en pyrotechnie ; c'est par centaines de millions que l'Allemagne exporte les produits des usines chimiques qui traitent, purifient et transforment les produits de Stassfurt ; ainsi, par une double et heureuse fortune, ce pays trouvait dans son sous-sol un grande partie des produits utiles en chimie minérale, en même temps que le goudron des houillères de Westphalie lui fournissait en abondance les produits organiques nécessaires à sa puissante industrie des matières colorantes.

Mais, plus encore que l'industrie, l'agriculture est grande consommatrice des sels de potasse ; ces corps sont d'admirables fertilisants ; c'est grâce à leur emploi que le sol, médiocrement fertile, de l'Allemagne du Nord, est devenu apte à un certain nombre de cultures, surtout à celle de la betterave sucrière ; et c'est ainsi que, chaque année, deux mil-

1. La carnallite est un chlorure double de potassium et de magnésium ; la kaïnite renferme les sulfates de potasse et de magnésie associés aux chlorures de magnésium et de sodium.

lions de tonnes de carnallite et de kaïnite, extraits des gisements de Stassfurt et d'Anhalt, enrichissent l'Allemagne à la fois dans son agriculture et dans son industrie.

Il y a pourtant une ombre au tableau : autant la potasse est utile à la terre qu'elle féconde, autant les sels magnésiens sont nuisibles aux végétaux qu'ils « rôtissent » en arrêtant prématurément leur croissance; de plus, le chlorure et le sulfate de magnésie sont hygroscopiques, c'est-à-dire qu'ils absorbent l'humidité atmosphérique et se liquéfient automatiquement ; par suite, leur présence est un obstacle à la conservation des produits qui les renferment. Il est donc nécessaire d'en débarrasser les sels bruts de Stassfurt avant de les livrer aux usages agricoles, et le prix de revient s'accroît en conséquence. Cette considération prend tout son poids si on remarque que la sylvinite de Haute-Alsace, exempte de magnésie et plus riche en potasse, à poids égal, que les produits bruts de Stassfurt, peut être appliquée telle quelle aux emplois agricoles.

Tout ceci n'avait pas échappé à M. Vogt, protagoniste du sondage de Wittelsheim et à ses associés de *la Bonne espérance* ; proportionnant donc leurs efforts à leurs espoirs, ils s'efforcèrent de reconnaître l'étendue du gisement alsacien et de s'en assurer la possession ; il fallait pour cela faire des sondages, les pousser jusqu'à la croûte saline, puis verser les sommes exigées par le fisc allemand pour chaque concession ; cette opération, répétée cent six fois, permit d'établir le domaine de la sylvinite : 172 kilomètres carrés pour la couche supérieure, et 84 pour la couche inférieure, qui est, des deux, la plus puissante ; on a des raisons de croire que le bassin potassique s'étend, très au delà de ces premières limites, à l'est vers le grand-duché de Bade et au sud, dans la direction de Belfort. Mais, en s'en tenant aux déterminations les plus étroites, la masse de sylvinite exploitable représente approximativement 700 millions de mètres cubes, contenant un tiers, c'est-à-dire 230 millions de mètres cubes de chlorure de potassium ; et si on multiplie ce nombre par le prix actuel du sel de potasse, on arrive à des chiffres formidables, de l'ordre de 50 milliards de francs. Mais, si belle que soit la réalité, il ne faudrait pas s'illusionner au point d'attribuer au « trésor de

Nonnenbruch » une valeur *actuelle* aussi considérable ; entre le produit marchand et la matière première gisant au fond de la mine, il y a toute la main-d'œuvre et la légitime rémunération du capital engagé dans l'entreprise ; il faut aussi compter que l'extraction ne peut se faire qu'en proportion de la consommation, de telle sorte que la valeur intégrale de la mine ne sera réalisée qu'à longue échéance. Les gens compétents estiment que, s'il prenait fantaisie à quelque milliardaire américain d'accaparer le gisement actuellement reconnu et concédé, il pourrait s'en tirer avec une dépense, une fois faite, voisine de 200 millions : telle serait donc la valeur actuelle et réelle du gisement alsacien.

La Bonne espérance était donc devenue une réalité merveilleuse ; en attendant, elle était ruinée ou peu s'en fallait ; toutes ses concessions avaient épuisé les dernières ressources des associés ; il fallait trouver des millions pour les mettre en valeur ; on jeta d'abord les yeux du côté de la France, mais notre « bas de laine », qui se vide si généreusement dans la cassette des empereurs balkaniques ou des agioteurs cosmopolites, redoute l'aléa des entreprises industrielles ; on dut, bon gré, mal gré, se tourner d'un autre côté. L'Allemagne s'intéresse aux industries chimiques, qui ont fait sa fortune ; dès la première invite, 40 millions furent réunis et soixante-seize concessions passèrent entre les mains germaniques; tout le bassin alsacien serait aujourd'hui soumis à une exploitation intensive, si le gouvernement allemand, gardien farouche des intérêts collectifs, n'avait mis le holà : il s'était rendu compte que, s'il laissait la concurrence agir librement, une lutte inévitable s'engagerait entre les deux gisements rivaux d'Alsace et de Stassfurt, et que celui-ci avait grande chance de succomber en raison de la qualité inférieure de son minerai ; or la décadence d'une aussi puissante industrie eût été, pour la Vieille-Allemagne, un cataclysme qu'il importait d'éviter. La poigne énergique de l'administration allemande imposa donc, d'autorité, sa loi aux parties ; elle n'autorisa qu'un nombre limité de concessions ; en outre, sous prétexte de sécurité, en réalité pour accroître les frais de premier établissement, elle astreignit les nouveaux concessionnaires à foncer deux puits au lieu d'un ; enfin, pour plus de sûreté, elle constitua un orga-

nisme, le syndicat de la potasse ou « Kalisyndicat » dont la mission est de répartir, au prorata de la demande, l'extraction entre les divers centres et de contrôler les prix de vente de façon à assurer un bénéfice raisonnable à chaque participant. La mesure était réalisable parce que l'Allemagne possède, en fait, le monopole de la potasse, et on ne peut nier que, si elle nuisait à l'Alsace, elle était profitable à la communauté germanique. C'est donc sous ce régime draconien que se constituèrent, bon gré mal gré, les nouvelles concessions ; avant la guerre, neuf exploitations étaient en activité, ou sur le point d'y entrer ; huit étaient alimentées par le capital allemand ; une seule, la *Sainte-Thérèse*, située à Bollwiller, était soutenue par les capitaux français : inutile d'ajouter que, dès le début des hostilités ses deux puits furent murés et ses biens mis sous séquestre ; il est probable que, suivant un usage constant, ses capitaux disponibles ont servi à souscrire aux emprunts allemands.

Cette situation changera du tout au tout lorsque l'Alsace sera réintégrée dans sa dignité de province française ; alors, plus de Kalisyndicat, plus de raison de ménager la puissante industrie de Stassfurt ; les gisements alsaciens auront toute liberté de fournir la France et le monde entier sans que rien vienne limiter leur essor ; leur qualité exceptionnelle, leur situation à proximité de la grande voie commerciale du Rhin, qui sera sans doute neutralisée comme le Danube, leur promettent un superbe avenir, et Mulhouse, comme toute l'Alsace, retrouvera la richesse avec la liberté.

En patois alsacien, *Pechelbronn* signifie *la source* ou *le puits de la poix*; c'est aussi le nom d'un village situé à mi-chemin entre Wissembourg et Haguenau, non loin de Soultz-sous-Forêts et du champ de bataille de Wœrth. Pechelbronn doit son nom à une source, jaillissant au milieu d'une prairie, dont les eaux entraînent des matières bitumineuses ; de temps immémorial, les paysans recueillaient ce produit pour panser leurs bestiaux ou pour graisser les essieux de leurs voitures. En 1735, au dire de Daubrée, un médecin grec de passage à Pechelbronn, nommé Eryx d'Erynnis, découvrit près du village un affleurement de sable bitumineux ; il le distillait dans

une cornue de fonte, ce qui lui donnait environ deux litres de pétrole par jour ; c'était assez pour s'éclairer, trop peu pour s'enrichir. La région des bitumes, aujourd'hui reconnue, occupe une surface voisine de dix à douze hectares ; la matière est plus ou moins fluide à Soultz-sous-Forêts, Pechelbronn, Hatten, Schwabwiller, Oberkützhausen, Kinderloch ; à Lampertsloch, Lobsann, Walkmühle, Bulenbach et Lockmühle, sa consistance est solide ; fait remarquable et qui prouve une fois de plus l'étroite connexion du sel et du pétrole, toute cette région laisse filtrer des sources salines, qui rendent fort probable l'existence en profondeur de bancs, non encore reconnus, de sel gemme.

La première exploitation industrielle des bitumes de Pechelbronn paraît remonter à 1760, où un certain marquis de la Sablonnière, ayant acquis les gisements découverts par Eryx d'Erynnis, installa un grand alambic pour en extraire l'huile volatile ; mais il n'y fit pas, selon les apparences, de brillantes affaires, car il passa la main à un nommé Lebel, qui fit creuser plusieurs puits, d'où le sable bitumineux était extrait par des roues à chevaux ; un lavage à l'eau chaude, en extrayait environ 8 p. 100 de poix ; c'est sous cette forme rudimentaire que l'industrie alsacienne des bitumes s'est continuée jusqu'au voisinage de 1880 ; les produits obtenus donnaient, par distillation, des huiles d'éclairage et de graissage, mais on les employait surtout à fabriquer une sorte de mastic par mélange avec du calcaire pulvérisé.

Les géologues savent aujourd'hui que les matières bitumineuses résultent d'une oxydation lente du pétrole lorsque celui-ci vient suinter jusqu'aux parties aérées du sol ; d'ailleurs, on avait observé, au XVIe siècle, un jaillissement accidentel de pétrole liquide aux environs de Pechelbronn ; il ne fallait donc pas être grand sorcier pour soupçonner la présence de l'huile minérale dans le sous-sol de cette région. Mais les applications en étaient si limitées, il y a soixante ans, que le forage d'un puits eût paru être une entreprise déraisonnable. Il fallait attendre qu'une longue préparation industrielle eût appris à distiller les huiles brutes, en séparant les essences volatiles, les huiles lampantes, les résidus solides ou visqueux ; il fallait que l'éclairage au pétrole devînt capable de lutter contre l'antique lampe à huile au point de vue de la

propreté, du pouvoir éclairant, de la sécurité et de l'économie ; il fallait enfin que l'industrie du pétrole eût pris tout son essor par l'invention du moteur à explosions, organe créateur de l'industrie automobile, de la navigation sous-marine et de l'aviation. La science française, qui avait soigneusement étudié les gisements de Pechelbronn, ne mérite donc nulle critique pour n'avoir pas découvert le pétrole d'Alsace, et ses successeurs n'ont eu qu'à cueillir le fruit mûr : vers 1880, une société allemande entreprit des forages, et, comme on pouvait s'y attendre, elle rencontra le pétrole liquide à une profondeur de 300 à 400 mètres ; ultérieurement, d'autres sondages étendirent la zone pétrolifère jusqu'à Walburg et Soultz-sous-Forêts. Actuellement, toute cette région est le siège d'une active exploitation ; les tubes foncés dans un sol sablonneux donnent parfois du pétrole jaillissant, et il en est qui fournissent jusqu'à 10 000 litres d'huile brute par jour ; au commencement de l'exploitation, ils commencent souvent par s'engorger de sable, mais cet inconvénient cesse après quelques mois, et les pompes élévatoires assurent alors un débit régulier, qui s'élève en moyenne à 1000 litres par jour. Les produits bruts sont centralisés à Pechelbronn, où est établie l'usine de rectification. Avant la guerre, la production totale d'huile alsacienne s'élevait à 30 000 tonnes par an, dont la moitié en essence : c'est à peu près le vingtième de la consommation normale de l'Allemagne, mais il y a gros à parier que la pénurie d'essence dont souffrent nos ennemis les a conduits à pousser encore cette production, et ceci justifie le raid fructueux que nos avions ont effectué, en août dernier, au-dessus des usines de Pechelbronn.

Ainsi, pétrole, sel, potasse, voilà quelles sont, après le fer et la houille, les richesses foncières de l'Alsace-Lorraine ; elles se complètent mutuellement, et leur variété promet un extraordinaire développement économique. Puissent-elles bientôt et pour toujours, nos chères provinces, jouir dans la paix des biens qui, jusqu'ici, n'ont fait qu'attirer sur elles d'âpres convoitises ! Même au prix de tout le sang versé, nous n'estimerons jamais leur liberté trop chèrement payée.

L. HOULLEVIGUE

UN CHOC[1]

IV

Blonde et verdoyante, presque vide, l'étendue de la vallée nous apparut au soleil. En tous sens le sol pétillait, tonnait. Pas un homme n'était visible, sauf des amas immobiles ici et là entre des chevaux crevés. Bleuâtres et vaporeux, les monts de l'ouest dardaient les lueurs de batteries occultes, précipitamment. Sur la courbe argentée de la rivière les villages blancs flambaient. Nos monts de l'est répondaient par une canonnade grondante, nombreuse, brutale. Au nord, vers la tête d'un pont détruit, deux fourmilières humaines s'entremêlaient avec une clameur faible, après la perspective que fermaient d'opulentes collines carrelées par les limites des cultures. Nous avions arrêté la voiture afin de nous orienter. Comment reconnaître la route abandonnée une heure plus tôt près de la ferme où gisait mon éclaireur boche? Je déployai la carte, pendant que Beaudru descendait, s'agenouillait. Sous les roues il introduisit son crâne emmitouflé. Il inspecta les organes de la machine avant de prendre notre élan. A cette heure il invectivait contre les ministres qui n'avaient pas su rendre la France assez forte militairement pour la faire craindre de l'Allemagne, et pour, ainsi, conserver la paix.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er février 1916.

Jamais plus Beaudru ne voterait en faveur de ceux qui l'avaient trompé, qui lui coûtaient une joue et deux dents, le premier jour de la bataille. Il leur revaudrait ça dans les réunions publiques de Neuilly, si, par miracle, il ramenait ses os de sapeur dans sa boutique de quincaillier, à la fin de la campagne. Quel charivari Beaudru promettait, lui et ses copains, à la clique des « comités » ! Il ne leur pardonnait pas de risquer sa peau, celles des autres, de tous ces braves gens qui, devant nous, bondissaient hors de terre, la baïonnette haute, en criant l'« Amour Sacré de la Patrie ». Déjà les cinglait un tir de mitrailleuses blotties dans un creux, là-bas, à trois cents mètres, où le sillon crépitait, brusquement, d'un bout à l'autre, sans qu'on aperçût même la pointe d'un casque. Tant ces Boches savent, à la manière des lapins, se clapir.

Des broussailles et des boqueteaux, de la sapinière, une multitude bleue et rouge autour de nous, surgissait par vagues successives. Au pas de course, dans un prodigieux tintamarre de bidons, de quarts et de fourneaux heurtés, petits et grands, larges et minces, escogriffes et gnomes, mufles et profils, tous s'élançaient en pleine gloire derrière les mille rayons des baïonnettes tendues.

De la rivière à la falaise rocheuse, une division d'infanterie tout entière prenait son essor parmi les pans des capotes bleues, vers les tranchées allemandes que nos obus pilaient encore. Par hasard nous nous trouvions sur l'éminence de la côte granitique. Nous avions sous nos yeux le spectacle grandiose de ce peuple tricolore rué au chant de *la Marseillaise* que ses douze mille voix clamaient ensemble, que douze mille figures en extase proféraient, trognes de garnisaires ivres, minois de conscrits enthousiastes, gueules de furieux les crocs en avant, visages soudain vieillis de nerveux domptant leur peur, et face du héros qui sautait plus haut que les autres, tête nue, sous la tignasse brune, les yeux heureux.

Un moment nous fûmes, en cette foule, immergés. Par flots, les hommes bleus et rouges passaient, évitaient d'instinct l'automobile, s'éloignaient au galop, et sans voir les malchanceux qui s'affaissaient sur le sol, ou se débarrassaient en hâte de leur équipement, ou par saccades, se contractaient dans l'épilepsie suprême. Les 77, en tournoyant, comme

d'énorme toupies, éclataient, ajoutaient un fracas proche aux vacarmes du cataclysme général.

Le colonel apparut. Presqu'aussitôt il dut trébucher contre son adjudant-major, s'asseoir à terre, examiner le cuir fendu de sa guêtre que rougit la blessure de la cheville. Un lieutenant l'aida, y perdit son monocle, laissa faire l'adjudant-major. Ils arrêtèrent un soldat, puis un second, pour soutenir leur chef. Ce grand homme à la belle moustache, énergique et furieux, à cloche-pied, avança quelque peu. Il arrêta, du geste, la vague d'infanterie suivante, et fit coucher les hommes, en sacrant.

Devant nous, les trois vagues déjà s'amoindrissaient au loin. On entendait le refrain affaibli de leur *Marseillaise*. Elles avaient franchi la première tranchée allemande malgré la plus terrible et la plus intense des fusillades. Nos soldats recouvraient la seconde. Les monceaux de leurs blessés, partout, criaient. L'objectif était une série de bâtiments agricoles éventrés, de tours en briques, de granges, de remises, d'écuries et d'étables qui crachaient, par tous les greniers, les feux mécaniques des mitrailleuses. Leur ta-ta-tac exaspérant nous sembla l'expression d'une rage affolée, la rage de ce léviathan de briques, carré au milieu des champs, plein de forces foudroyantes.

En avant ce qui restait de la première vague rouge et bleue arriva, par groupes de braves, contre le corps du monstre et ses éclairs, heurta tous les murs, enfonça toutes les portes, escalada toutes les fenêtres, mais pour retomber, s'affaisser, mourir ou souffrir au bas des murailles.

La deuxième vague, celle de droite, resta vautrée derrière une crête à broussailles ; et tiraillа. Le troisième bataillon obliqua sur la gauche. Courbé sous les balles, il courut. Il grimpa la crête. Il bondit. Il disparut dans la poussière, les éclairs et les fumées des explosions dispersant en mille éclats l'acier des obus que les bois de l'uoest expédiaient à profusion. En revanche nos 75 pilaient avec acharnement les bastions de l'ennemi. Ces constructions de briques se lézardaient, s'ouvraient et s'abîmaient sans que rien diminuât de leurs foudres.

Inquiet de cette situation, le colonel demanda son cheval ;

car à cloche-pied, il ne pouvait guère surveiller sa ligne. Il voulut diriger l'attaque de ses bataillons. L'ordonnance amena la bête, superbe alezan. Son ventre s'ouvrit. Les intestins coulèrent. Du sang s'épancha. L'animal se cabra, piaffa, puis arracha la bride aux mains de l'ordonnance, et s'emballa dans un galop en traînant ses boyaux lacérés, en ruant. Un caporal le mit en joue, l'acheva.

Le feu devenait ici d'une violence insoutenable. Derrière nous la sapinière se cassait, s'abattait, Plusieurs des hommes couchés se redressèrent pour mourir, en battant l'air de leurs bras. Ayant appelé un commandant afin de lui transmettre ses instructions, le colonel vit bientôt ce petit vieillard roide et cagneux chanceler sous deux jets écarlates surgis à la place de la tête emportée. Beaudru poussa un cri de terreur. A chaque instant on entendait les balles égratigner, percer la voiture. L'adjudant-major, une sorte d'athlète farceur, affectait, toutefois, de lire paisiblement la carte et les ordres, puis de renseigner le colonel sans erreur ; mais je vis trembler sa jambe.

Je ne puis dire mon état d'âme, alors. Une fièvre intense brûlait ma face, et bourdonnait dans mes oreilles. Mon cœur se crispait atrocement. La sueur mouillait mes tempes. Mon souffle haletait. Mes reins frémissaient. Mon corps était possédé par l'épouvante ; et cela, beaucoup plus que mon esprit résigné à la mort. Je l'attendis selon le stoïcisme obligatoire que conseillait l'imminence de mille catastrophes. Et pourtant mes regards avides se dirigeaient vers tous les points de l'espace, comme les yeux ardents du colonel entre ses deux porteurs, comme les yeux malins de l'adjudant-major athlétique et jovial, comme les yeux fiers des soldats vautrés autour de nous, comme les yeux froids du lieutenant si blond, si pâle, correct, comme les yeux effarés de Beaudru lui-même étendu derrière la voiture, sur mon ordre. Il s'épongeait avec un mouchoir à carreaux. Le nombre incroyable des images qui se suivaient, diverses, terribles, enthousiasmantes aussi quand elles étaient la fougue de nos soldats rués contre les foudres des bâtiments, ce nombre accaparait toutes les vigueurs de l'intelligence. Afin de le percevoir elle oubliait sa détresse. De plus, l'âme collective, l'âme héroïque de la divi-

sion, de la nation me pénétrait. Elle me poussait à l'attaque. En finir par une course folle, les yeux fermés, jusqu'à ce que je sentisse un Boche sous mon revolver qui le culbuterait, sous mon poing qui l'assommerait ! Je me surpris à danser sur les bouts de mes chaussures comme si je voulais aussi m'envoler, vers ceux de là-bas, vers ces mille papillons rouges et bleus qui tourbillonnaient dans la fournaise des explosions sur la terre blonde. Et pourtant l'angoisse physique tordait mon estomac. Elle étranglait ma gorge, nouait mes viscères, à chaque seconde où la trajectoire des obus rugissait, par-dessus ma tête enfouie dans mes épaules. Je tressautais, quand un arbre craquait et se déchirait, derrière moi. Imaginant ma gorge tranchée par un éclat de métal je songeais au baiser voluptueux de Philiberte, pour connaître, par la mémoire du moins, un plaisir encore avant la nuit éternelle.

Nous demeurions là dans l'attente d'agir, dans l'horreur de périr, et dans l'espoir de vaincre. Cependant, à l'ouest les montagnes forestières dardaient les flamboiements des batteries ; et, sur la falaise de l'est, l'orage de notre artillerie multipliait ses éclairs. Devant nous, par la terre jaune ou verdoyante, au bord de la rivière paisible reflétant les incendies des villages, les masses humaines se foudroyaient, s'élançaient, se vautraient, se redressaient en clameurs, sous le ciel le plus bleu, dans l'air broyé par les vitesses des obus.

Debout entre ses porteurs, le colonel et son adjudant-major essayaient de rire aux soldats. Parfois le chef grimaçait tout de même sous les morsures de la douleur. Courageusement il parcourut le front des compagnies terrées. Il annonça de bonnes nouvelles aux figures anxieuses. Il interpella les sergents qu'il reconnaissait, les capitaines qui, de leurs trous, sortaient à son geste, les uns livides, raidis, les autres hardis et souples, tous prêts à l'élan. Comme de la chaussure meurtrie, de la molletière entamée, le sang gouttait, une trace pourpre s'allongea derrière ce grand homme aquilin, sportsman et châtelain, probablement chasseur à courre, membre d'un club, flirt de dames spirituelles, très gracieuses à coup sûr. Elles le soupçonnaient peut-être ici, mais non brusquement renversé par la secousse qui me souleva, par le tonnerre qu m'étourdit, par la fumée qui nous étouffa, par les jets de terre

et la projection des éclats qui frappèrent partout, criblèrent l'espace, sous le nuage subit, sulfureux, énorme.

Je retrouvai l'adjudant-major. Il suffoquait, crachait, toussait, saisi par les gaz. Le colonel restait assis. De ses porteurs l'un gisait les bras en croix. L'autre recroquevillé en une sorte de boule noirâtre, se contractait dans un effort incompréhensible, les genoux au menton : « Où est mon bras?... » balbutia le colonel tout ridé. Il l'aperçut rigide, en l'air, parmi les lambeaux de la manche et du linge. Il remarqua : « Tiens, je ne puis le faire redescendre. Le muscle n'obéit plus aux nerfs... » De lui même avec son autre main, le colonel, doucement, rabaissa, en gémissant, ce bras, puis tâta son épaule entamée, comme au couteau, par le fil d'un éclat. « Ce n'est rien », conclut le chef pour se rassurer. « Ce n'est rien, mes enfants. Vous voyez. Je suis là », déclarait-il aux compagnies en se montrant. Je l'avais soutenu pour qu'il se redressât sur un pied devant les troupes blotties, le sac sur la nuque. Frénétiquement, avec la pelle-bêche, elles se creusaient, dans la terre, des cavités afin d'y mieux enfouir la tête, les épaules, le torse, un moment. Les grosses toupies allemandes éclataient devant la ligne.

Quoique Beaudru nous aidât, le colonel me pesait, douloureux, nerveux. Vers les bâtiments agricoles, l'attaque ne progressait plus dans la campagne blonde et verte. Le troisième bataillon arrêtait son mouvement excentrique. Il dut se tapir derrière une élévation du sol. Dans nos jumelles, les officiers, à genoux entre leurs hommes, s'écroulaient visiblement l'un après l'autre. En réalité l'attaque du régiment semblait partout fixée sous le feu, terriblement efficace, des mitrailleuses ennemies. Mécaniques en vitesse, elles répétaient leur ta-ta-tac agaçant et trop meurtrier contre les trois premiers bataillons de la brigade. Deux appartenaient à notre colonel. Un au régiment qui prolongeait sur notre droite la ligne de la division. Sur notre gauche, la deuxième brigade tentait une marche d'enveloppement au loin. Ses flancs-gardes côtoyaient presque la rivière. Or, au delà de l'eau, près de la berge, deux escadrons prussiens accourus tiraillèrent. Leur batterie à cheval se posta derrière les peupliers. Son feu retarda bientôt l'avance de notre infanterie. Elle dut y

répondre en attendant la riposte de nos 75 masqués sur la corniche, sur les pentes de la falaise nord-est, dans les bocages et dans les roches.

L'arrêt de la gauche inquiéta l'adjudant-major. Le colonel comptait sur cette brigade pour soutenir la sienne après l'attaque de l'Institut agricole. Son général ayant été blessé à midi, lui-même avait dû prendre le commandement. Mais maintenant, il souffrait trop. Il nous pria de l'asseoir dans notre voiture, et de l'y panser de façon sommaire. Très soigneux, son ordonnance commença de lui ôter la molletière et la chaussure. Immédiatement la douleur se fit aiguë. On ne sut continuer ; car le chef voulait que rien ne le pût distraire de son devoir. Il attendit avec impatience les hommes de liaison qui n'arrivaient pas des premières lignes. Deux cyclistes du lieutenant-colonel avaient succombé. Nous l'avions bien vu. Le lieutenant au monocle partit crânement, roide et blond, très pâle, au pas gymnastique, son fourreau bruni dans la main. Jusqu'où pourrait-il aller? Il se dirigea vers le second cycliste qui paraissait, dans la jumelle, seulement blessé, qui s'occupait de sa hanche ou de son ventre. Ainsi tant d'autres épars se soignaient dans les champs.

Peu à peu se raréfièrent les envois de la batterie allemande qui nous décimait à merveille. Apparemment avait-elle reçu les nôtres. Elle cessa de nous molester. Les hommes sortirent la tête de terre. Ils échangèrent des quolibets. Ils modifièrent leurs postures. Plusieurs blessés tentèrent de rentrer dans les lignes. Des civières s'en furent vers eux. Les mitrailleuses des bâtiments agricoles ralentissaient un feu qui avait obtenu ses résultats, et fixé nos vagues d'assaut. Peut-être aussi nos projectiles en écornant les pigeonniers, en incendiant les granges, en démolissant les étables, avaient-ils mis à mal nombre de Teutons, dans leur forteresse improvisée. D'ailleurs l'intensité de l'action se précisait à la gauche, sur les deux rives. Notre ennemi de face supposait la division contenue par cette prise de flanc.

Le colonel dit à l'adjudant-major que c'était le moment d'agir et de recommencer l'attaque. Obstinément il examinait, dans la jumelle, ses trois bataillons confondus avec le terrain. Ils ne remuaient pas. Nous admirions ce grand homme qui

bougonna dans sa moustache hérissée, oublieux de sa manche en loques, de son bras entouré d'un bandage rougi, près l'épaule, de sa jambe en culotte et sans molletière, de son pied baignant, avec la chaussure en morceaux, dans une flaque pourpre.

Tout à coup il me requit de le conduire en automobile jusqu'aux premières lignes. Évidemment le terrain, presque tout en éteules, et la sécheresse du sol permettaient la tentative. Par contre la corpulence de mon torpédo attirerait, sur nous, les feux de l'ennemi. Le colonel allégua, pour courir, la structure basse et la peinture grisâtre de la voiture. Elle se défilerait suffisamment par une série de dépressions qu'il m'indiqua. « Partons ! En avant ! » C'était un ordre. Tout mon être se rétrécit et se glaça.

Tant pis. Je m'installai au volant, sûr de notre trépas; sauf miracle. En larmoyant, Beaudru tourna la manivelle. Nous partîmes, après qu'il se fût accroché, blême en son uniforme noir et rouge, sur le marchepied. L'adjudant-major s'était hissé sur le bagage d'aviation. Il s'y déclara « confortable ».

La plaine qui s'inclinait jusqu'à la rivière, nous offrit, après un départ exposé, une sorte de dépression où nous courûmes, sans trop de risques. Un acier s'enfonça bien à vingt mètres de nous; mais il ne put éclater. Quant aux balles, leurs bourdonnements, leurs sifflements, leurs murmures ne nous étaient perceptibles qu'à demi dans le fracas du cataclysme universel. La glace de l'automobile fut étoilée deux fois. Bien que garanti par les bagages, l'adjudant-major sentit la surface de sa poitrine écorchée par la vitesse d'une mauser. Quand il eut constaté la minime importance du dégât, il se vanta de porter un tatouage commémoratif de cette journée.

J'étais tout à mon affaire de conducteur. Je réalisai le maximum de vitesse possible en l'occurrence pour franchir la zone dangereuse. J'attendais la mort en me prêchant qu'il seyait de vivre jusqu'à la dernière seconde,comme si le miracle nous protégeait sûrement. « Miracle ! Nous allons grâce au miracle », me répétais-je tout bas, en maniant mes leviers. Car nous remontions sur le niveau de la plaine. Heureusement l'accalmie relative durait encore. Cela n'empêcha guère l'ennemi de nous choisir pour cible. Soudain l'ailette qui tour-

nait au-dessus du radiateur s'évanouit, pulvérisée, au passage, par le vol d'un obus très juste. Le plan que l'adjudant-major déplia fut, en deux endroits, troué par des balles de mitrailleuses. Nous arrivions sur les lignes. Nous distinguions les soldats incrustés, sac en tête, dans le talus d'une longue crête qui mesurait un mètre de hauteur. Les trois compagnies du premier bataillon y tiraillaient mollement. Un homme sur deux approfondissait, améliorait son abri avec la pelle-bêche. Conscrits imberbes et hagards, « actives » sérieux, réservistes barbus et farceurs, réglaient avec soin leurs mouvements afin de ne pas attirer sur eux l'attention des tireurs prussiens. En l'air les shrapnells râlaient, s'épanouissaient dans leurs petits nuages subits. Nous entendions, parmi les imprécations des malchanceux, les plombs grêler sur les gamelles, les bidons, les fourreaux, les outils.

Imperturbable, le colonel me commanda péremptoirement de longer la ligne, de m'arrêter devant les groupes blottis autour des capitaines. Ceux-ci vinrent rendre compte. Sous le képi en housse bleue ils offraient des visages pâles ou cramoisis, des rides poudreuses. Leurs capotes de soldats, les sacs que d'aucuns portaient ne les empêchaient pas de se redresser, fixes, la main gantée à la tempe, ni de s'ingénier à paraître impassibles. Ils s'affirmèrent sûrs de leurs hommes. On pouvait y aller. Néanmoins, et pour éviter trop de pertes, mieux valait attendre que notre artillerie eût démoli mieux les Bâtiments agricoles, et la force qui, dedans, menaçait notre infanterie. L'un trapu, carré, moustache en brosse, montra, de sa pipe, les amas de corps inertes, les couples de blessés gémissants qu'il avait laissés derrière lui, outre ceux qui se pansaient sur la ligne, outre le cadavre à barbiche rousse, que les camarades débarrassaient de ses cartouchières. Le pauvre n'avait plus de figure, mais une bouillie d'os, de chairs, de cervelle. Par poignées, un clairon la voilait de sable, ainsi que la flaque écarlate. Au reste ce n'étaient là que des accidents. L'ensemble des trois compagnies semblait en bonne forme, et compact. Les hommes rouges et bleus avaient, là, soufflé. Du repos, de la détente avaient rendu, par ici, aux soldats le désir de terminer en un coup, leurs angoisses. Ils espéraient maintenant le geste du colonel. Hors des capotes ouvertes, des cra-

vates lâches, les cous se tendaient pour voir le but, cette masse de bâtiments découronnés, sapés, fumeux, béants, d'arbres rompus, de granges effondrées, d'étables en feu. Il n'était plus de greniers, ni de mansardes pour dissimuler les mitrailleuses des Boches. « Vous voulez en finir, hein, mes enfants? » demanda le colonel à la plupart. « Oh, oui, pour sûr ! »

Nous parvînmes sur la position de droite, occupée par un régiment provençal : les hommes débraillés, noirauds, mais pleins d'entrain. Le colonel exhorta leur chef, qui portait les moustaches cirées et l'impériale du second Empire, à lier ses mouvements avec ceux des autres unités. On envoya le cycliste porter aux commandants l'ordre de déployer vers la droite leurs compagnies, par échelons, afin de simuler une tentative de débordement. Elle contraindrait l'ennemi à y parer, à dégarnir, pour cela, son centre et sa gauche, contre quoi se porterait le principal effort de notre division, dès que la deuxième brigade aurait réduit à l'impuissance les assaillants de la rivière.

Nous retournâmes vers l'autre aile sans guère d'incidents. J'appartenais à la lutte intérieure : mon épouvante était sans cesse justifiée par la trajectoire tumultueuse des obus; et ma curiosité de l'action s'intéressait au déplacement de la bataille depuis les monts forestiers de l'ouest jusqu'aux falaises rocheuses du nord-est, sur tout l'espace de la vallée. Le colonel, un moment, abandonna sa jumelle, pour le hachis de cuir fauve et de chair sanglante qu'était encore son pied. Riant, gémissant tour à tour, il réussit à couper, à extraire lui-même les morceaux de chaussures engagés entre les débris de peau, de muscles et les esquilles d'os. J'avais ralenti la marche de la voiture ; mais quand il s'en aperçut, il me gronda. Bien que les gros doigts ouvriers de Beaudru tremblassent fort, il prit l'iode dans ma sacoche, en versa des gouttes sur les plaies, enveloppa d'un mouchoir propre le pied meurtri, écrasé, lacéré, déchiqueté. Seuls les orteils avec leurs ongles polis comme ceux d'une main aristocratique semblaient indemnes. Nous nous regardâmes tous les trois alors. Ce fut un sentiment d'affection spontanée.

« Soyons de braves soldats, mes amis ! » répèta le colonel, les larmes aux yeux. Pâle et flageolant, Beaudru, néanmoins,

accomplissait tous ses devoirs; et sans képi, la tignasse et la tête dans son bandeau à fluxion. Il ne maudissait qu'à demi la rage de ses dents brisées. Moi je sentis ma main enfler dans le pansement. Je n'en parlai pas. Je me voulus attentif à faire passer la voiture visée, précédée, suivie par les 77, derrière tous les épaulements naturels, au fond de toutes les dépressions. Le colonel grimaçait. Il bougonnait. Il invectivait contre l'artillerie divisionnaire. Elle n'avait pas encore fait taire la batterie à cheval ni la mousqueterie des escadrons prussiens retardant, par-dessus l'eau, l'avance de notre deuxième brigade, de notre aile ouest.

Tant bien que mal, nous touchâmes l'extrémité de cette longue crête herbue protégeant les deux bataillons tapis là. Nous entrâmes dans le feu des bâtisses agricoles, dans le murmure intense des balles. Elles soulevaient partout la poussière du sol, tandis que nous allions rejoindre les compagnies qui avaient tenté l'attaque par la gauche. Tout de suite nous fûmes hélés. Cent malheureux épars, agenouillés, assis, étendus, solitaires ou réunis par petits groupes rouges et bleus, appelaient à l'aide. Pas d'infirmiers. Les 77 avaient là cassé des bras et des jambes, éborgné des figures, perforé des torses. Tout cela gémissait, criait, insultait, amas de douleurs, de courroux entre la terre blonde et le ciel bleu panaché de shrapnells en flocons.

Que faire pour eux? Les plus énergiques rampent vers le poste de secours, comme des reptiles monstrueux traînant avec précautions le membre atteint. Derrière un tas de morts, déchiquetés ensemble par quelque explosion, plusieurs viennent, d'assez loin, s'abriter, et se terrent. Un brancardier tire la civière où se cramponne un pauvre homme au visage de sang. L'autre porteur, sur le dos, agonise près de là.

Nous allons, incapables de les soulager. Et voici, dans un cratère tout nouveau, sept soldats, un lieutenant. Il répond qu'il attend le coup de clairon pour bondir avec ses hommes, ce qui reste de la section, la plus éprouvée d'ailleurs. C'est un gros garçon de bonne mine, planté sur des jambes musculeuses en bottes anglaises de cuir rougeâtre comme ses étuis et sacoches. Il transpire abondamment. Il s'essuie avec un mouchoir d'azur très parfumé. Il croit que le bataillon peut

approcher des bâtiments. Il n'en doute pas, très chic, résolu, sans pâleur. De ses hommes, celui-ci a le type du gavroche, celui-là du rapin. Trois paysans maigres sont dociles et silencieux. Un marchand de vin, pesant mais solide, veut donner son avis, d'ailleurs pas bête. Ils préfèrent ne pas rester immobiles parmi les balles de mitrailleuses qui strient le sol.

Nous poussons plus avant. « Tiens, un taxi! » Drôle de cri. Une cinquantaine de lignards, le sac sur la tête, serrés les uns contre les autres, plaisantent au bruit des shrapnells pleuvant sur leurs accessoires. Le sous-lieutenant égrenait, accroupi, son chapelet. Il nous annonça la mort du lieutenant-colonel, égorgé par un éclat, et nous montra le corps si mince dans sa capote bleue, dans ses bottes jaunes, près de nous. Le capitaine de cette compagnie, à genoux, la jumelle aux yeux, l'abattit, se releva pour nous expliquer comment le feu s'était ralenti sur cette face ouest des bâtiments. Par les toits défoncés que plus une tuile ne recouvrait, nos 75 avaient dû rudement châtier les mitrailleurs. Malgré ses cheveux gris, l'officier nous parut jeune et très sage; tel un bon élève de rhétorique. Des médailles coloniales flanquaient sa croix d'honneur sur l'uniforme. Le colonel comptait sur lui qui avait fait la guerre des Boxers, en Chine, une dure campagne en Côte d'Ivoire, celle de Crète, avant de passer dans un régiment métropolitain. L'officier loua fort ses hommes. D'ailleurs ils bavardaient sous la mitraille, excités en discutant les chances de l'attaque. Presque tous se taquinaient, joyeusement :

« On part? On repart? On y va? » demandèrent ceux de la compagnie suivante, lorsqu'ils reconnurent le colonel. Et beaucoup se déboutonnèrent la capote, fébrilement. Ils s'apprêtèrent, à la fois hagards et joyeux.

V

Roide, blond, haut en couleur, le commandant salua de la façon la plus militaire. Du Maroc, il rapportait une âme ferme et belliqueuse. Brièvement il regretta que la prédominance de notre artillerie n'eût pas été suffisante au moment où il

avait amené son bataillon sur ce point. Pris d'enfilade par les batteries allemandes qui tonnaient depuis le matin dans l'ouest, il avait dû s'arrêter. Elles venaient de se taire, entamées apparemment, par notre tir. Sans doute se déplaçaient-elles pour recommencer, d'un autre endroit, leur arrosage. Avant cette reprise ne convenait-il pas de tenter un assaut? Le commandant réclamait des sapeurs munis de pétards propres à faire sauter les barricades et les portes du réduit.

Le colonel interpréta l'ordre de l'état-major divisionnaire, On avait des raisons pour accélérer l'attaque. En effet, la deuxième brigade se dégageait sur la rivière que nous examinions. Deux compagnies déployées en face des escadrons prussiens, les cinglaient de salves qui déchiraient l'air comme une soie dure. Derrière nous, dans les sapinières du ressaut, les quatre coups nets et claquants d'une batterie française secondaient ce feu. De seconde en seconde, ils se répétaient. Les canonniers à cheval du kaiser reçurent quelques peupliers sur le casque à pointe. Ils ne tardèrent point à raccrocher leurs pièces; deux ayant, soudain, perdu la voix.

Peu après, la brigade se remit en marche sous la protection de ses flancs-gardes. Prolonger notre gauche et placer ainsi l'Institut agricole dans l'angle de nos tirs, c'était l'espoir qui, sous mes yeux, allait probablement se réaliser. Le commandant Marbel demanda la licence de tenter un bond nouveau tout de suite. Le colonel préférait qu'il attendît encore, bien que l'accalmie fût presque complète.

En effet, l'adjudant-major affirma le déplacement de notre artillerie sur les falaises de l'est et le bord du plateau. Elle se rapprochait, parallèlement aux batteries allemandes qui couraient de l'ouest vers le nord, dans la montagne forestière. Elles se posaient ici et là, pour nous adresser, en cours de route, leurs envois tonitruants, pour troubler nos observations, pour énerver la patience de nos troupes. Le tir du 75 obligeait aussitôt les importuns à changer de place.

De l'arrière, un sous-lieutenant nous arriva. Le plumet de Saint-Cyr, le « casoar », ombrageait la housse de son képi. Il porta sa main gantée de blanc à la visière. De sa bicyclette, le guidon avait perdu une branche cassée net par un éclat.

Pourtant le messager avait pu suivre une manière de sente battue par les pas des cultivateurs qui circulent à travers champs. L'état-major de la division annonçait les renforts, les zouaves en autobus que nous avions dépassés une heure auparavant. Ils s'intercaleraient entre la brigade voisine et nous pour faire irruption dès l'instant propice. Aux lueurs que dardaient les batteries dans les bois, aux rumeurs qui nous effleuraient avec le vent du sud, aux tumultes des trains de munitions qui descendaient les routes de la falaise, je compris que le corps d'armée total convergeait sur nous. L'assaut de ces bâtiments devenait un point essentiel de l'attaque générale. Tout ce que nous avions rencontré de régiments, de batteries, de convois, d'estafettes et d'états-majors, marchait, évoluait, défilait, se hâtait, réfléchissait afin de conquérir ces ruines sur la masse allemande qui les voulait tenir avec la vallée, la rivière et ses ponts.

Car cette rivière vive, c'était la Meuse, et ces ponts c'était le passage vers le centre, vers l'ouest de la Belgique, par où les armées germaniques comptaient prendre à revers, entre Mons et Lille, notre peuple en armes obstinément concentré face à l'est-nord...

En ce début d'août 1914, le commandant du corps avait compris l'urgence tragique d'interdire à l'ennemi la marche vers l'ouest belge, coûte que coûte. Et notre attaque, qui, depuis la veille, obligeait les Allemands à redescendre vers Liége, méritait le violent effort de tous les courages.

Le colonel l'expliqua promptement aux officiers que nous abordâmes derrière leurs sections vautrées en ligne dans la terre blonde sous le ciel bleu, parmi les murmures et les sifflements des balles, les explosions fumeuses des marmites, les cris allongés du 77 allant presque chaque fois s'enfouir, avant la détonation sourde, au centre de l'humus. Alors le sol frissonnait un peu sous la chaussure.

Plus roide encore, le commandant Marbel avait appelé la clique, près de nous. Des hommes aperçurent les clairons à genoux, sur deux rangs, à côté du colonel. Les braves garçons comprirent. En un moment la plupart se débarrassèrent de leurs capotes. Avant même que les cuivres fussent en bouches, la compagnie de gauche s'élança dans un joyeux tumulte

que ne firent pas taire les foudres illuminant aussitôt la bâtisse en tous sens. Quelques-uns culbutèrent et gémirent. Quelques-uns s'étendirent morts dans le sens de leur course et de leur espoir.

La vague rouge et bleue déployée, espacée, continua son essor plus de trois cents mètres, et s'abattit toute derrière les premiers sillons d'un champ déjà labouré. Les deux autres compagnies s'envolèrent aussi commandées par le capitaine colonial, car son collègue fut vidé, tel un poulet, par une explosion qui le lança en l'air dans la colonne de fumée noire, déroula ses intestins comme un cordage fouettant le vide, et laissa retomber le capitaine ouvert du pubis au sternum, l'estomac dehors dans une flaque vite accrue. A cela se mêlait le sang échappé de chairs en lambeaux, d'artères et de veines déchiquetées sous la clavicule d'un réserviste stupide, puis, jurant, sacrant, hurlant.

Néanmoins, les cinq cents héros menés par le colonial si sage avaient rapidement gagné le niveau de la troisième compagnie. En arc de cercle, le bataillon tout entier se coucha. Il commença le feu contre une masse informe et verdâtre qui surgissait de sillons lointains. Elle psalmodiait là-bas un cantique rauque. La contre-attaque se lançait. « Ah ! » cria la ligne française avec le ton d'une foule qui salue le feu d'artifice espéré. Nous perçûmes, dans l'ouragan de tous les bruits, le son aigre des fifres et le tapage des tambours plats ; tandis que nos muscles se serraient, que nos bouches se séchaient, que l'on éprouvait sa vaillance, chacun.

Sur la terre blonde une immense nuée de poussière se leva. Elle se développa.

Elle voila presque la course des colonnes profondes qui se ruaient contre nous sous les pointes des casques engainés. Ombres des corps massifs et tendus derrière les lueurs des baïonnettes, et, par-dessus les betteraves, mouvement de galop secouant les bidons, les épaules, les poings serrés sur les fusils : voilà ce qu'est devenue, en un moment, toute cette campagne blonde et verdoyante.

Elle s'est changée en ce peuple sombre qui gronde, acclame, se hérisse de lames innombrables, qui, tout à coup, sous le ciel pur, a couvert le monde visible de son épouvantable profusion.

Je fus immédiatement consterné. Il me sembla que nos maigres chaînes de tirailleurs allaient être submergées par la puissance de cet élément sans limites. Derrière lui les bâtiments avaient disparu.

L'élément gonflait en tous sens.

Il se dédoublait.

Il devenait deux, trois forces plus étendues.

Il faisait face à nous.

Il faisait face au premier bataillon.

Il faisait face là-bas au régiment voisin.

Et, par delà, il projetait encore, dans le ciel, des tentacules qui étaient d'abord des compagnies, puis des bataillons, puis des régiments.

Prodige effroyable que cette ferme-modèle, ses écuries et ses poulaillers eussent pu dégorger ces brigades, ces divisions, cette armée, ce peuple cohésif, verdâtre, poussiéreux. Ses avant-coureurs tonnaient, cataclysmes éclatant partout, en avant et en arrière de nos lignes pleines de cris affreux. Mille et mille colonnes de fumées noires se dressaient, soutenaient un ciel subit de nuages énormes, sulfureux, lourds.

Plus terribles encore me paraissaient les mouvements mathématiques de cette multitude en progression active.

Elle-même sortait d'elle-même par tous les bouts. Elle-même plus nombreuse, plus rapide, plus féroce en ses hurrahs, plus confiante en ses hymnes scandés, plus riche en foudres successives éclairant les faces de ses bataillons, les figures de ses compagnies, les mufles des sections proches. Nous commencions à distinguer les êtres, ceux qui galopaient par-dessus les betteraves en témoignant de leur vigueur; ceux qui butaient et ne se relevaient plus; ceux qui tendaient la supplication de leurs bras aux escouades les foulant de leurs sauts; ceux qui se dissipaient dans le ciel, tête de-ci, torse de-là, membres épars, pluie lourde et brève.

Nos obus labouraient profondément ces champs d'hommes. Ils renversaient les files. Ils projetaient dans toutes les directions les Siegfrieds, les Wotans, les Parsifals en morceaux. Ils perforaient jusqu'au loin les unités laissant revoir, un instant, dans leurs brèches humaines les ruines des bâtiments agricoles, aussitôt masquées par les renforts nouveaux.

« A... la... baï...onnette ! » commandèrent nos officiers. La clique parmi la catastrophe des obus plus nombreux, sonna « la Goutte à boire ».

Ce fut comme une voix de fillettes gaies dans un coup de tonnerre, parmi l'écroulement d'une ville maudite.

Alors, en quelques secondes nos meutes rouges et bises, nos bataillons en corps de chemises bondirent du sol. Ils se précipitèrent malgré l'éruption des volcans subits au milieu de leurs groupes. En vingt endroits ces meutes glapissantes coiffèrent les monstres hérissés. Elles les pénétrèrent. Elles les mordirent. Elles s'aggrippèrent. Elles furent secouées, sans lâcher prise, par les efforts de la bête.

Les culottes rouges plongèrent dans la masse verdâtre. Elles s'y démenèrent d'abord par escouades, ensuite par sections, enfin par compagnies rassemblées. Chantant *la Marseillaise*, les Méridionaux au fond abordaient à leur tour les Boches vaillamment.

« Ça va, mais ça va ! » chantait le colonel. Et s'agenouillant, de la jambe blessée, sur le siège de l'automobile, il se dressait oublieux de son bras en loques, de son pied massacré.

L'adjudant-major redouta que l'ennemi, s'il fléchissait, n'attirât les troupes sur des endroits minés à l'avance et marqués sur le plan grâce aux dénonciations d'un laboureur qui avait vu les Allemands creuser le sol, enterrer des caisses, replacer des mottes régulièrement pour dissimuler le travail. Le colonel me confia le plan de l'adjudant-major, et m'ordonna de le porter au commandant Marbel. Je partis à la minute même où l'extrême droite de la deuxième brigade arrivait à notre hauteur. Tout s'accomplissait selon nos vœux.

A mes angoisses succéda la plus ardente curiosité de voir le triomphe. Avec l'effort tenté par toute la division, je voulus courir. Trop de piétinements avaient défoncé le terrain ; trop d'obus l'avaient partout bouleversé ; trop de malheureux m'appelaient au secours de leur détresse ; trop de morts horriblement contractés, ou dans l'apparence du sommeil le plus calme, me barraient la route, entre les cratères béants formés par les explosions. Au fond des plus spacieux, les brancardiers ramenaient leurs civières lourdes et geignantes. Des médecins auxiliaires et des infirmiers y retroussaient leurs manches,

tamponnaient les hémorragies, badigeonnaient les plaies avec de l'iode, emmaillotaient les membres rompus, sanglaient les torses ouverts.

Pourtant il me fallait rejoindre au plus tôt le commandant. J'enjambai les morts. J'évitai les blessés, ceux qui nommaient leur mère, leur femme, ceux qui se lamentaient, ceux qui se déshabillaient en hâte, ceux qui rampaient sur le ventre en attirant leur jambe écrasée, ceux qui se réconfortaient en vidant leur quart d'eau-de-vie, ceux qui me suppliaient, ceux qui m'insultaient, à travers leurs masques de sang et de boue. Un volcan subit projeta vers le ciel une telle masse de terre, de flammes et de fumée que tout disparut un moment pour moi.

Je me crus mort. L'air me soulevait à cinquante centimètres du sol, puis me laissait choir, sous une ténébreuse averse de pierrailles, de sable, dans une atmosphère de gaz suffocants. Comme je me relevais, je fus bousculé par un sergent-major. Nu-tête, il conduisait un troupeau d'hommes verdâtres et désarmés. « Hue donc, les Boches ! » grognaient quelques soldats sans capotes, balafrés, saigneux, qui, gnomes et géants, ramenaient à l'arrière leurs blessures légères et leurs prisonniers ahuris, blêmes, étanchant, avec des mains noires, la pourpre de leurs estafilades, de leurs écorchures, de leurs chairs coupées. Sous la menace des crosses, ils précipitaient leurs pas. Rustres joufflus, Werthers à lunettes, Méphistophélès furieux, Lohengrins blafards, épuisés, contraints de trotter, tout une centaine dont les bottes poussiéreuses tapaient l'éteule en cadence. Quand ils furent passés, j'en foulai d'autres prostrés dans les champs, et qui soignaient leurs membres, leurs poitrines, leurs crânes troués par la baïonnette. Une sorte de pion orné de favoris roux se plaçait lui-même, sur un moignon d'avant-bras, des pinces hémostatiques qu'il choisissait dans une trousse de maroquin. Il s'écriait, larmoyant : « *Mein lieber Gott ! Sei mit mir ! Mein lieber Gott ! Sei mit mir !* »

L'univers disparaissait derrière la multitude humaine et la poussière où se croisaient les groupes de captifs qu'on emmenait, les cortèges des blessés sur les civières, les trios d'éclopés se soutenant, se consolant et se pansant.

Des bandes ivres de carnage se rendaient d'un point à l'autre du combat. Elles vociféraient, elles agitaient leurs armes, elles brandissaient des trophées, des casques, des tambours plats, des guidons, malgré la colère des lieutenants.

Cette cohue se mêlait dans tous les sens, sous le tintamarre abrutissant des projectiles près de leur chute, près d'être, à droite ou à gauche, l'éruption du volcan qui projette des mannequins brisés dans le ciel parmi ses fumées noires, ses éclairs, ses fragments d'acier mortel.

Découvrir le commandant ce n'était pas commode. A mes questions personne ne répondait. Parfois un geste vague désignait, plus loin une tempête mal entrevue de hurlées, d'angoisses et de douleurs criardes, de clameurs.

A tâtons, parmi l'obscur de la poussière qui m'étouffait, je fus de l'avant. Deux éclairs successifs, deux brèves détonations me frôlèrent, m'étourdirent. Un troisième coup de revolver fut tiré contre moi avant que j'eusse peur, par un lamentable hère qui gisait, la chemise rougie. Il se vengeait. Pris au dépourvu, fou de terreur, je me jetai d'un bond, en me baissant, vers la gauche; ce qui me fit éviter tout juste la mort. Ma visière fut écornée par la quatrième balle. Comme le spectre me visait encore, j'enrageai. Le voulant tuer, du moins, s'il ne me tuait, je me précipitai, de ma hauteur, sur ce moribond. Je l'étouffai. Je lui saisis la main armée. A genoux sur sa poitrine, mon poids en fit gicler le sang artériel par un trou de baïonnette. Plus vigoureux, mon poing écartait le bras féroce. Ma main droite étranglait un cou moite et velu. Cela glissait en mon étreinte, se tordait, s'échappait, tandis que cinq doigts s'enfonçaient dans les chairs de ma jambe. Nous restâmes ainsi, plusieurs secondes, poussifs, sans pouvoir nous dégager l'un de l'autre; et en rage. Cruellement nos deux haines se dévisageaient. Il allait faiblir. Je le sentis plus que je ne le perçus. Une joie délirante m'exalta. Sa trogne de savetier poisseux, mal rasé, verdit de plus en plus, sous la tignasse roussâtre. Ses yeux se vitrifièrent. Ils cessèrent de voir. Il s'évanouissait. La main dangereuse se détendit. Le revolver tomba. Je me relevai, laissant les hoquets de l'agonie secouer ce misérable corps en pantalon couleur de moutarde, en chemise sale à carreaux noirs et verts, en tunique débraillée. Je ramassai le casque et

sa housse que j'attachai à mon ceinturon. Maintenant averti, je me hâtai d'extraire mon browning de l'étui.

Cette lutte et ces émotions m'avaient complètement exténué. Je bus à mon bidon. Je m'épongeai. Je me remis en route vers la rumeur et la fusillade, par cette poussière où le soleil brillait sans rayons; telle une lune de printemps. Je ne tardai point à buter contre des betteraves. Il me fallut marcher en levant les semelles. Des cadavres allemands et français s'opposaient à mon pas. Quelques adversaires finissaient de vivre embrassés pour une lutte encore hargneuse. Une jambe garance et une jambe réséda s'obstinaient à se saisir, à se dompter, même dans les spasmes de l'agonie. Tordus l'un autour de l'autre, le vainqueur et le vaincu expiraient ensemble.

A mesure que j'avançais, la poussière était moins dense. Je recommençai de concevoir la plaine ou, du moins, les foules qui s'y heurtaient, s'y cinglaient de leurs feux, s'y écroulaient autour des éruptions lançant au ciel leurs colonnes de fumée et leurs nues jaunâtres. Certes nous repoussions la contre-attaque allemande; mais au bout de leur reculade les masses chargées par nos lignards démasquaient plusieurs batteries de mitrailleuses. Leur bruit mécanique, en frappant mon ouïe, m'expliqua tous les frissons de l'air, les sifflements de tant de vitesses proches et les murmures de leurs fuites. Beaucoup de balles s'enfouissaient à mes pieds, ou déchiraient les feuilles de betteraves autour de mes guêtres, ou perçaient de nouveau ceux qu'une première blessure avait couchés fiévreux, douloureux, et qui, furieusement, annonçaient leur seconde torture leur seconde angoisse.

Je parvins derrière nos compagnies. Après en avoir chassé l'ennemi, elles s'étaient abattues dans un immense champ de betteraves, sous les feux exaspérants de la « dactylo » comme la nommaient les comptables en pantalons rouges et en cravates bleues. A plat ventre, ils haletaient au fond de tous les cratères que nos obus d'artillerie lourde avaient formés en bouleversant l'ordre des colonnes germaniques, avant leur dispersion par nos baïonnettes. Empourprées, tordues, huileuses, les « rosalies » au bout des lebels, attestaient leur œuvre, autant que l'exaltation de ceux qui raillaient leurs propres exploits, qui narguaient la déconvenue de l'ennemi : « As-tu

vu, Duparc, ce que je lui ai bosselé la cafetière, au Boche qui m'enfilait la musette? — Et le nabot dont j'ai sorti les tripes! — Le gros mien n'ira pas dire à Berlin si j'ai les yeux bleus ! — Tu parles! — Ah, si tu avais pu voir ça, madame Leblanc! — J'aurais voulu aussi qu'elle fût là, ma poule. — Ce qu'il y en avait! — Et des colosses. — C'est rien que de le dire! Ce que ça a le cuir dur quand le fer pique dedans! — Je l'ai cru cuirassé, mon premier! — Le mien, mon vieux, son ventre mordait ma baïonnette. Il ne voulait pas lâcher. Et j'étais pas à la noce avec le « kamérate » qui me courait dessus. Impossible de ravoir mon outil. — Il voulait l'emporter au musée des Boches, pardi ! — Penses-tu, mon outil ? Au musée des Boches! C'est au Louvre qu'il sera. — Ou bien aux Invalides! — Messieurs, messieurs, plus bas ! Vous allez nous faire repérer ! — Oh ! ce bouillon de kultur où fermentent les microbes à pointes. — Pasteur ressusciterait rien que pour analyser ça. — Qui veut boire? Qui a soif? — Demandez pastilles, orgeat, limonade, bière! — Encore une marmite! — Non! ce qu'ils en dépensent du métal! — C'est qu'ils veulent blinder la Belgique. — Ou lui faire des mines de fer. — Entendez-vous ça? On dirait le Métro quand il entre en gare de l'Étoile. — Grenelle ! — La Motte-Piquet. — Si je claque, dis-lui zut ! — Pasteur ! — Montparnasse-le-Cimetière, cette fois ! — Couchez-vous ! Nom de D... ». De fait, le volcan bondit noir et flamboyant jusqu'au zénith avec mille betteraves, un torse dont la tête s'inclinait, dont la ceinture en flanelle s'envola, et des membres arrachés.

A demi-fou, je persévérai entre les groupes de soldats que les chefs de section rassemblaient tant bien que mal. Personne ne savait la place du commandant, bien que chacun l'eût aperçu durant la bagarre. Je rencontrai le capitaine colonial, sa face ronde et sage d'écolier aux cheveux gris, sa poitrine constellée. Il assistait à l'appel d'une section : « Picard. — Présent. — Laroche. — Présent. — Curtis. — Poste de secours, blessé à la tête. — Sidrac. — Tué. — Lacaze. — Poste de secours. — Desnoyaux. — Présent. — Ermont. — Tué. — Oh ! le pauvre type ! un si rigolo ! — Cantourat. — Présent, mais j'ai un doigt de moins à l'appel ! — Lambert. — Présent. — Lomolle. — Civière... »

Je transmis au capitaine avec le plan, la recommandation de se méfier des fougasses en avançant vers les bâtisses. Dans l'azur plus doré, elles n'étaient là-bas, que ces pans de murs entre les éboulis de moellons, et ces lattes en treillis des toitures effondrées. Par les vides, on distinguait au delà des arbres ébranchés, étronçonnés, l'incendie du village jusqu'alors invisible. De ces ruines à nous, la campagne vibrait, fumait ; car les deux artilleries lapidaient de leur mieux les lignes des infanteries adversaires qui reprenaient haleine. Peu à peu, les visages se détendaient. Les grimaces et les rictus s'effacèrent. Les poitrines ne haletaient plus. On s'essuyait la figure. On relaça les brodequins et les housseaux. Chacun sentit l'imminence du nouvel essor à tenter. Les conversations s'apaisèrent. Des camarades se regardaient en confiance. On attendit l'instant du second choc en examinant ces lignes de betteraves qui pétillaient, au loin, et ces hauts sillons où travaillaient obstinément les mitrailleuses. Ta-ta-tac... Ta-ta-tac.

Là-dessus, fréquemment, après une formidable détonation et un jet d'or bref, le nuage lourd et verdâtre s'élevait. Il se développait. Il se rengorgeait comme une hydre. Un moment il semblait un monstre affreux surgi des enfers, et qui s'épanouissait là pour dévorer l'abri de nos adversaires, eux-mêmes. Un Boche, parfois lancé vers les shrapnells floconneux du ciel, retombait en tournoyant comme une feuille morte, la pointe en bas.

De seconde en seconde, notre artillerie multipliait ses coups ainsi. Ces monstres de vapeurs livides surgissaient plus nombreux, énormes, lourds. Ils enflaient sans mesure. Ils se diluaient lentement. Les nôtres saluaient, de rumeurs, l'exactitude fréquente de notre tir. Telles et telles voix de mitrailleuses se turent, une à une. La fusillade se ralentit.

Les hommes blêmirent. Ils se roidirent, dans l'attente de la course au péril. La sueur ruissela de nouveau sur les fronts. Des yeux glauques se tournaient vers les lieutenants, qui se redressaient, qui replaçaient leurs jumelles devant les yeux. J'allais toujours le long de la ligne à la recherche du commandant. Je finis par le découvrir à la gauche de la première brigade. Il causait avec un adjudant-major de la seconde. Parvenue à notre niveau, elle allongeait son déploiement,

de façon magistrale, jusque vers le nord-est de la vallée. Ni les éruptions de volcans subits, ni les contre-attaques, sorties des hameaux crépitants, n'arrêtaient sa marche rouge et bleue dans les luzernes, les éteules, les betteraves. On n'attendait que la soudure absolue de nos lignes pour courir à l'ennemi puisque cette brigade, à gauche, le débordait, puisque les régiments méridionaux, à droite, le fusillaient intensément. Notre artillerie bouleversait partout ses refuges.

Averti par moi, de faire attention aux fougasses, le commandant me prouva qu'elles étaient pointées sur le plan du cadastre, selon les renseignements obtenus de prisonniers. J'admirai cet homme qui n'oubliait rien. Droit, rouge et roux, mince, dans son uniforme sanglé, dans ses molletières fauves, il ne broncha ni ne sourcilla quand une explosion éventra, près de nous, le sergent qui repliait la carte, cribla sept hommes dont trois, immédiatement, s'abattirent convulsifs, en se tordant les bras, tandis que sacraient et glapissaient l'escogriffe soudain boiteux, le rustre, éborgné, le dandy manchot, le notaire scalpé, tandis que nous recevions une douche de pierrailles, de mottes, d'herbes diverses, de débris chauds et sanglants. Impassible, droit, le commandant indiquait les points de direction pour les trois compagnies, aux sous-officiers de liaison, avant de secouer la poussière et d'essuyer les gouttes rouges qui constellaient sa tunique. Brusquement, il fut sans tête ; des ruisseaux d'écarlate inondèrent son corps renversé, gigotant. Derrière nous, un obus s'enfouit, tonna, rejeta de la terre, des foudres, mille éclats. L'un tua net un gamin déjà blessé à la jambe et qui partait sur le dos d'un infirmier, en lui confiant : « Trois mois d'hôpital ? La guerre sera finie. J'aurai toujours sauvé ma bobine ! Mince de veine ! »

Les musiques des régiments alors entonnèrent *la Marseillaise* depuis la rivière de l'ouest jusqu'aux sapins du sud, jusqu'aux falaises boisées de l'est. C'était le signal. L'âme séculaire de la République libératrice s'élançait des cuivres, avec les voix de vingt mille hommes. Ensemble ils invoquèrent le jour de gloire et l'amour sacré de la patrie. Gavroches et vétérans, soldats et officiers, citoyens en armes de toutes

sortes, prêtres, avocats, ouvriers, marchands, professeurs, artistes, riches et pauvres, on les reconnaissait tels sous l'uniforme débraillé, sous les culottes rouges et les chemises de flanelle, sous les housses bleues des képis. Contre les tranchées foudroyantes, entre les éruptions des mille volcans, parmi les tumultes effroyables de bolides, nous nous précipitâmes. Ivres et fous, en une même clameur, en un même élan, nous eûmes le délire déjà de la victoire. Je ramassai le fusil d'un moribond, lui détachai ses cartouchières et me joignis à ceux qui, devant moi, près de moi, se ruaient tête baissée, yeux clos... Je ne fus plus qu'un mouvement agile et léger dans l'universelle galopade qui fit retentir la terre. « Liberté ! Liberté chérie ! Combats avec tes défenseurs ! » criai-je à tue-tête, en m'étourdissant, heureux à miracle, et comme je n'aurais jamais cru pouvoir l'être.

Près de moi, bondissait un réserviste pansu, magnifique par la fureur enflant ses joues cramoisies; deux apprentis féroces, maigres, couraient à tire d'aile, les dents au clair. Il y avait aussi un capitaine tout gris, sans coiffure, qui allongea des enjambées de sept lieues, une grosse canne au poing ; ses croix sautelaient sur sa tunique ouverte. Le caporal déjà ridé par les soleils de la moisson, entraînait son escouade avec les cris rustiques du laboureur poussant l'attelage sur les sillons d'octobre. L'instituteur à binocle, si blême, dardait ses regards en avant, pour tout voir, tout comprendre, tout s'expliquer. Un clairon joufflu soufflait dans son cuivre. Le sergent-major, sans ralentir sa course, appelait les gens par leurs noms. Il encourageait la hâte des groupes forcenés, vociférant à tue-tête. « Aux armes, citoyens ! Formez vos bataillons ! » Suivait toute une jeunesse bruyante, de joyeux escogriffes, de plaisants saute-ruisseau, d'écoliers livides mais hardis, d'étudiants généreux. Leurs types se révélaient en dépit de l'uniforme, de la fureur unanime exaltant aussi bien les sentiments des prolétaires que l'esprit des intellectuels, que le bon sens des marchands. Fière de lutter pour l'indépendance des nations contre la tyrannie des hobereaux germaniques, notre âme collective, l'âme de la Révolution, nous emportait tous dans son coup d'aile. Et nul ne voulut voir le ventre qui se déchirait, la tête qui s'éparpillait, le bras

qui se disloquait, les jambes qui se brisaient, les douleurs qui bramaient. Ainsi, dans le fracas noirci de l'air et le grondement de la terre battue par vingt mille bonds, nous allâmes, toute la foule des soldats à travers la fumée des explosions, la pluie de terre et de sang retombés sur nos épaules, sur nos faces, sur nos poings serrés contre l'arme.

Or la vague d'infanterie qui nous précédait s'abîma dans une fosse. Des hurlements et des clameurs se heurtèrent. Des rages aboyaient. Des peurs glapissaient. De grandes flammes s'échappèrent en criant. Elles coururent. Elles s'éteignirent. Elles gémissaient. A notre tour nous fûmes précipités dans cet enfer. Des damnés s'y mordaient, s'y poignardaient, s'y transperçaient. Je piétinai des chairs remuantes. J'esquivai, malin, la lueur d'un sabre abattu. Je trouai, furieux une gorge en haut d'un corps verdâtre qui s'effondra ; mais, tout effroi, j'eus de la peine à retirer ma baïonnette de la ventouse qui la happait au fond de ce gosier barbu, sous ce nez de cire. Quelqu'un me bouscula en m'injuriant. Un autre me hissa dehors. Idiot, poussif, la poitrine ardente, je me repris à courir entre le capitaine sans képi, le réserviste pansu, le grand caporal qui proférait ses « ohi dia ! ho ! donc ! » Et d'asséner les coups de sa crosse dans les dos couleur de moutarde, sur les mufles casqués. Maintenant nous étions pêle-mêle, autant de Boches que de Français, dans les ténèbres d'une poussière épaisse. Coup sur coup les revolvers dardaient leurs feux brefs. Le monocle dans un œil de junker était fantastique à voir, irréel, bien que ce jeune Teuton nous sabrât à tour de bras grisâtre, en silence, les maxillaires serrés. De mes mains sauta mon fusil entaillé. Alors je me trouvai stupide, sans défense, résigné sous les moulinets vertigineux du Parsifal. Il nous assommait inexorablement. L'instituteur, pourfendu s'effondra sans perdre son lorgnon. Le sergent-major planta bien sa baïonnette dans le plastron réséda, mais fut immédiatement agenouillé, une lézarde au front. Ce fut le caporal rustaud qui, de sa terrible crosse terriblement maniée, gifla le junker, l'envoya trébucher au milieu de Boches apparus. Contre nous, ils ruaient. Ils nous crachaient du feu. Ils nous tiraient dans les jambes. Ils jetèrent bas nos apprentis féroces qui, les dents au clair, s'engouffraient, baïonnette en avant, dans

cette masse aux cent faces larges sous les petits casques étroits.

Nombreux, athlétiques, d'autres Boches surgissaient du sol, partout ; les plus lointains en se couvrant par les éclairs d'un tir rapide, qui renversa tout de suite le cabaretier ventru, le rentier maussade, l'avoué-sergent, cette espèce de garde-chasse, le coltineur narquois et beaucoup de leurs camarades. Ils s'affaissèrent en répétant l'imprécation de Cambronne, en sacrant et se lamentant.

J'étais là, désarmé, imbécile au milieu de ceux qui s'effondraient. Mon excitation s'était totalement évanouie. J'attendais la mort où la captivité de ces Teutons nouveaux, apparus devant notre ligne, et qui la foudroyaient. La prompte bagarre durant laquelle notre vague d'infanterie avait dépassé la première tranchée allemande, et franchi la seconde, cessait tout à coup.

A bout de souffle, le capitaine barbon s'était, de même, arrêté non loin de moi. Il palpitait. Il ruisselait. Il s'appuyait sur sa grosse canne. Il déchargeait au hasard son revolver qui brûlait la trogne de nos assaillants les plus hardis. Le caporal rustaud les assommait toujours. Il beuglait ses « ohi dia! oh ! » à chaque Boche démoli, bien que lui-même fût en sang. De son pantalon garance, les gouttes pourpres tombaient très vite, et formaient une petite flaque. La lèvre inférieure coupée pendait sur le menton, et découvrait une gencive de brèche-dents. Rire hideux. Le clairon, sur un genou, tirait à bout portant contre une dizaine de Hans, Werthers et Siegfrieds. Ils hésitaient. Ma main endolorie souffrait la torture pour aider l'autre à rouvrir la gaine de mon revolver.

— Ah j'en ai du mal à vous trouver, sergent!... Il a bien fallu l'ordre du colonel pour me forcer à venir dans ce sacré coupe-gorge ; me criait un sapeur en glissant un autre chargeur en toute hâte dans son arme... Maintenant il faut que vous reveniez à l'auto. C'est le colonel qui le dit. Et puis il ne fait pas si bon ici;... tout de même... Voyons donc, vous, espèce de...

Beaudru? C'était sa voix. C'était lui avec sa mentonnière nouée dans sa tignasse poussiéreuse. Tout bougonnant, il épaulait son mousqueton. Il jeta par terre, par les trois car-

touches de son chargeur, un petit Wilhelm aux cheveux jaunes et à face d'innocent qui gambadait là, un Gambrinus rubicond qui visait le capitaine nu-tête, et une sorte de Faust ironique, lequel ne pouvait extraire sa baïonnette d'un ventre garance, pauvre gosse convulsif roulé dans la poussière, et qui poussait des cris déchirants.

Cela se passait en quelques mètres carrés que limitait la cohue plus indécise des combattants à l'entour.

Beaudru fit claquer sa pétoire dans la face épanouie et riante de l'ogre qui lui lançait un coup de baïonnette. Cet ogre tournoya, porta la main à sa mâchoire, et sans rien dire, fut rapidement se confondre dans la cohue des Boches indécis pour avancer ou reculer.

Des deux côtés l'élan était rompu. Nous savions mal nous tuer. Trop de cadavres et de blessés hurlants gisaient. Nous hésitions, chaque parti attendant que l'autre se retirât.

D'ailleurs nous n'étions plus là que des trios, des quatuors de soldats épars au milieu de mourants à terre. Des bagarres s'achevaient à droite et à gauche. Il y avait une forte algarade un peu en arrière. Personne ne tirait plus. Des luttes corps à corps néanmoins s'acharnaient de-ci, de-là. On entendait les « *Auf* » et les « *Vorwaerts !* » des officiers allemands. De notre côté, la plupart avaient été mis hors de combat, ce qui expliquait cet ahurissement de la troupe. Le capitaine barbon, avait repris haleine. Il nous compta de l'œil : le caporal dont la lèvre pendante et le pantalon taché de pourpre gouttaient ; Beaudru et sa mentonnière ; moi tout engourdi à cause de ma main; le clairon qui, seul, recommençait le tir contre les escouades en retraite dans les nues opaques de poussière.

Ils s'en allaient.

Évidemment ils s'en allaient.

— Les avions-nous vaincus?

Par tous les vides, alors, de notre chaîne, rompue, brisée, en maints endroits, voici que des sections fraîches, se précipitaient. Elles nous dépassèrent en criant, en chantant, en s'appelant, en consolant d'un mot les blessés. Les poings blêmes étreignaient les lebels, et secouaient la fine épée des baïonnettes. Le crépitement de la fusillade allemande reprit ; mais au loin. L'air fut déchiré par les feux de salve.

En dépit de Beaudru et de ses protestations, le capitaine barbon nous contraignit à nous remettre en marche. Enivré par la victoire tangible, il ne voulut rien entendre. Il nous menaça même de son revolver. Le caporal, l'apache, le clairon, Beaudru, moi, toute une demi-section qui vint se jeter dans nos jambes, une sorte de tambour-major, simple adjudant avec une trentaine de gaillards balafrés, enroués, sanglants demi-nus, d'autres encore que l'on rencontrait solitaires, perdus, ou blottis dans les trous d'obus, tout cela fut reconstitué en une compagnie par le vieillard coléreux. Il brandissait toujours sa grosse canne. Il jurait. Il sacrait. Il injuriait. Nous dûmes avancer contre le péril des balles. Elles cinglaient le rang, crevaient des épaules, et cassaient des jambes. Pourtant la curiosité de la victoire proche stimula nos efforts.

Peu à peu, ce qui, devant nous, sous le ciel plus pâle, au loin, semblait un peuple en mouvement parmi les nuages de poussière, ce qui, par moments, dardait les éclairs et crépitait, cela perdit de sa hauteur, diminua, se rapprocha du sol, se confondit avec les pailles des éteules dorées par le soleil au déclin.

Ensuite, il n'y eut plus devant nous, que la plaine vide et grande. Le couchant fardait de rose les ruines des bâtiments agricoles, les fumées mêmes du village incendié. Entre le ciel et le sol, de tous les points nous vîmes, sur celui-là, converger, avancer, grandir les chaînes de tirailleurs. Derrière nous, par échelons, des compagnies marchaient.

Jaunes et enturbannés, les tirailleurs marocains montèrent sur notre droite, en colonne, avec leurs officiers alertes, les sons aigres et singuliers de la nouba chantant sa gloire.

Plus près, nous vîmes surgir les chéchias des Sénégalais. Ils marchaient très vite. Ils coururent, baïonnette en avant, sur un groupe de l'extrême arrière-garde allemande. Ils bondirent, tout noirs dans le crépuscule, sur le pétillement d'une tranchée, y sautèrent, y plongèrent, reparurent en gambadant, avec un troupeau casqué qu'ils poussèrent dehors, qu'ils harcelèrent.

Nous allions toujours, enjambant des viandes, des os, en uniformes verdâtres. Nos 75 avaient dûment écrabouillé, amputé, décapité.

Nous marchâmes.

Parfois une troupe en retard évacuait un poste. Ombres courbées, lasses, promptes à s'évanouir, cela nous fusillait avant de disparaître. Cela s'effaçait derrière les meules, les arbres des vergers, les pans de murs.

Parfois, encore, dans le soir tiède, parmi les rumeurs de l'armée, quelques cris affreux, ceux de l'angoisse, du désespoir, ou de l'agonie occupaient le destin.

Nous pensions tenir la victoire, demain, ensuite, comme nous la tenions ce soir-là, l'âme légère et forte, entre le ciel profond et la terre ravagée.

En cette armée lasse, meurtrie qui partout se couchait aux premiers ordres de halte, une joie sereine endormait les esprits et les corps étendus auprès des faisceaux dans la paille des meules défaites, autour des fontaines que la soif inextinguible des régiments asséchait.

Péniblement nous avons rejoint, dans la nuit, l'automobile, où dormaient plusieurs soldats qu'il fallut réveiller. Nous y remontâmes pour nous rendre au camp de cavalerie.

Tout le long de la route, les bataillons jasaient au clair de lune. Les musiques des régiments jouaient, de leurs cuivres glorieux, l'hymne de *la Marseillaise*.

La voix de la République chantait aux mondes stellaires sa joie d'affranchir les nations, et de leur promettre la fraternité prochaine.

PAUL ADAM

LA DIVINE TRAGÉDIE[1]

I

MES HOTES

Oui, c'est toi, c'est bien toi que je revois enfin !
Je te pleurais, maison ; je t'espérais, jardin !
C'est toi le ravissant gazon mélancolique
Imprégné de forêt, sensible et chaleureux,
Futaies qui me chantiez vos rêveuses musiques,
Et vous, mes grands cyprès, vous que j'aimais le mieux !...
Ah ! respiration si longtemps attendue !
Senteur qui viens à moi des herbes ventilées,
Débordez, accourez du fond des avenues !
Comme un chien haletant à travers les allées
Vers un écho lointain qui le rappelle à lui,
Ah ! venez la prairie, accourez la forêt !
Que c'est bon !... M'y voici ! Tout me réapparaît,
Tout, le pâle gazon aux cernures de buis,
La Diane portant un faon sur son épaule
Et l'escalier inachevé avec ses dalles
Moussues, les rosiers blancs, l'allée ornementale,
Et le miroir qui tient dans la bague des saules...

1. *La Divine Tragédie* est le titre du volume de vers que M. Henry Bataille va faire paraître.

Bonheur de tout revoir quand on croit tout détruit !
Mais de suite étouffant ce mouvement d'ivresse
J'ai prononcé la phrase redoutable : « Où est-ce? »
Et mon cœur sourdement battait.
On m'a conduit
A pas lents, vers un coin de gazon piétiné.
C'est à côté de la maison du jardinier.
Très simple. Quelques croix. Sous l'épicéa vert,
Je suis resté debout, mais le front découvert,
Étonné de ne pas éprouver en moi-même,
Ni la révolte, la colère, ni le cri
Qui jaillit quand on voit profaner ce qu'on aime,
Et déjà l'habitude avait tout consenti !

Ainsi vous êtes là, vous dormez là, mes hôtes !
Le hasard, vous ayant capturés, côte à côte,
Vous a couchés sous ces ombrages imprévus.
Vingt corps ensevelis dans cinq tombes, pas plus.
Enfants d'une patrie vague et problématique,
Morts étrangers, poussière et proies, dont rien n'indique
Ni la substance, ni le destin atomal,
Vous êtes dispersés dans l'inconnu des germes !
Vous veniez du pays du Cygne et du Grâal,
Sangliers en boutoir, ou bien rustres de fermes,
Je ne sais, — mais je sais ceci, et j'en frémis,
Que vous êtes tombés au beau pays du Lys,
Et parmi un sensible et vieux jardin français,
Où l'on parlait amour, silence, tout auprès
Du val ensommeillé qui vit naître Racine,
Vous êtes tombés là, par une nuit divine,
Haletants de carnage fauve, ivres de haine;
Mais la nuit, étreignant vos désirs ténébreux
Vous a scellé les poings avec ses lourdes chaînes,
Arraché le cœur de la chair, crevé les yeux
Et vous a jetés là, brusquement, hors l'azur,
Comme la bête immonde et quatre fois impure !
C'est dit. Vous dormirez parmi le vert Valois
Sur la colline agreste et le chemin des bois.

Vous les fauves du tertre et de la male-mort,
Vous aurez la foulée svelte du cerf-dix-cors...
La biche, le blaireau, remueront les feuillées.
Le vent secoue déjà vos croix mal étayées
Tandis que moi, maître et passant, je considère,
Le cœur plein de chagrin, mais l'esprit sans colère,
Entre mon rêve et vous cette mince cloison
Faite d'un peu de terre et d'un peu de gazon.

L'inscription se lit au revers de la croix.
Elle est étrange dans sa mystique allemande.
« Sur ta terre, tu n'es pas mort. Mais l'on te doit
« Une tombe. Ami, nous te laissons sur la lande
« Étrangère. Mais que quelque jour tu reviennes ! »
Dirait-on pas d'une ballade très ancienne?
Je respecterai donc le vœu dont j'ai la charge.
Vous dormirez chez moi, dormeurs. La place est large.
Je ne vous chasse pas. Je laisserai vos croix.
Quand la vie reprendra le cours de ses saisons
Aux lauriers qu'ils ont mis sur vos tombes sans noms
S'ajouteront les fleurs tributaires des bois.
La terre fournira l'arome et le pistil
Et, sans se soucier de la haine des races,
Elle dessinera, sereine, votre place,
Par la rose d'octobre ou l'épine d'avril.
Vous, vous me donnerez, débiteurs inconnus,
L'échange de la sève et de votre poussière
Pour l'entretien de la racine et de l'humus.
Puis quand le maître du logis, du parc prospère
Sera mort, ses enfants se transmettront le pacte
Et vous accorderont, en bons propriétaires,
Une part précise, inaliénable, exacte :
Celle qui vous revient de la terre étrangère
Que vos exils mortels auront ensemencée.

***

Par l'ordre d'un fatal et bizarre destin
Vous n'êtes pas la tombe unique du jardin.

Voici quatre ans que cette chose s'est passée.
Un jour, à l'heure triste où la lampe s'allume,
Esseulé, chargé de regrets, lourd d'amertume,
Je pris, dans la maison, sa robe qui traînait,
Sur laquelle le chien dormant s'était couché,
Puis j'ai gravi le fond du parc et j'ai cherché
Une place à l'écart qui fût pleine de paix.
Là, dans un trou creusé, je disposai la robe...
Pour tous et pour toujours, la trace est effacée !
Dessus, un arbre s'ensanglante vers l'octobre.
C'est ma fidélité qui l'avait déposée
En vous, nature ! Ainsi l'enfant du beau voyage
A ses amours déjà donna ce simulacre
De sépulture, et tu dors là, profonde image,
Sous un hêtre sanguin que l'automne massacre !
Ah ! qui m'eût dit, quand j'accomplissais la besogne,
Que d'autres morts viendraient engraisser le jardin
Qu'il faudrait surveiller ce monceau de charognes
Avec le même soin et le même examen !
Mon doux jardin, ami très cher, ami quitté,
O toi qu'avaient comblé mes tombes délétères,
Accepte ce surcroît de jonchée funéraire !
Je ne mesure pas mon hospitalité.
Ceci nous est venu : ouvre à ceci tes routes !
Tu tiens en toi déjà ce qui ne renaît plus.
En toi que de passé, que de jours révolus !
O glaises, absorbez ces morts improvisés,
Pour que j'aie, à deux pas l'un de l'autre, à côté,
Enterré le fantôme et la réalité !
Sans doute que la vie a rêvé d'opposer,
Emblématiquement, la tombe imaginaire
A la tombe réelle : et c'est le jeu du sort
Qui fait l'une plus lourde et l'autre plus légère !
Étrangers, soyez bien accueillis par mes morts !
Reposez, sans savoir que vous continuez
Un rêve qu'il plaisait au destin de parfaire.
Gazons, gazons d'idylle à jamais profanés,
Quelle tragique épave aura souillé vos terres !
Le deuil après le deuil ! La rouille après la rouille !

Il est dit que je dois toujours vous retrouver
Plus chargés de douleur, de formes, de dépouilles !...
Toi qui me prodiguas le printemps et l'arome,
Jardin de Josaphat dans la vallée de l'homme,
Terre de la pitié par le ciel désignée,
Me dispenseras-tu, de nombreuses années,
Ton oubli, ton exemple et ta ténacité?
Dois-je longtemps encore t'entendre répéter
Le cantique immortel de l'âme et de la branche?
Sois l'ami éprouvé mais cruel qui s'épanche
Dans le cœur de l'ami... Confident irrité,
Par l'orage de sang qui chassa tes oiseaux,
Toi qui me fis meilleur, plus sage et plus nouveau,
Contemplons-nous l'un l'autre après cette tempête !
L'homme a banni le rêve et le rêve revient,
Mais l'arbre en a frémi de la racine au faîte,
Les nymphes du Valois s'en sont tordu les mains,
Le canon, en broyant tes futaies séculaires,
Au fond de la forêt a fait gémir les pierres !
Des balles ont frappé tous tes chênes au flanc.
L'amour en restera peut-être assez tremblant
Pour qu'il déserte, hélas, mes roses dévastées
Et qu'à jamais la joie s'en soit enfuie. La mort
Farouche ajoute donc aux décombres encor.
Et ce n'est pas fini, car l'avenir prépare
D'autres deuils, quand ceux-là se seront effacés.
L'hallali familier des fantômes passés
Entonne à l'horizon sa lugubre fanfare...
La rose passera quand renaîtront les cendres.
Il faut prévoir, déjà, tout le parcours futur
De ce qui va monter à ce qui va descendre.
D'autres adieux viendront saigner sous cet azur;
Si bien que, jour à jour et petit à petit
Dans son propre chagrin le sol s'ensevelit !...
Mais que la terre encor se fende et s'écartèle,
N'importe ! Je souris aux blessures nouvelles !
Si partout l'ossuaire accumule le deuil,
Si la hache est plantée au sol et dans le seuil,
Il me semble qu'un grand frisson s'en communique

A moi-même, et, debout, j'accepte avec orgueil
La mutilation du jardin héroïque !

II

L'EX-VOTO

A propos de la destruction du sépulcre
de Ligier-Richier.

Le sépulcre est brisé du vieux sculpteur lorrain,
Et les saints au tombeau, comme des mannequins,
Semblent ainsi, n'ayant plus rien qui les soutienne,
Le guignol renversé d'une fête foraine.
Ils ont l'aspect minable et pauvre des victimes...
Je ne sais rien de plus émouvant, dans le crime,
Que le visage humilié, timide presque,
Que prennent tout à coup les choses de beauté.
O splendeurs comparues devant la soldatesque,
Qui ne vous plaignez pas du viol ni des blessures
Et qui restez debout, humbles, dans la posture
Qu'ont tous les dieux déchus ou les prostituées !
Réponds, Ligier-Richier, bon artisan, bon maître,
Ne crois-tu pas qu'une statue, une peut-être,
Résistera de tout son galbe à la ruée,
Qu'elle refuserait d'incliner son orgueil
Devant l'impérieuse voix de son vainqueur?...
C'est celle où tu sculptas, au-dessus du cercueil,
Un mort, debout, qui tend, vers la nuée, son cœur !
Un trop vivace orgueil, dans ses lambeaux de pierre
Circule, et donne au geste un défi trop superbe,
Un lyrisme muet qui surpasse tout verbe,
Pour que ce mort ne soit le dernier réfractaire
Et qu'il ne reste pas debout, tendu, — et seul !

Comme il a rejeté fièrement son linceul !
Qu'il est beau ! Presque à jour, l'air siffle dans ses os.

Jamais un cri plus grand ne sortit de la tombe;
Jamais la pierre n'a proféré de tels mots.
Comme il fait bien sur le vieux marbre qu'il surplombe !
Comme il est actuel, l'antique revenant !
Là, dans un fond d'église obscure et funéraire,
Il m'apparaît le frontispice de la guerre !
Il est l'âme d'un peuple entier. Il est l'élan
Du tombeau, le cantique éternel de l'esprit,
De l'idéal, de la révolte. Il est le cri !...
Je distingue à jamais des beautés sans pareilles
Dans cette fatidique et farouche merveille.
Sois épargné ! Quand crouleraient toutes les pierres,
Tu seras, toi, je t'en conjure, la dernière !...
Car il faut que tu sois toujours le mort debout.
Va ! piétine les seins mutilés de la France
D'un talon presque ailé !... Sois celui qui s'élance
Et qui fait s'envoler le tombeau tout à coup !
Oh ! je voudrais qu'un jour il ornât ma demeure
Lorsque je dormirai de mon dernier sommeil.
Il répondra de moi ; et si quelque âme pleure,
Il la consolera en montrant le soleil
De cette même main qui tient, dans ses doigts morts,
Un cœur comme un oiseau dont l'aile bat encor !

Aujourd'hui en fermant les pages de ce livre,
A l'heure grave où Dieu m'a condamné de vivre,
Je vous rappelle ici le vœu que je formai.
Exaucez-le. Mettez ce grand fantôme aimé
Sur mes yeux quand mes yeux se seront obscurcis.
O mes amis, ce que j'écrivais, le voici !
Mais ce serait une inexpiable lacune
Si vous ne dressiez pas sur leurs tombeaux de terre
Ce mort qu'a souhaité mon vœu testamentaire.
Chaque tombe l'aurait mérité. Sur chacune
On devrait ériger le splendide ex-voto.
Seulement il y a trop de fosses communes,
Trop de petites croix avec leur écriteau !
Élevez au plus haut du tumulus funèbre,
En quelque endroit, ce camarade de nos fils

Qui, jailli de leurs rangs, fait claquer ses vertèbres
A tous les quatre vents du ciel de mon pays !
Qu'on le voie à jamais, fidèle à la consigne,
Exhausser jusqu'au ciel muet son cœur vivant,
Et qu'un jour quelque main sur le socle, en passant
Grave l'inscription dont je n'étais pas digne :

DIIS IGNOTIS

Comme il aura battu, silencieux, caché,
Tapi en moi, ce cœur qui m'obsède et me blesse,
Que j'ai pris à témoin dans les jours de détresse,
Que j'aurais tant voulu, comme un cep, arracher,
Un de ces soirs, où l'on redoute le matin
Et qu'on est triste à ne pouvoir le dire !... O cœur,
Vieux sachet parfumé, sensible et galantin,
Tout imprégné d'éternité, cœur de douleur,
Confident de génie ou mauvais hôte en somme,
Si semblable en tous points au cœur des autres hommes,
Toi qui fais dire aux plus allègres, soudain : « Qu'ai-je ? »
En levant lourdement la main pour te connaître !...
A cause cependant du triste privilège
Qu'il eut, ce serviteur infidèle à son maître,
De trop sentir, avec sa manière émotive,
De tout aimer, je veux que sur ma tombe on mette
Cette statue ancienne où s'érige un squelette,
Debout, le torse à jour, pantelant de chair vive,
N'ayant pas tout donné encore à la vermine,
Qui, le pied hors du noir cercueil démantelé,
Arrache à pleines mains son cœur de sa poitrine,
Comme si tout d'un coup il s'était rappelé
Que la mort lente allait en commencer l'entame,
Et, d'un geste d'orgueil où repalpite l'âme,
En souvenir de tous ses anciens battements,
Le brandit jusqu'à Dieu comme pour dire : « Prends ! »

Dans une main crispée mettez-en l'effigie.
Parce qu'il fut l'orgueil et la lutte hardie,
Docile à la pitié, sensible au moindre charme,
Avec l'éclosion ineffable des larmes,

Parce qu'il fut l'amour surtout, l'amour perdu,
Donné à tout ce ciel qui ne l'a pas rendu,
Je veux ce compagnon superbe et funéraire
Qui, plein d'une rancœur soudaine, dans la terre
A fait un trou, et, seul, hissé sur ses vieux os,
Tant bien que mal, laissant flotter sa chair en pièces
Vers le ciel implacable, adoré, se redresse
Et tend, d'un geste droit, son cœur, comme un jet d'eau!

HENRY BATAILLE

LES VAGABONDS DE LA GLOIRE [1]

Mer Adriatique, 16 novembre.

Depuis quelques semaines, une distraction précieuse rompt la monotonie de nos vagabondages : c'est le service divin célébré tous les dimanches. Pour la durée de la guerre, le gouvernement a désigné sur chaque navire-amiral, sur chaque bâtiment-hôpital, un aumônier volontaire, et le nôtre est arrivé au milieu du mois d'octobre. Il se nomme Mgr Bolo.

Abandonnant la direction des âmes féminines, quittant sans regret les douceurs de son logis de Touraine, il a sollicité la vie pénible des marins. Après un long voyage, il parvint dans quelque golfe des îles Ioniennes où nous charbonnions, et grimpa sur la carène, par l'échelle de fer, au milieu de la pluie et de la suie. Pendant quelques jours, perdu dans le dédale du croiseur, privé de respiration dans sa cabine toujours close, il put se demander en quelle planète le sort l'avait fait atterrir. Mais son corps d'athlète abrite une âme bien trempée ; il franchit rapidement le stade de la stupeur et, pour mieux évangéliser les matelots, voulut apprendre leur métier.

En toutes occasions, il questionne et s'enquiert ; les mots rébarbatifs de notre langue spéciale, l'usage des appareils compliqués, leur maniement et leur mécanisme, ne le rebutent point. Dès aujourd'hui, ses discours s'émaillent des termes savoureux auxquels le navigateur reconnaît un confrère : il est de la partie.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 janvier et 1er février 1916

Bien plus, ses mains habituées aux gestes sacerdotaux se plient à la manœuvre des embarcations. Chaque fois que nous mettons à l'eau baleinière ou chaloupe, il prend place aux côtés du patron, et s'essaie à commander l'équipage. Les ordres réglementaires, les souplesses de la voile et de l'aviron, la réussite d'un accostage délicat ou d'un virement épineux commencent à n'avoir plus de mystère pour lui. Avant quelques semaines, on pourrait lui confier sans appréhension la conduite d'un canot parmi les traîtrises du courant, de la brise et des fonds : il le dirigerait d'une main et d'une voix également assurées. Alors, nous lui ferons subir le même examen que passent les gabiers, et, s'il lui plaît d'en avoir le titre *in partibus*, nous lui délivrerons le parchemin qui fera de lui un vrai prêtre-matelot.

Pendant les croisières, il s'efforce de pénétrer l'âme de ce peuple mystérieux : les marins. Pour qui s'est adressé à des auditoires campagnards ou mondains, l'énigme n'est pas simple, car les matelots, naïfs tout à la fois et renseignés par les voyages, rompus aux dangers et coutumiers du devoir, ne s'accommoderaient point d'une rhétorique trop spécieuse ni de conseils trop enfantins. L'hyperbole et la platitude leur déplaisent également. Ce sont des âmes semblables à celles des pêcheurs et des artisans que persuadaient jadis Jean-Baptiste ou Jésus ; il faut chercher leur cœur plutôt que leur intelligence, leur imagination plutôt que leur raison. A ce prix, l'évangélisateur peut leur verser des vérités simples, réprimer leurs instincts un peu libres, et ajouter quelque résignation à leurs fatigantes besognes.

Tous les dimanches, l'office religieux est célébré à bord : cérémonie simple et grave. Autour de l'autel portatif, des pavillons tendus forment des vitraux d'étamine ; la voûte du temple est remplacée par le plafond bas, blanchi à la chaux, de l'entrepont ; à droite et à gauche, les cloisons des cabines, les tiges blanches des cheminées forment les murailles métalliques de notre temple ; des tuyautages bariolés, quelques soupapes, quelques robinets bien fourbis jettent des éclats jaunes et rouges ; des chaises pour les officiers, des bancs pour l'équipage se groupent sur huit ou dix mètres de profondeur. Vient qui veut. Une sonnerie de clairon annonce la

messe, et qui n'est pas de service y assiste ou s'en dispense. Tandis que le prêtre poursuit les rites, on entend dans les fonds la respiration des machines, le ronflement des ventilateurs ; au-dessus de la tête, sur le pont, piétinent les matelots de quart ; les grandes lames de l'Adriatique claquent sur la carène et la trépidation du croiseur en marche fait trembler l'autel. Par moments, la musique fait entendre de vieux airs liturgiques ou des motifs modernes.

Le prêtre s'adresse aux matelots. Il n'a pas besoin de leur enseigner l'héroïsme, de faire de grandes phrases. L'instinct des matelots est plus sûr. Les vérités éternelles, développées avec candeur, les séduisent et les persuadent. Nos Bretons, nos Provençaux écoutent, recueillis, la paraphrase de l'Évangile du jour. Quand on trouve des paroles naïves, semblables à celles que le Galiléen rencontrait voici deux mille ans, leurs lèvres s'entr'ouvrent, leurs yeux profonds se perdent, et leur âme devient meilleure. Que l'on s'égare en des raisonnements, ils essaient de comprendre, leur front se plisse, et ils discutent en eux-mêmes. Ce sont les diapasons parfaits du beau, du clair, du simple; l'on est sûr de les toucher quand on cherche leur cœur.

La musique joue le *Domine, salvam fac rempublicam.* Le prêtre traverse les rangs pour regagner sa cabine, et l'auditoire se disperse. Cinq minutes plus tard, bancs et drapeaux ont disparu, la batterie a retrouvé sa solitude et son recueillement. Les matelots, devant les machines ou derrière les canons, se remémorent avec plaisir le pur enseignement de tout à l'heure. Croyants ou non, ils se doutent bien qu'on leur a dit des choses sincères, et s'abandonnent à leur prestige.

Ainsi, aux premiers âges, dans les clairières ou les prairies, devaient discourir les apôtres devant les populations rudes. Leur parole sema les germes qui mûrirent pendant des siècles; leurs temples n'étaient pas plus majestueux que le vaisseau d'acier qui chaque dimanche l'entend sur mer.

Près de Santa-Maria di Leuca, 17 novembre.

Nous possédons à bord une oreille qui ne s'endort jamais : c'est la télégraphie sans fil. Ses appareils sont enfouis dans

les profondeurs du bâtiment ; une cabine matelassée isole les opérateurs des bruits de la machine et des tumultes qui s'entrecroisent. De quart en quart, les télégraphistes se passent les écouteurs, et les plus fins murmures de la voix électrique n'échappent point à leur vigilance.

L'espace vibre d'un concert ininterrompu. Émanés de stations proches ou lointaines, de navires errant sur l'Atlantique ou tout près de nous, les appels, les discours cherchent leur voie ; l'éther les transporte instantanément. Les puissantes antennes de la Tour Eiffel, de l'Irlande, d'Allemagne, d'Italie ou de Constantinople, dominent de leurs volumineux gosiers les chuchotements plus faibles. Elles lancent à toute force, à toute distance, les nouvelles officielles de la tourmente. Quelqu'un parle-t-il trop haut à cinq cents ou mille kilomètres, elles élèvent le ton, enflent leur voix, jusqu'à ce que les importuns se soient tus.

Un accord tacite alterne leurs émissions. L'Allemand ne gêne point le Français, le Turc attend que Malte ait fini, Madrid qui cause avec Berlin se repose quand Londres parle. Car ces grands postes, contrôlés par les gouvernements, ne passent que les énonciations d'importance majeure, celles que le monde entier doit connaître, et ils ne désirent ni brouiller, ni être brouillés. Les communiqués du front, les événements de mer, les tractations diplomatiques ou financières, les plaidoyers ou les insultes, circulent en toutes langues, et l'on peut être certain que les journaux ne les publieront pas. Si d'aventure le lecteur des gazettes les trouve en sa feuille quotidienne, ce sera huit jours ou quinze jours plus tard, sous une forme désarticulée, méconnaissable.

Les marins entendent toutes les cloches et tous les sons. Quand l'univers doit s'en tenir aux maigres et tardives communications autorisées par la censure, ils savent déjà ; leurs angoisses et leurs joies précèdent les angoisses et les joies des millions d'êtres anxieux. L'Irlande annonce un simple mouvement stratégique russe, mais Norddeich — le poste germanique — clame à tous les échos une victoire allemande, une avance, et la rafle de milliers de prisonniers... Norddeich explique en termes laconiques un événement de mer, mais Eiffel fait crépiter ses plus fortes étincelles, qui lancent jusqu'à

Moscou, à Terre-Neuve, au Soudan et dans la mer Rouge le désastre subi sur l'eau par quelque force teutonne. Dans combien de jours, avec quelles déformations le public lira-t-il ces nouvelles?... A toute heure du jour et de la nuit, nous les recevons, brutales et impérieuses.

Nulle illusion ne nous est permise. Nos ennemis n'ont garde de mentir trop grossièrement dans ces proclamations destinées à leurs ambassadeurs, à leurs consuls, aux innombrables agents qui entretiennent de par le monde le prestige germanique ; il est de toute urgence, pour l'Allemagne, que ces hommes-là recueillent des renseignements sincères, dont ils feront état pour leurs négociations. Il n'y a rien de commun entre les rhapsodies de ses journaux ou de l'agence Wolff et ses affirmations aériennes. Tout au plus, en l'occurrence des défaites, rédige-t-elle soigneusement des textes vagues. Mais ce vague nous fait dresser l'oreille, et, avant quelques heures, Londres ou Paris confirment la victoire anglaise ou française.

Il n'existe sur l'univers, hors les chancelleries et les gouvernements, de cartes tenues à jour que sur les navires de guerre. Nous discutons au carré sur des pavillons placés à l'endroit précis où ils doivent être ; nos pronostics, nos espérances, sont rarement déçus. Et si le secret ne nous obligeait au silence, nous apprendrions à nos amis bien des nouvelles.

Mais au-dessous des grands ténors de la télégraphie sans fil, chuchotte la myriade des barytons, des basses et des choristes. Ainsi, dans la forêt tropicale, le rugissement des lions n'empêche point les dialogues des insectes et des rongeurs : ce réseau de voix inférieures donne à la jungle sa vie profonde. Les voix menues des bateaux qui parlent donnent à l'atmosphère marine une animation mystérieuse. Un grand paquebot, venu des mers tropicales, annonce son passage devant tel cap fréquenté. Un torpilleur en patrouille vers Gibraltar informe Port-Saïd des bâtiments qu'il a vus. Ce torpilleur n'a point de poumons assez forts pour crier à l'autre bout de la Méditerranée; il appelle Bizerte ou Toulon qui lui répondent, prennent son message, et l'envoient comme une balle qui rebondit sur les antennes de Malte, sur les mâtures d'un croiseur français de l'Ionienne, sur les fils d'un navire russe de la mer Égée, et va tomber enfin dans le poste de

Port-Saïd. Un courrier renseigne sur sa position, une escadre demande des ordres, un attaché naval ou un ambassadeur lance des renseignements d'espionnage ; le résident général du Maroc expédie du blé au Monténégro ; les grand'gardes préviennent qu'un sous-marin est en vue ; des navires charbonniers réclament qu'on précise le point où ils trouveront tels cuirassés : toute la Méditerranée frappe à l'antenne du Commandant en Chef, comme une nuée de subalternes frappe à la porte du personnage qui distribue les ordres.

Et le Commandant en Chef, sur son majestueux cuirassé, bureau errant, résoud, décide, ordonne, dirige : les tentacules sonores s'échappent de la mâture où flotte son pavillon, le pavillon tricolore qui représente la France, et, à travers l'espace, tout près, très loin, par les raquettes des postes qui les renvoient encore plus loin, leur écho va toucher l'oreille du destinataire.

Aucun désordre, aucune cacophonie dans ces rafales de chuchotements. Ainsi que les exécutants d'un orchestre bien réglé, tous les causeurs parlent à la minute, à la seconde prévue pour leur partie ; chronomètre en main, les télégraphistes guettent l'instant qui leur est dévolu, lancent à toute vitesse les trilles de notes brèves et courtes ; qu'ils aient fini ou non à la fin de leur période, ils s'arrêtent et attendent, car aussitôt une voix lointaine joue son air et réclamerait violemment si quelqu'un l'empêchait de parler. L'étendue méditerranéenne est partagée en secteurs, le temps est réparti en intervalles, et nul ne se permet de sortir du silence si le tableau préétabli lui enjoint de se taire.

Les délinquants, d'ailleurs, sont bien vite reconnus. De même que le doigt d'un aveugle acquiert des sensibilités surprenantes, de même l'oreille des télégraphistes discerne le timbre, la hauteur de ton, et la richesse musicale des bavards qu'ils n'ont jamais vus. Pour l'initié, les radiations électriques ont une personnalité semblable au langage humain. Deux postes, deux navires ont des voix et des débits distincts. Celui-ci émet en bredouillant ; celui-là, solennel, parle avec lenteur ; les bruits de l'un évoquent l'allumette frottant sur le papier rugueux, l'autre bourdonne comme une mouche, un autre chante aigre comme le vol des moustiques. C'est un concert

presque magique : dans sa cabine capitonnée, l'écouteur entend et discerne des sussurrements de cigale, des crins-crins de violon, des élytres de scarabées, des fritures d'huile bouillante, que l'électricité fantaisiste émet à des centaines de lieues. Cela voltige, s'arrête, recommence ; on dirait une symphonie de lutins sur une lande infinie. Et pourtant, la moindre de ces vibrations est messagère de guerre, de vie ou de mort.

L'on évite en effet de parler pour ne rien dire. L'on a soin de n'employer que des langages secrets. Ce bavardage perpétuel ne contient pas un mot, pas une phrase que quiconque puisse interpréter, s'il ne possède pas les clefs sur quoi repose la sécurité des navires. Des chiffres, des chiffres, des chiffres, rien autre ne circule dans l'espace. Toutes les combinaisons que peut inventer l'esprit des hommes, tous les traquenards imaginés par des spécialistes, ont été préparés aux heures pacifiques. Nous renchérissons sur ces arrangements des nombres ; de peur que l'ennemi, recevant des pages et des pages de textes chiffrés, ne parvienne à en forcer la serrure, l'armée navale ne conserve pas longtemps ses clefs ; elle les modifie, les renverse, les triture ; et les officiers chargés de la traduction des textes sont comme des voyageurs qui changent d'idiomes à chaque frontière.

Bien plus, chacun ne parle pas le même langage ; dans l'écheveau des conversations, tel personnage s'adresse à tel autre sans que quiconque puisse l'entendre. D'Anglais à Anglais, de Français à Français, de ministère à amiral, d'amiral à croiseur, de Commandant en Chef au moindre de ses satellites, d'ambassadeur à cuirassé, de consulat à poste terrestre, s'enchevêtrent des dialogues en patois inconnus. Les curieux peuvent entendre, ils n'en deviennent pas mieux renseignés. Dignes descendants des Gaulois, que César décrivit arrêtant les voyageurs sur les routes pour leur soutirer les nouvelles, nous voudrions tous connaître le message dont nous lisons les chiffres sans que nos codes nous livrent sa signification. Peine perdue. Peut-être, à force de patience, de pointages et de migraines, l'un de nous parviendra-t-il à arracher aux nombres un secret qui ne lui est pas destiné. Il se réjouit. Il fait l'important. Il se croit très supérieur de savoir écouter aux

portes. Mais, un beau jour, la clef dont il avait appris le maniement devient rétive dans sa main ; elle ne lui livre que des mots sans suite, des coq-à-l'âne. Les deux causeurs se sont amusés à changer la serrure, et tout est à refaire. Les marins alliés se méfient autant des adversaires aux oreilles trop ouvertes que des indiscrets amis aux langues trop longues. Et c'est fort bien ainsi.

D'ailleurs, nous avons assez à faire de traduire les radiogrammes accessibles. Outre le lieutenant de vaisseau chef de quart, outre le chef de veille et son second, un quatrième officier, à toute heure de jour et de nuit, se penche sur les liasses de textes reçus par la télégraphie sans fil. Près de lui, les codes, les dictionnaires contiennent chaque mot, phrase ou signal dont il peut connaître le sens. Pendant quatre heures, il fait des versions de nombres en langue française. Anglais, Russes, Français, Monténégrins ou Serbes, tout le monde trouve à dire quelque chose de nécessaire, de primordial. Cent, deux cents télégrammes arrivent pendant la journée ; on les transcrit sur des registres ; leur expéditeur, leur destinataire, leur numéro, la minute d'émission, tout est noté scrupuleusement. Ce sont les archives de notre odyssée navale.

Souvent, un radiogramme s'adresse au *Waldeck-Rousseau*. Le poste qui veut l'appeler lance dans l'étendue le nom conventionnel de notre croiseur ; celui-ci répond. Des rives ou des navires, surviennent les instructions, les interrogatoires. Dans la nuit obscure, on transmet au commandant le message qui demande réponse ; le commandant médite, pèse prudemment les mots que l'on renverra ; l'officier traducteur transforme selon le chiffre les phrases claires et concises. Et quelques minutes plus tard, les antennes du bâtiment s'illuminent au milieu des ténèbres par lueurs longues et brèves. C'est la réponse qui s'en va. Les fils tendus entre la mâture prennent une couleur phosphorescente, des craquements secs accompagnent l'émission de chaque chiffre, et au même instant, quel que soit le nombre des lieues qui nous séparent, l'interpellant reçoit l'écho minuscule de notre voix.

Ainsi vont les jours, bruissant de propos invisibles. Chacun dit ce qu'il sait, écoute ce qu'il doit entendre, répond quand on l'appelle. De l'Océan à la mer Rouge, tous les navires

errants se tiennent aux coudes, et l'électricité magicienne efface la distance. Mais il est des cas où l'on se tait.

Lorsque, sur les sentiers de l'aventure, les audacieux bâtiments remontent l'Adriatique jusqu'au seuil des ennemis, leur voix est aussi couverte que leur cheminement est obscur. Pour impérieux que soient les appels, ils négligent de répondre. Tout autour d'eux, à Cattaro, à Lissa, dans les îles et les arsenaux, les espions télégraphiques entendraient le grossissement de leur voix qui approche. Noirs et muets, ils courent sans parler. Les écouteurs de la cabine calfeutrée prêtent l'oreille. Et alors, tout le long du parcours, pendant les heures furtives, ils saisissent d'étranges dialogues... Quelque espion autrichien, en Italie ou aux îles grecques, a vu dans l'atmosphère du crépuscule le départ des navires français vers le nord. Dans une cheminée, dans une cave, dans un puits, cet espion recèle un poste émetteur que les neutres ignorent ; il envoie des nombres brefs comme un coup de sifflet. Nous ne pouvons pas comprendre ces nombres, mais nous devinons ce qu'ils veulent dire : « Les Français vont partir. » « Ils partent. » « Ils sont en Adriatique. » « Ils approchent de Cattaro. » La voix ennemie ne sort pas d'une bouche française, nous la reconnaissons à son timbre chantant : flûte ou sifflement d'ailes de moustiques. Leurs appareils Telefunken produisent ce son qu'on reconnaît entre mille, et, toute la nuit, sa vibration nous suit à la piste. D'où viennent ces chuchotements dans l'ombre? Par quel miracle, d'instant en instant, entendons-nous ces jets sonores qui ne parlent que de nous? « Les Français passent devant Brindisi. » « Ils passent devant Bari. » « Ils obliquent au nord-est. » « Vers deux heures, ils approcheront Pelagosa. » Dans le lointain, des trilles musicaux répondent, deviennent plus distincts. C'est Cattaro, c'est Pola, ce sont les îles Dalmates qui nous attendent.

Oui! nous nous mouvons dans une ronde de gnomes sinistres, et ces Allemands ont de prodigieuses écoutes. Leur murmure haut et grêle, indéchiffrable et pourtant très clair, sautille autour de nous qui marchons dans le noir. Des destroyers, des sous-marins voltigent peut-être sur notre route. Celui qu'a déçu notre course trop rapide envoie bien vite à l'autre

factionnaire son arpège électrique, et le factionnaire accourt, torpille braquée. Où est-il? Devant ou derrière? Canonniers, ne dormez pas à vos pièces! Officiers, penchez-vous sur le vide opaque! Croiseur enveloppé d'ombre, cours plus vite et encore plus vite! Ils rôdent, les mauvais spectres de l'Adriatique, et leurs lèvres soufflent dans des pipeaux irréels les notes qui préparent ton naufrage. N'aie point peur. Ils s'essoufleront à te poursuivre, et tu seras demain où le désire la France.

Quel croiseur, quel cuirassé, marqué par le destin, recevra la blessure des farfadets qui chantent?

A l'ouest de Corfou, 26 novembre.

La destruction de l'*Emden* par un croiseur australien, dans le golfe du Bengale, clôt cette lutte océanique où les Allemands prétendaient imiter les grands corsaires de France. Les paquebots armés en guerre, *Kaiser Wilhelm, Cecilie, Cap Trafalgar*, maint autre, ont expié déjà leurs vaines audaces. Ils croyaient terroriser les navigateurs et affamer les peuples, mais les trésors de vie vont affluer, plus abondants, au sein des entrepôts alliés,

La marine est la gardienne des greniers. Nous le savions déjà, nous qui hantions les grandes routes pendant les navigations pacifiques, mais cinq mois de labeurs nous ont prouvé que nous ne le savions pas assez.

Nous avons vu passer, nous avons protégé l'innombrable théorie des colporteurs chargés du blé dont on fait le pain, des troupeaux qui donnent la viande, de l'acier qui forme l'obus. Les navires de guerre ont libéré les voies qui ravitaillent nos champions et fermé celles de leurs adversaires. Combien de mois encore durera cette besogne? L'avenir clôt ses lèvres. Mais les croiseurs et les torpilleurs errant de la Norvège à la mer Égée ne reculeront point devant leur tâche. Une nation qui lutte exige que quelques-uns de ses défenseurs assurent le vivre de ceux qui se battent. Les gestes des marins ne sont pas retentissants, et la gratitude terrestre ne remercie point leur fatigue. Qu'importe? Si l'œuvre secrète des navires empêche que les larmes de la famine s'ajoutent à celles du

deuil, elle n'aura pas été sans grandeur, et les sourires des petits enfants rassasiés seront leur récompense.

Mais j'oublie l'*Emden* et les paquebots corsaires. Semblable à l'onde, mon rêve obéit à des souffles capricieux. Il a souvent comparé les fastes de nos corsaires nerveux à la parodie que nous en offre la culture allemande. Que diraient les Jean-Bart, les Duquesne, devant les bandits vomis par Kiel et par Hambourg? Aux grandes époques de Dunkerque et de Saint-Malo, les chétifs corsaires se ruaient à l'assaut des galions magnifiques cinglant vers l'Espagne et la Tamise. Tels de bons renards, ils livraient le combat d'astuce et d'audace. Ils risquaient tout. C'étaient les enfants prodigues de la mer. Ils jouaient un jeu loyal, et ne mettaient point leur orgueil à massacrer aveuglément.

Aux horreurs actuelles de l'Océan, l'on peut deviner l'épouvante des mers si quelques années de paix avaient permis à l'Allemagne de forger de nouvelles armes. Paquebots ou croiseurs, elle a choisi les plus puissants, les plus rapides et leur a dit : « Tue, coule, et enfuis-toi. » Cathédrales éternelles ou chemineaux de l'onde, rien n'est sacré aux barbares de Reims et de Louvain. Qu'eussent été les horreurs de cette guerre de course, si Guillaume II lui-même, ou l'un de ses seïdes, avaient pris la haute main sur les égorgements maritimes? Devant elles auraient pâli les macabres imaginations du moyen âge. Quels forfaits inventeront les Allemands quand ils comprendront qu'ils sont vaincus?

Honneur aux officiers de l'*Emden*! Ils ont détruit, mais leur grande âme s'est refusée aux crimes ordonnés par leur maître. Leur générosité préserva la vie des matelots offerts à leurs coups et le tableau de leurs exploits n'est pas déshonoré par le sang. Cette louange, sans doute, leur a valu le pilori de Berlin, mais la confrérie maritime ne leur réserve pas de dégoût.

L'Angleterre accepta le défi. Déployant sur les vastes étendues d'eau la meute de ses croiseurs, elle les lança sur la piste des destructeurs, et ordonna « Supprimez-les. » Nul pardon, nulle faiblesse. L'empereur de la Sprée avait ressuscité la loi du sang, l'on asséna sur ses satellites la vengeance du talion. Ils disparurent tous.

Dernière victime, l'*Emden* subit le sort qu'il avait souvent imposé. Vingt vapeurs inoffensifs représentaient son tableau de chasse, et il était à l'affût d'un convoi britannique. Aujourd'hui, déchiqueté, couché sur un récif hindou, il sert de mémorial aux navigateurs errants. Ils salueront d'abord cette épave héroïque, qui sut mourir et racheter l'ignominie de sa besogne. Ils remercieront ensuite le hasard qui ne les a point fait naître allemands.

Canal d'Ithaque, 30 novembre.

Mandé par le Commandant en Chef, le *Waldeck-Rousseau* quitte son barrage adriatique, Otrante, Fano, l'Albanie, pour prendre des ordres en un mouillage des îles Ioniennes : Arkudi.

Nous tirons par le plus court, en haute mer, avant d'approcher le dédale des archipels. Corfou, Paxo et Anti-Paxo disparaissent au nord, Saint-Maure et Céphalonie montent au sud ; la grande muraille d'Orient couvre l'est : tous les témoins de notre course se déplacent avec lenteur, et chaque minute donne au décor d'imperceptibles glissements.

Les officiers de quart se penchent sur la carte. Cette grande feuille blanche, aux gravures fines, indique sobrement les contours, les repères, les dangers et les routes. Elle est rebutante à qui ne sait pas la lire ; ses dessins sont notre évangile. A leur tracé net ou compliqué, nous présageons la facilité du voyage ou ses embûches. Il nous arrive de songer aux navigateurs de jadis qui n'avaient d'autre guide que la Providence ; la simple lecture des cartes nous fait deviner si ces parages étaient aimés ou maudits, et si, avant de s'y risquer, le pilote invoquait Neptune ou la Vierge des Flots.

Aujourd'hui, nous n'avons point tant d'inquiétude. Le ciel et la mer sourient. Il y a quelque chose d'incertain dans les grâces de la nature qui se souvient des béatitudes d'automne et sent venir les frimas d'hiver. Ses dernières tendresses ont de la fragilité.

Nous voici dans la passe de Dukato, entre Sainte-Maure et Céphalonie. C'est un boulevard triomphal. A droite, Ithaque, patrie d'Ulysse, mordorée sous le haut soleil ; à gauche, des bijoux de rochers et de sentiers liquides, plus délicats, plus

bienheureux que des pistes perdues au fond des bois ; devant, un archipel dont les îlots ont choisi leurs noms dans le langage fluide des aëdes : Arkudi, Meganisi, Astoko. Et, tapisserie de haute lisse, les merveilleuses montagnes trônant sur l'eau, bleuâtres et couronnées de clarté. La mer a des reflets de pervenche, le ciel est pâle, les îles se revêtent de couleurs atténuées : les dieux en balancèrent les teintes, les formes et les sites pour composer une féerie sans défaut.

L'espace a pris une âme divine. On ne sait de quoi elle est faite. Cela ravit les yeux et précipite le sang. Lorsque le magicien Homère contait le retour d'Ulysse, les dieux ioniens lui prêtaient une langue et flexible et sonore. Les hommes de notre siècle en ont perdu le secret ; leur infirmité s'arrête au seuil de l'inexprimable. Certes, l'Ionie était le jardin des dieux.

Le croiseur svelte et prompt glisse entre ces rives mémorables, qui contemplèrent les barques des Achéens, les trirèmes de Rome, les galères vénitiennes, les vaisseaux des Croisés et les felouques de Barbarie. Dans notre sillage ont passé les générations de pilotes survenus des confins où l'onde est méchante, et qui riaient d'aise en ce paradis maritime. Comment n'auraient-ils point tous, poètes ou marchands, pirates ou soldats, célébré ces délices et désiré d'y vivre. Moi-même, j'ai haï jusqu'au nom d'Ithaque, ânonné dans les versions du lycée, j'ai maudit l'Olympe assemblé dans un livre détestable... J'ai vu depuis les ciels les plus parfaits. Pour mes yeux la lumière a épuisé ses miracles, et c'est pourtant ici que je place le berceau des dieux. Où donc, lorsque la fantaisie leur venait de descendre ici-bas, auraient-ils atterri, sinon sur cet îlot majestueux comme Junon, sur cette berge dessinée par Vulcain. N'est-ce point à cette atmosphère blonde qu'Apollon a ravi l'éclat de sa chevelure?

Et n'est-ce pas cette eau qui enfanta Vénus? Quel homme trop heureux saisira les secrets des formes et des chatoiements élaborés par la mer? Les poissons qui s'y balancent surpassent en couleurs et en sveltesse les bêtes les plus harmonieuses. Elle donne aux plantes nourries par ses sèves la richesse des métaux, la flexibilité des courbes et de surprenantes structures que la terre refuse à sa flore. Aux hommes qui la hantent, aux cités qu'elle baigne, elle accorde des

pensées et des grâces d'élection. Toute beauté vient de l'onde ; tous les germes vitaux ont flotté dans son sein. Et la subtile race d'Homère, qui enfermait en des corps divins les symboles créateurs, a fait jaillir des flots ioniens la déesse de vie et de grâce.

Aphrodite ! souveraine et nue, je te vois sortant de la mer diaphane et bleue. Tu étires tes membres doux sous les caresses de la lumière, tu ouvres tes yeux ravis sur la terre où les hommes, harassés par la laideur de leur âme et l'ineptie de leurs œuvres, tendent éperdument les mains vers ton inaltérable beauté. Tu vas à leur rencontre. C'est ici même que ta course aérienne, bondissant de gloire en gloire sur les dômes de l'avenir, risqua ses premières foulées. Bénis soient les Grecs, tes parrains, qui te choisirent ce berceau.

Au moment où là-bas, sur les champs du meurtre, des butors germaniques veulent détruire tout ce qui est beau, tout ce qui fut enfanté par toi, je comprends mieux le patrimoine que les Français doivent défendre. O Aphrodite, tu étends à travers les âges ta protection sur la France, ton héritière. Elles sont toutes venues d'ici, les pensées claires, les émotions délicates et les rêveries fécondes que tu aimais chez tes pères nourriciers. Humble défenseur de la beauté engendrée par l'hymen de la mer et du soleil, Français qui te remercie de ce que tu as mis en lui et qu'on veut écraser à coups de bottes, je te salue au passage, Aphrodite Ionienne, et voudrais deviner le cercle d'or où les Grecs ont placé ta naissance.

Et ne crois point que la force des souvenirs classiques parvient seule à créer mon adoration. Du haut de cette passerelle, où ma prudence de marin conduit le croiseur parmi les méandres chers à Ulysse, j'aperçois mille matelots rangés sur le pont et pénétrés de stupeur. Ils ont cessé de parler, de rire, et de tourner le dos à la mer trop connue... De grands silences planent aujourd'hui sur ces Bretons, ces Flamands et ces Provençaux. Sous quelle forme naïve pensent-ils le bonheur de leurs yeux? Ils ignorent les poésies et les livres qui m'ont apporté le legs antique. Ils sont là cependant, les paupières béantes, écrasés par l'admiration. Cette stupeur est l'hymne le plus profond qui puisse célébrer ta Beauté. Je devine que leur âme emprisonnée dans des cachots obscurs regrette

inconsciemment la hâte de notre passage. Leurs réflexions sont plus émouvantes que les miennes; elles montent d'un abîme où les mots n'existent pas pour traduire les mystères. On discute quand on ne comprend pas un mystère ; on se tait dès qu'il se révèle. Tous les matelots se taisent. La Beauté vient de prendre place dans leurs souvenirs.

Au large du Péloponnèse, 2 décembre.

Après tant de semaines de courses sans contact avec le monde, nous espérions goûter à Malte le repos de quelques jours que le Commandant en Chef accorde aux navires fatigués. Nous caressions l'illusion qu'il nous avait fait venir pour nous remettre sa correspondance et nous envoyer bien vite à notre cure de terre. Mais, en marine, il ne faut jamais espérer si l'on ne veut être déçu. A peine arrivé au mouillage d'Arkudi, le *Waldeck-Rousseau* était chargé d'une mission urgente de l'autre côté des Balkans, à Salonique ; à regret son étrave prend la route du sud, contourne la Grèce et le Péloponnèse, remonte au nord et, à travers les méandres de la mer Égée, cherche le chemin de la Thessalie.

La lassitude commence à poser ses stigmates sur les visages et dans les yeux. Les chauffeurs devant leurs fourneaux, les mécaniciens devant leurs pistons, les canonniers veilleurs derrière leurs pièces, n'ont pas vécu impunément cet interminable chapelet de jours et de nuits, où ils passent du travail le plus attentif à un mauvais repos. L'atmosphère des entreponts devient chaque jour plus lourde et entêtante; des poussières, des bouffées de chaleur traînent partout, et les sommeils pesants laissent la même fatigue que des nuits de chemin de fer, toutes fenêtres closes.

Et puis, chacun se demande si nous aurons jamais le plaisir de joindre ces Autrichiens ou Turcs, qui se rencoignent hors de portée, et ne dépêchent contre nous que des sous-marins. Les sous-marins sont là, ils sont partout, ils ne sont nulle part. Nous étendons les bras dans le vide; nos yeux s'épuisent à chercher ce qui se cache, et tout à coup, dans les flancs du navire, s'enfoncera la blessure qui ne pardonne pas. Cela se

passera dans le silence, car la guerre maritime de cet âge est muette.

Il eût été fastidieux que j'effeuille cet almanach de poursuites vaines, de chasses en haut de l'Adriatique, de factions dans la nuit, l'aurore, la lumière et le crépuscule. Les journées se tiennent par la main et forment un cortège déjà gris, ondoyant sur l'eau, au bout de quoi s'évanouissent les dernières heures passées en France.

Le Commandant en Chef a consolé notre mélancolie. La mission qui nous mène à Salonique nous conduira plus tard à Marseille. C'est du moins l'espoir que nos instructions renferment. Et nous serons autorisés à prendre en France le repos de nos étapes. Chacun bâtit des rêves, suppute les délais, et se persuade que les fêtes de Noël le retrouveront dans sa famille. Déjà, les pères caressent les têtes blondes penchées devant la cheminée ; les maris, les amants frémissent à la joie grave de ce nouveau retour, simple épisode de notre carrière vagabonde, mais chargé d'émotion par les angoisses d'hier et les hasards de demain. Nul cependant n'ose achever ces châteaux en Espagne. Trop de mécomptes ont jalonné notre existence pleine de leurres.... Quant à moi, qui depuis onze ans n'ai point passé en France une seule nuit de Noël, puis-je croire qu'une fantaisie des guerres m'accordera cette douceur refusée par la paix?

En attendant, chaque tour de l'hélice nous éloigne de la France. Sparte, Cythère, les Cyclades, Corinthe et le Pirée : voilà les noms que l'officier de quart donne aux terres qui tour à tour viennent nous saluer sur l'horizon. A l'extrémité de la carte s'inscrivent les Dardanelles et Constantinople, autres bornes de cette guerre universelle. Notre croiseur a quitté les lieux du danger adriatique et s'avance à toute vitesse vers le guêpier turc. Cela se passe dans un décor inimitable. Nos yeux cherchent un phare sur une île au nom célèbre; nos lèvres murmurent un cap qu'ont illustré les poètes ; nous manœuvrons les machines et le gouvernail dans un archipel de tabernacles : Cythère, temple de Vénus, et Délos, patrie d'Apollon; Sparte au visage austère, et Athènes, rose de l'antiquité. Pourquoi le marin ne peut-il pas jouir de ce décembre pur et sec? Sous ses talons trépide le noble

croiseur. Pendant sa veille, il fume une cigarette au parfum léger, et ses pensées, fluides comme ces volutes blondes, promptes comme ce navire, pourraient en des âges plus heureux s'attarder aux époques légendaires. Mais non. La malice des hommes obscurcit le ciel lumineux. De l'Autrichien au Turc, il faut veiller sans cesse. Et je ne songe pas à me plaindre, car ces heures préparent sans doute de violentes nostalgies.

Golfe de Salonique, 7 décembre.

Par la succession des quarts, l'entrée nocturne dans le golfe de Salonique m'est échue. De deux heures à six heures du matin, j'ai conduit le navire en cet entonnoir sans phares, aux courants dupeurs, qui se termine sur la ville tant convoitée, pomme de discorde des peuples orientaux.

Une brume traîtresse dormait au ras des flots et encapuchonnait les rivages. Plus haut, la lune dominait les altitudes et laissait choir sur les neiges du mont Olympe, du Pélion et de l'Ossa, des rayons paresseux et étincelants. Suspendues entre les vapeurs terrestres et le manteau étoilé du ciel, ces cimes blanchies par les frimas et la caducité de leur gloire veillaient dans le grand silence. Elles sont le seul guide du marin perdu dans la brume; l'officier de quart, le jeune aspirant qui l'aide, ne perdent point de vue leur présence tutélaire. Il fait très froid. Vers quatre heures, soufflent de Thessalie des vents chargés d'onglée, qui aiguisent les arêtes de neige comme des rasoirs luisants. Mes mains grelottent sur les jumelles, et mes yeux pleurent sous l'aquilon. Il faut oublier ces piqûres.

De subtiles pâleurs hésitent à l'orient, envahissent la droite du ciel. Des terres basses, jalonnées par des feux, apparaissent droit devant. L'aube vient, moment trouble et dangereux; transis, grelottants, mon aspirant et moi varions les routes parmi les hauts fonds, pleins de surprises.

Au moment où la dernière embardée ouvre la rade de Salonique, mon successeur vient me libérer. L'aurore a pris possession de notre univers, la merveille d'un matin d'Orient sort des pénombres de la nuit. Je vais vite boire une tasse de

café bouillant, et remonte, simple spectateur, pour admirer le panorama que j'approchai comme pilote.

Une étendue d'eau glacée, ceinte de sables et de marécages, reflète les lueurs imprécises. Sur cette pellicule de glace, notre étrave se fraie un passage, et les éclats brisés retombent de chaque bord avec un crépitement de gaufres qui craquent. Vers l'embouchure du Vardar, des légions de volatiles patinent et se culbutent sur cette croûte où leurs griffes ne mordent point; le tumulte de leurs voix émeut le matin pacifique : poules d'eau ébouriffées, rauques hérons, canards aux compagnies triangulaires, s'éveillent et fourmillent; des flamants roses, sur l'aiguille de leur patte, réussissent à se poser, immobiles et pensifs, à quelques mètres de notre sillage.

A mesure que notre croiseur, étincelant de rosée et lustré par le froid, pénètre plus avant dans les albumines du brouillard, une ville émane de l'irréel. Elle est encore emmitouflée des mousselines matinales, ses bases plongent dans l'opaque, et ses minarets offrent déjà leurs têtes aux diaprures du matin. Frêles, ils se dégagent un à un, et bientôt on ne peut plus les compter, car ils forment sur la ville une forêt de colonnes. Le château fort, au sommet de la colline, baigne dans la lumière ses murs rouillés aux tours massives, et partout, fuyant sur l'horizon, une plaine désolée, sans arbres ni maisons, emporte le regard vers la Serbie, la Bulgarie, la rèce ou les steppes turcs.

Notre ancre tombe et crève le parchemin de glace. Le croiseur s'arrête enfin, après tant de lieues et de cheminements. Salonique tout entière sourit aux baisers du soleil. Proches de l'eau, comme sur toutes les rives méditerranéennes, les maisons du quai montrent le noir des annonces commerciales, l'or des façades des cinémas-palaces, le blanc du stuc et du marbre qui couvrent les hôtels et les banques. Trouées obscures dans la masse des maisons, les rues montent du port, s'enfoncent parmi les gradins des murailles chrétiennes et juives, jusqu'aux hauteurs de l'amphithéâtre où règne le bleu léger des cabanes islamiques, avivé par des cônes de cyprès et des massifs de platanes.

Une basilique orthodoxe étale son dôme bossu; la synagogue, géométrique et laide, semble se cacher dans un fouillis

de terrasses ; une église catholique dresse sa croix sur l'élancement des pierres orgueilleuses ; et les cinquante minarets, troncs blancs aux cimes renflées et effilées, lancent vers le ciel d'Allah leur sveltesse nombreuse. Vers la gauche, au-dessus du port, de hautes cheminées de brique fument : ce sont les minarets du nouveau dieu, le travail, qui est venu enfin prendre sa place dans l'assoupissement oriental.

Portant pavillon de guerre en des eaux neutres, notre croiseur est tenu à de grandes réserves. La Grèce consent à donner à notre mission une hospitalité courtoise, et nous éprouvons scrupule à n'en point abuser. Depuis l'origine de la guerre, le *Waldeck* est le premier navire belligérant qui mouille en cette rade cosmopolite. Tout l'Orient frémit. De l'orage serbe et turc viennent des éclats de foudre. Les convoitises, les haines et les espoirs attendent l'heure de jaillir, et Salonique est un carrefour où se heurtent tous les courants. La présence à terre de marins français pourrait susciter des manifestations pénibles, à coup sûr malséantes : les autorités du croiseur et de la ville tombent d'accord pour interdire, jusqu'à nouvel ordre, la descente au rivage des officiers et matelots. Cette restriction ne concerne point les porteurs de messages ni les négociateurs, que couvrent les immunités diplomatiques.

Nous voici donc reclus à quelques brasses de la côte. Nos talons fatigués de l'acier du bord s'étaient réjouis de refaire connaissance avec des terrains plus élastiques. Nos yeux emplis des glissements de l'onde attendaient les calmes spectacles de la rue ou des champs. Nous abandonnons l'espoir de ces minces plaisirs, et, Tantales de la mer, tâchons de nous satisfaire aux agréments de la rade.

Du matin au soir, et jusqu'à la nuit faite, des caïques sortent du port, se hâtent vers le navire de France, l'assiègent et s'y accrochent. Mais la consigne qui nous défend de visiter Salonique interdit à quiconque, en retour, l'accès du bâtiment. Nulle séduction n'amollit les factionnaires ; ils repoussent les tentatives les plus captieuses, et la marée des barques se brise sur notre cuirasse. Elles ressemblent aux étroits caïques de Constantinople ; des curieux s'y tassent, comme seuls les Orientaux savent le faire ; leurs fournées ne se sont point composées au hasard, mais par coteries de race, de

croyances ou d'opinions. Cette diversité de groupements reproduit le caractère de la ville, où les mosquées, les temples, les basiliques et les églises adorent sous le même ciel tant de dieux différents.

Des soldats hellènes, en grand nombre, dirigent vers nous leurs faces tannées ; suspendus à la menace de la guerre, ils se sont cotisés pour le louage d'embarcations et viennent voir comment sont bâtis les matelots qui depuis quatre mois font métier de guerre. Plus tard, dans quelque hameau de Béotie ou de Locride, ils raconteront à un auditoire agreste les dialogues qu'ils auront tenus avec les marins de Cornouailles ou de Provence. Mais entre ces deux familles d'âmes simples, aucun langage commun ne permet de discours intelligible. Des onomatopées, des grimaces, des sourires que l'on comprend partout, forment l'intermédiaire de pantomimes animées. Un doigt pointe vers les Dardanelles ou Constantinople, un autre indique l'Adriatique ; tel loustic de Marseille crie « Pan ! Pan ! » et un artilleur thébain répond « Boum ! Boum ! » De grands éclats de rire fusent. Les cœurs, sinon les lèvres, parlent le même idiome.

Écoutant ces joyeuses inanités, quelques douzaines de Turcs en jaquette noire et fez impeccable, errent silencieusement. Leur caïques sont vernis et ripolinés. Naguère, ces hommes étaient maîtres dans Salonique et la duplicité allemande lança leur pays dans une aventure qui leur fit perdre ce trésor. Notre pavillon leur est maudit. Si quelque mine turque, égarée des Dardanelles, venait sous leurs yeux éventrer notre carène, je jure qu'ils jetteraient vers Allah de stridentes actions de grâce. Mais ils sont impuissants et moroses.

Leur rancune s'accroît des interpellations lancées par les amis de la France. Des Anglais, la pipe courte entre les lèvres, leur poitrine ouverte sous une chemise molle, rament dans des pirogues ; leurs regards animés admirent le croiseur, instrument de sport, et les matelots qui jouent le jeu où l'on peut mourir. Au passage, ils immobilisent leurs avirons devant les officiers, et lancent un « Hip ! Hip ! Hourrah ! » tout à la fois ému et correct, de même qu'ils salueraient quelque équipe de cricket ou de football.

De jolies filles grecques, au profil pur et aux regards furtifs,

mêlent des sourires, des jets de fleurs et des éclats de robes fraîches à ces enthousiasmes masculins ; quand elles s'éloignent, des mains bien gantées lancent au croiseur des baisers timides que l'on croit inaperçus : mais nos lorgnettes n'en perdent rien.

Des Serbes aux faces tragiques, aux yeux enfoncés et brûlants, viennent prendre de l'espoir au contact du navire de France : en cet instant même, leur patrie contracte sa poitrine devant l'Autrichien. Notre pavillon vient leur dire : « Ne désespérez pas ! », et ils répondent par un pâle sourire à nos bonjours d'amitié.

Tout à fait à l'aise, quelques groupes de Russes se fraient un chemin dans le cohue des barques. Que leur territoire soit envahi ou libéré, que leurs troupes avancent ou reculent dans les alternatives de cette guerre, les Russes n'éprouvent ni angoisses ni joies extrêmes. Ils sont tout à fait tranquilles. Un nuage efface le soleil, mais ne le supprime point. Un revers peut ennuyer la Russie, mais elle peut attendre : ses victoires seront l'œuvre du temps. D'un grand vivat aux dents blanches, ils saluent les camarades du bon combat, et ensuite demeurent immobiles, souriants.

Ces vivats suscitent en mainte prunelle des éclairs féroces. Accroupis sur les bancs des barques, de vieux Ottomans de Bagdad, de la Mecque ou d'Erzeroum égrènent un luisant chapelet de corail, de noyaux ou d'ambre. Ceux-là sont les irréductibles. De leurs paupières mi-closes, entre leurs lèvres charnues, filtrent vers les roumis des regards haineux et des imprécations. Ils glissent à quelques mètres de nous, et n'arrêtent point leur barque nonchalante. Les clins d'œil que nous échangeons sont profonds, bloqués, chargés de sens ; les Musulmans détournent alors leurs yeux qui simulent l'indifférence, mais leur rage se trahit à la contraction de leur pouce, qui fait filer d'un coup plusieurs grains de leur chapelet.

Que dire des escouades d'Allemands, commis de négoce, espions ou fomenteurs de troubles, qui se tassent dans des chaloupes, s'installent insolemment sous nos canons, et dévisagent croiseur et marins? Ici, pullulent ces faces paternes, ces yeux embusqués sous des lunettes rondes, dont la Germanie empoisonne l'univers. Leur rétine accoutumée à ce travail

photographie nos attitudes, dénombre notre artillerie, observe notre système de surveillance et de protection. Avant ce soir, des télégrammes chiffrés transmettront aux officines de Berlin cette récolte de renseignements. Ils la font sans vergogne ; leur dédain nous insulte avec sécurité. Notre territoire n'est-il pas envahi ; nos alliés russes ne sont-ils pas harassés en Pologne ; la flotte britannique n'a-t-elle pas perdu, voici près d'un mois, sur les côtes du Chili, des navires semblables au nôtre ; nos amis serbes ne sont-ils pas refoulés par l'Autriche? « L'Allemagne au-dessus de tout ! » Nous entendons cette arrogance qu'ils n'expriment point. L'un d'eux ose même jeter par le sabord un journal écrit en français. Séduit par la langue, un matelot nous porte cette gazette. Mais elle sort des presses de l'agence Wolff ; des calembours, de monstrueux mensonges, écrits dans un français qui ferait rire les nègres, y offrent aux Levantins la pâture cuisinée par les Teutons. Nous ne voulons même pas hausser les épaules : ces Allemands qui nous guettent en seraient trop heureux. Quelqu'un d'entre nous jette à la mer cette feuille roulée en boule qui trouve aussitôt sa place parmi les détritus, et nos regards impassibles toisent ces Germains incrustés le long du bord. Mais, sous l'étoffe de la redingote, notre cœur bat un peu plus vite.

Un nouvel arrivage nous distrait de ces voisins déplaisants. Conduits par des religieux français, les enfants des écoles françaises tendent vers nous leurs frimousses vermeilles. En place des récréations dans la cour du collège, on récompense leur zèle par la vue du grand navire, du navire qui porte en rade la majesté de la grande nation inconnue. Ces bambins montrent des hérédités diverses : leurs parents naquirent en Arménie, en Syrie, en Thrace ou en Macédoine ; mais la douce main de la France a déjà modelé leur cervelle. Ils rient avec aisance ; leurs yeux reflètent le vif et le clair, fruits de la pensée gauloise. Ils se lèvent et se rassoient, curieux de tout voir, déçus de ne point monter à bord, effarouchés et francs. Quand ils s'éloignent à regret, dans le crépuscule, leur cou se détourne longtemps, et soudain leur chœur juvénile entonne une *Marseillaise* frêle et émouvante. Les voix sont mal ajustées, l'émotion hache les strophes, mais la distance et l'heure

donnent à l'hymne sacré une insoutenable magnificence. Il glisse sur l'eau comme un parfum de la patrie, s'évapore dans le couchant, et devient si ténu, là-bas, près des jetées, que nous croyons entendre à travers l'espace le chant de nos soldats tapis dans les tranchées.

Au même moment, le soleil disparaît, et le croiseur lui adresse son salut de tous les soirs. Deux coups de fusil retentissent dans l'air pur ; les cuivres de notre musique jouent *la Marseillaise* ; l'équipage entier, chapeau bas, se tourne vers le drapeau qui descend avec lenteur des sommets de la mâture, frôle au passage les passerelles et les canons, et vient coucher mollement sur l'acier l'âme de la patrie. Pendant les heures nocturnes, cet étendard roulé conserve dans ses plis l'amour de la France, et demain, les développant au soleil, il le fera flotter à nouveau sur les mers où nous voguerons. Instants religieux, qui chaque soir et chaque matin, dans la vie errante du matelot, font communier la nature et la patrie, ces deux éternités ; plus religieux aujourd'hui, à la face de mille témoins qui frémissent. Debout, découverts, tous nos amis dirigent leurs regards vers le triple symbole teint avec le sang, la pureté et l'espoir de notre patrie. Rageurs, nos adversaires détournent la tête. Le pavillon diapré descend avec grâce, sourit aux uns et nargue les autres.

L'eau, un instant pourprée, s'obscurcit et se glace. Nos canots à vapeur écartent toutes les embarcations, car il faut que toute la nuit le *Waldeck-Rousseau* demeure solitaire. Dans ce pays où rôdent tant de mauvais larrons, la vigilance ne doit point défaillir. Les barques teutonnes ne veulent point s'éloigner ; on les bouscule, on les chasse, et bientôt les faces d'espions ont dégagé les approches du navire.

Les feux de la nuit s'allument sur Salonique ; ses quais flamboient, ses pentes se mouchettent de lueurs dont les plus hautes se confondent avec les étoiles. Obscur et recueilli, le croiseur reprend sa faction ; la rade est tout à fait endormie et le froid la recouvre insensiblement d'un nouveau suaire. A bord, on croirait que tout dort aussi, mais les yeux des veilleurs ne se ferment point, et le pavillon de France peut reposer en paix.

Pointe Kassandra, 10 décembre.

Sur le combat des Falkland.

Oh ! la belle revanche !

L'escadre germaine descendait les côtes d'Amérique. Sur une région des vastes océans, elle croyait avoir réalisé l'ambition du kaiser : « L'avenir de l'Allemagne est sur l'eau. » L'amiral von Spee, héraut de la gloire teutonne, montrait aux ports du Chili son étendard qu'il disait invincible, et puis un télégramme de Berlin le rappela sans doute vers la mer du Nord, afin d'ajouter la force de ses croiseurs à celle des flottes de Kiel.

Le *Scharnhorst*, le *Gneisenau* et deux petits croiseurs commencèrent le périple du cap Horn. Ils franchirent l'éperon du monde américain. Jadis, dans ce royaume des ondes australes, j'ai subi les tempêtes et les frimas qui enveloppèrent l'escadre allemande. Elle aborda l'océan Atlantique, et remonta vers le nord. Sur la carte du monde, le crayon de l'amiral avait tracé les routes qui peut-être le conduisaient aux Antilles, aux Açores, aux États-Unis, en Islande, avant de toucher les latitudes boréales de Norvège et de redescendre vers l'entonnoir des chenaux germaniques. Sur ce long chemin, il escomptait des rafles fructueuses, des exécutions sommaires, protégées par cette chance qui l'accompagnait depuis la Chine et Tsing-Tao.

Dans l'Atlantique sud, le léopard britannique a posé ses griffes sur les îles Falkland, et sa prévoyance y a réuni d'immenses réserves de charbon. Le *Scharnhorst*, le *Gneisenau* et leurs satellites se dirigèrent vers cette précieuse proie, qu'ils comptaient prendre et vider, car elle est perdue sur l'onde comme un bateau sans défense. Les matelots allemands ressentirent, à cette approche, la joie de jouer aux adversaires un mauvais tour licite.

Mais la colère britannique avait lancé sur les flots de grands croiseurs, armés du fouet. Leurs ordres portaient de découvrir, de chasser, de fustiger jusqu'à la mort les bêtes malfaisantes. De la Méditerranée, des côtes anglaises, les bons lévriers partirent pour la battue sans merci, et ils balayèrent l'océan

comme un rateau. A chaque escale, leurs soutes s'emplissaient, les nouvelles du monde affluaient à leurs oreilles anxieuses, et ils continuaient de descendre. Quand ils surent que leur gibier remontait les flancs d'Amérique, ils se préparèrent à la grande chasse, se réunirent, et mouillèrent aux îles Falkland afin d'y prendre, en quelques heures de nuit, le charbon qu'il leur fallait pour ne pas manquer de souffle.

Hasard des flots et destin des navires ! Vingt-quatre heures de retard eussent changé les soutes où s'engouffra ce charbon. A l'aube du lendemain, les veilleurs des Falkland aperçurent dans le lointain les colonnes des fumées ennemies. Elles se rapprochaient comme un cyclone, et l'amiral von Spee, sur sa passerelle, méditait déjà le télégramme qui porterait à Berlin, la nuit prochaine, le coup de tonnerre de sa prouesse. Mais de ces îlots qu'il croyait abandonnés, il vit soudain, parmi les lueurs matinales, émerger les étraves des grands croiseurs aux canons tout-puissants. Il les compta. Il vit leur force. Ses signaux ordonnèrent la fuite. Mais la meute anglaise avait reniflé le sang, et jusqu'au soir elle courut et mordit.

Comme une épitaphe, je viens de lire la sentence respectueuse que l'Amirauté de Londres consacre aux ennemis tombés. L'amiral von Spee vient d'achever noblement une carrière sans tache. Perdus au milieu des beautés levantines, les officiers de mon croiseur se sont réjouis d'abord ; ils ont salué ensuite, car il n'est pas besoin de connaître encore tous les détails pour respecter une fin glorieuse.

Le *Scharnhorst*, le *Gneisenau* étaient des ennemis à notre taille, des croiseurs de notre classe. Pourquoi ne nous a-t-on point choisis, nous trois, navires aux six cheminées ? La lutte eût été belle et la gloire, française. N'affronterons-nous jamais qu'un flot désert, ou des sous-marins invisibles ?

Méditerranée, 13 décembre,

Notre mission est finie ; nous n'allons point en France, mais à Malte. Les Cassandres avaient raison, et, cette douzième fête de Noël, je la passerai je ne sais où... Courage et patience ! Nos camarades des tranchées souffrent dans la vase et la boue.

Nous commençons à grelotter sur une mer maussade. L'hiver sera dur pour tous les enfants de France.

Pendant quelques jours, le *Waldeck-Rousseau* a montré le pavillon le long des côtes levantines. Il prouvait la vigilance de notre patrie et son attention aux grandes secousses qui se préparent en Orient ; il encourageait les neutres et informait le Turc que son tour va venir bientôt. Le croiseur ne mouillait nulle part. Son élégante silhouette passait loin des îles et des rivages, et les populations, observant la volute de ses six cheminées, pouvaient par cette vision présager les événements futurs.

Un matin, nous parcourûmes le golfe aux trois riverains. Turc à Gallipoli, Bulgare à Dédéagatch, Hellène à Cavalla : ennemi, douteux, amical.

Gallipoli : péninsule tourmentée, montagneuse, semblable à la Corse. Derrière ses cimes, serpente le couloir des Dardanelles, sentier de Constantinople. Pour le moment, cette approche nous est interdite, et nos canons frémissent en vain ; la France et l'Angleterre attendent leur heure, le châtiment des Osmanlis viendra plus tard.

Dédéagatch : débouché que la Bulgarie a conquis aux derniers combats. C'est un port malencontreux sur une rive ingrate; il semble entouré par un désert; d'immenses casernes montrent un plâtre neuf. Butin de guerre, on l'a rempli d'armes ; gare maritime, il reçoit pour les Balkans les contrebandes navales. Combien de bateaux n'avons-nous point arrêtés, qui indiquaient ce port au nombre de leurs relâches? Nos soupçons étaient vifs, nous devinions que par là se ravitaillaient les Turcs. Mais la Bulgarie demeure neutre, les papiers des navires portaient tous les sacrements, et il a fallu laisser passer.

Cavalla, Thasos et Samothrace : port et îles grecs. Sur le premier, les Bulgares mécontents jettent des regards convoiteux ; ils ne sont pas consolés de l'avoir perdu en même temps que Salonique. C'est une discorde de cet Orient qui ne finira jamais ses disputes, et le nom de cette ville résonnera dans les discours humains avant que la guerre soit finie... Au sein de Samothrace, les amoureux du marbre ont trouvé la statue dont s'enorgueillit le Louvre. A Paris, en haut d'un escalier,

elle montre aux foules recueillies la grâce de son élan, la perfection de ses formes drapées. Elle symbolise la Victoire. Pour l'avoir recueillie dans le temple de ses chefs-d'œuvre, la France mérite d'ajouter un fleuron à la couronne de cette marraine. Elle n'y manquera pas... Nos pensées attendries se posent sur les roches violettes, où la Victoire, dormant sous la terre, attendit tant de siècles avant de se réveiller sur un parvis de France.

Toutes ces visions s'effacent. D'autres leur succèdent, et chacune apporte un nouveau rêve. Par un soir divin, un des derniers beaux soirs de l'année finissante, le croiseur a longé le mont Athos, joyau de la chrétienté. Ses pentes ressemblent à une robe de cour, semée de gemmes. Des cabanes d'ermites, de solitaires, s'accrochent aux arêtes, aimées des vautours et des aigles. Les hommes pieux, qui préparent pendant leur vie les extases éternelles, y coulent des jours austères et embaumés d'oraisons.

Plus bas, le chaos des couvents forme une ceinture; de tendres couleurs, bleu, rose et vert effacés, apportent sur les murs la douceur des pensers religieux; des hommes vêtus de noir, le noir qui représente le deuil des passions terrestres, y prient pour les péchés de l'univers; ils vivent dans une autre planète, et les clameurs du monde viennent mourir au pied de leur oratoire.

Devant ces prêtres et ces séminaristes, notre croiseur enfumé passe comme une comète qui vient de l'inconnu et va dans l'infini. Les prêtres du mont Athos nous saluent ; ils lancent des fusées, toutes pâles dans le crépuscule ; ils font jaillir des pétards, des feux de Bengale, et peut-être leurs voix conjuguées nous envoient-elles un affectueux bonjour. Mais la comète maritime passe ; ces bruits lui parviennent mourants, comme doivent parvenir aux altitudes célestes les vociférations des hommes.

Au détour d'un petit cap, scintillent de gigantesques couvents, coiffés d'or. Ils sont beaux et mélancoliques. La foi des Orientaux en a fait les kremlins du Christ, et le soleil qui se couche les enveloppe d'un incendie plus radieux que celui de Moscou. Des couleurs suprêmes s'allongent sur la montagne et son peuple de maisons pieuses. Comme pour mieux voir

l'ensemble, le *Waldeck-Rousseau* s'éloigne; il chemine entre le soleil suspendu dans une béatitude rose et le mont Athos qui tressaille sous la caresse de la lumière. Éclatante sur les crêtes et recueillie dans les ravins, elle vit et se transforme comme une mouvante harmonie de violons. Sur le sommet, les froids de décembre ont mis un clou de neige, qui accueille les sourires changeants du soleil et les reflète dans tout l'espace, adoucis et voluptueux... En quelques minutes, des violets s'emparent de l'étendue ; ils se foncent insensiblement, et le *Waldeck-Rousseau*, pour cette nuit errante, navigue dans une atmosphère épiscopale.

Pitié à celui qui ne s'émeut point des féeries de la nature. Pitié à celui qui ne connaît pas les grandes leçons de l'histoire. Cet homme ignore des plaisirs qui ne se fanent jamais. Voici quinze jours, la mer Ionienne me livrait le secret de l'héritage grec. Le mont Athos et ce beau soir me révèlent un autre héritage, légué par Jésus-Christ.

Des déserts de la Palestine, une voix s'est levée jadis, parmi les cohues romaines. Elle faisait redescendre sur terre les archanges éblouissants qu'avaient exilés les enfants de Caïn. Ces archanges s'appellent la Bonté et la Justice. Oh ! je ne suivrai point leur martyre séculaire. Comme des hermines égarées chez des bêtes féroces, elles ont souffert, leur cœur et leur corps ont saigné, et les méchants se sont vantés de les avoir supprimées du monde.

Mais une nation s'est trouvée, qui recueillit en ses mains maternelles ces deux puretés palpitantes ; elle les ranima sur son sein ; elle prit à leur contact délicieux le courage de souffrir, et de même que les premiers chrétiens se jetaient vers le supplice plutôt que de renier leur divin maître, de même la France, voici plus d'un siècle, pensa mourir de sa tendresse pour la Justice et la Bonté.

Au mois d'août 1914, l'épée haute et la poitrine ouverte, étayée par les deux archanges, elle a de nouveau relevé le défi des forgerons de la cruauté. Son peuple et ses ministres ne s'y sont pas trompés. Incroyants ou religieux, leur évangile et leur excuse sont ceux du Galiléen. C'est bien dans ses sublimes paraboles, et non dans les décrets du vieux Dieu germanique, que la France a cueilli la fleur plantée à son cimier.

Blanche et d'une matière incorruptible, cette fleur se reploie pendant les semaines que nous vivons, mais la fange allemande ne la souillera point, les obus ne couperont pas sa tige, et l'aurore n'est pas lointaine où sa corolle épanouie répandra sur l'univers les parfums doux à respirer.

Que la France me paraît belle, et comme en cette nuit je m'en sens amoureux! Reconnaissons, ô Français, la fortune d'avoir été nourris par une mère aussi charmante. Dans le sein de l'antiquité, deux trésors sans prix se formèrent : la beauté grecque et la bonté chrétienne. C'est notre France qui les a sauvées de la mort. Nul peuple, nul territoire n'a voulu recéler ces héritages. Tout notre sang suffira-t-il à en payer la splendeur inespérée ? N'ayons garde de défaillir. Sous mes yeux, dans la clarté lunaire, défilent les îlots et les terres vénérables ; franchissant les siècles, mes souvenirs posent leurs arches sur chacun de ces appuis légendaires, et forment un pont qui s'appuie, là-bas, sur Jérusalem et sur Athènes.

Jérusalem et Athènes ! Les Turcs barbares et les Romains ignorants les ont dédorées de leur prestige. Les enfants de ces deux cités ne surent pas défendre leur patrimoine, et deux mille années de servitude, de ruines, de mort, ont livré ces insouciants à la pitié de l'histoire. Prenons bien garde de les imiter. Ignorantes et barbares, les hordes germaniques tendent leurs serres. La pensée gracieuse et le corps exquis de la France reçoivent le même affront que ses sœurs antiques. Mais les même catastrophes ne succèderont point aux mêmes faiblesses.

Oublions les pensées frivoles et les discours de naguère. La beauté doit être forte, et l'on ne peut sourire que lorsque le poing est lourd. Souffrons, sachons attendre. A ses fils qui meurent, la France demande le droit de resplendir. Combien ne l'adorerons-nous pas, au moment où, posant l'épée, dénouant sa tunique de fer, offrant à l'univers un visage encore rose d'émotion et des yeux approfondis par l'angoisse des batailles, elle dira, d'une voix brisée, et avec un sourire chargé d'orgueil : « J'ai consenti à verser le sang ! Laissez-moi désormais semer des fleurs ! »

15 décembre. — Après le bombardement des havres britanniques par les croiseurs allemands.

Et nous aussi, nous pourrions acquérir cette gloire de déchiqueter des femmes et des enfants. Qui nous en empêche dans l'Adriatique? Demain, si les marins français étaient des bandits, l'univers apprendrait que leurs canons ont bombardé les villes ouvertes et l'archipel Dalmate, et que, revenus indemnes sur nos bases de croisière, nous avons éludé la vigilance de l'Autriche.

Où donc les Allemands apprirent-ils la guerre ! Chez eux seuls, l'honneur naval n'existerait-il plus? Je ne peux point le croire. Il est des tâches qu'un marin n'accomplit que la rage au cœur, et ceux qui ont tiré sur Yarmouth, Grimsby et Scarborough demandèrent à Dieu pardon du crime qu'ordonnait leur empereur. Seul cet homme a pu contraindre des matelots à détruire les villes paisibles. Le son des obus qu'il a fait lancer sur une côte sans défense sifflera dans l'histoire autour de son nom maudit.

Commandant de l'*Emden*, amiral des croiseurs coulés aux Falkland, capitaines des paquebots de guerre, je devine vos mânes frémissant de dégoût. Loin des conseils de votre maître, vous avez fait craindre un étendard sans souillure. Votre conscience a suivi avec noblesse les règles de la destruction. Vous avez vaincu. Vous avez été vaincus. Dans la grande confédération navale, nul ne songe à prononcer vos noms sans mettre chapeau bas. Avant votre défaite, j'aurais serré votre main redoutable, heureux de toucher des doigts qu'aucun crime n'aurait sali. Mais, ces croiseurs de la mer du Nord, reptiles qui sentent la pourriture, qu'on les traque ainsi que des bêtes puantes, qu'on les exécute ainsi que des apaches maritimes, qu'on les assassine même, et tous les marins du monde, neutres ou belligérants, penseront que leur châtiment est trop noble pour leur lâcheté!

RENÉ MILAN

PROPAGANDE ALLEMANDE

EN ALLEMAGNE

Tout le monde connaît le rôle qu'ont assumé, pendant la guerre, les autorités intellectuelles de l'Allemagne. Les articles, les manifestes des professeurs d'université, des hommes de lettres, des hauts personnages délégués à l'étranger, ont été maintes fois reproduits et commentés chez nous. Mais comment la savante dialectique de ces écrivains transcendants pénètre-t-elle dans les cerveaux populaires? Par quels canaux les directions morales de l'empire s'infiltrent-elles dans les bourgades et dans les campagnes? Si l'on veut s'en rendre compte, il faut avoir la patience de dépouiller cette pesante et rébarbative littérature de guerre, qui a surgi dans tous les coins de l'Allemagne vers le mois de septembre 1914, et qui a atteint en peu de temps un volume dont nous nous faisons difficilement idée. Il faut parcourir les feuilles paroissiales, les sermons de guerre, les poèmes et chansons de circonstance, les brochures et feuilles volantes de toute espèce : indigeste fatras, à travers lequel on discerne la marque d'une action concertée, d'une véritable croisade, ayant pour but de diriger dans le droit chemin et de tenir solidement les esprits.

C'est de cette croisade que nous voudrions donner ici un rapide aperçu. Mais, si l'on veut bien la comprendre, il faut d'abord se faire une idée exacte de l'état d'esprit des popu-

lations que la propagande officielle s'est proposé d'atteindre. On ne saurait s'expliquer la docilité du peuple allemand si l'on ne se rappelait pas comment la guerre a commencé, et quel enthousiasme elle a soulevé outre-Rhin pendant les premières semaines d'août 1914. Se croyant sûrs de vaincre, les Allemands en ont conclu que leur cause était juste, et, aujourd'hui encore, leur moral est soutenu par la force de la vitesse acquise, par la répugnance qu'éprouvent naturellement les hommes à avouer une erreur commise. Lorsque sont venus les jours d'épreuve, et que les dirigeants de l'Allemagne, ont voulu se mettre à couvert, tout leur effort a consisté à entretenir les sentiments de la première heure.

***

Que le gouvernement n'ait point eu besoin d'intervenir pour exciter les sentiments belliqueux au début d'août 1914, nous en trouvons la preuve indiscutable dans les relations et chroniques populaires qui ont été publiées dans de nombreuses villes allemandes.

... Le 23 juillet, enfin, la décision est venue, — écrit un habitant de Würzburg (sans doute un professeur) dans son journal intime [1]. — L'Autriche met un terme aux attaques répétées de la Serbie contre sa sûreté et contre son honneur. Et aujourd'hui (30 juillet), l'impression générale est claire : *Le peuple allemand tout entier pousse un soupir de satisfaction.*

Vendredi 31 *juillet.* — Quel enthousiasme parmi la jeunesse universitaire ! A Leipzig, splendides manifestations devant la statue de Bismarck : « *Deutschland über alles !* » Discours. Parmi les orateurs, un officier de réserve autrichien en uniforme. Procession dans les rues. Tout Leipzig est dans l'enthousiasme, Tübingen de même. Une vague formidable de fierté nationale traverse l'Allemagne.

Dans l'après-midi du 31 juillet, l' « état de guerre » est proclamé au son des trompettes [2], et chacun sait que la guerre est désormais inévitable.

1. Fragment de Journal publié dans la *Freie Bayerische Schulzeitung*, Würzburg, 2 septembre 1915.

2. On a souvent appelé « état de danger de guerre » (*Kriegsgefahrzustand*) l'état qui fut institué en Allemagne le 31 juillet ; mais la chronique d'Eberbach et les autres publications provinciales que nous avons lues disent simplement : *Kriegszustand*. A en juger par les publications la proclamation de l'état de guerre aurait singulièrement ressemblé à un ordre de mobilisation générale.

Dans les rues il régnait une grande animation, — dit la chronique d'Eberbach, petite cité de 7 000 habitants (grand-duché de Bade) — et l'état d'esprit de la population était excellent. Tout le monde était convaincu que l'armée allemande se montrerait digne de ses triomphes de 1870 et saurait retenir la victoire sous ses drapeaux. A la vérité on ne soupçonnait pas encore que nos adversaires pussent gagner de nouveaux alliés ; on pensait que l'Angleterre resterait neutre, et l'on croyait même possible que le Japon profitât de l'occasion pour attaquer la Russie. *Mais, eût-on pu prévoir ce qui allait se passer les jours suivants, on aurait conservé néanmoins la même assurance*[1]...

... Dans la nuit du 4 au 5, on apprit que l'Angleterre avait déclaré la guerre. Cette nouvelle, reçue d'abord avec scepticisme, fut bientôt confirmée. *Elle ne diminua en rien la confiance de la population.*

Satisfaction et confiance sont bien, à ce moment, les sentiments dominants. Tout le monde croyait d'ailleurs à une victoire rapide.

Partout — dit un bulletin paroissial[2] — on entendait exprimer l'opinion que la guerre serait vite finie : « *Nous serons revenus pour la foire* », disaient ceux qui partaient.

Les premiers succès obtenus confirment naturellement les impressions optimistes.

La première nouvelle importante du théâtre de la guerre — dit la chronique d'Eberbach — fut celle de la prise de Liége, connue le 8 août : elle provoqua un grand enthousiasme. Puis ce furent, le soir du 10, des informations — assez inexactes, — sur les combats livrés près de Mulhouse. On disait que 100 000 Français étaient prisonniers. Cette nouvelle fut immédiatement suivie d'une autre, qui s'écartait de la vérité en sens inverse : *mais cela ne diminua en rien la confiance de la ville d'Eberbach.*

Chaque combat heureux est aussitôt qualifié de « grande victoire[3] ». A la première nouvelle d'un succès, le pasteur du village court à toutes jambes vers son église pour faire sonner les cloches. « Tant de prisonniers, tant de canons ! » crie-t-il de loin aux passants, qui s'étonnent de sa démarche précipitée. Et il prescrit un carillon supplémentaire pour célébrer le butin. Des *Sieges-Concerte* sont donnés sur les places

1. *Eberbacher Geschichtsblatt*, n° 14, janvier 1915.

2. *Heimatgruss aus den Kirchspielen Burghaun, Langenschwarz*, etc. (Hesse-Nassau), juillet 1915.

3. Lettre du pasteur Böke à ses paroissiens, imprimée à Bösingfeld (Lippe-Detmold), 7 octobre 1915

publiques, et les poètes font des vers de circonstance. « Quelle grande, quelle magnifique époque ! » s'écrie l'un d'eux [1]. Le peuple allemand tout entier s'enivre de gloire et applaudit son empereur, qui, reconnaissant sur le champ de bataille le fils de son ancien maître d'histoire, le professeur Hartwig de Cassel, s'écrie orgueilleusement : « Votre père vit encore? Eh bien, saluez-le de ma part, et dites-lui qu'aujourd'hui nous n'apprenons plus d'histoire : nous la faisons ! [2] »

Plus grandiose avait été le rêve, plus ardente l'exaltation des premières semaines, plus vive aussi fut la désillusion lorsqu'il fallut brusquement déchanter. Les Allemands n'ont pas réussi à nous cacher que le coup fut rude :

Il faut constater avec satisfaction — déclare en mars 1915 l'organe d'une association de jeunes gens [3] — que notre peuple a, petit à petit, appris la patience. Naguère, lorsque nos troupes se retirèrent de la Marne, il en était autrement. A nous aussi l'adversité a enseigné la patience.

On ne saurait indiquer plus clairement l'effet produit sur l'opinion allemande par les événements de septembre 1914.

L'automne vient, et voilà le cours de la guerre entièrement modifié. Ce sont désormais les interminables et sanglantes batailles sans résultats visibles, la campagne d'hiver dans les tranchées, l'entrée en Russie pour une expédition dont on n'aperçoit ni le but, ni la fin possible, et, pendant ce temps, en Allemagne même, une situation économique de plus en plus inquiétante, le renchérissement de toutes les denrées, toutes les habitudes de la population profondément troublées.

On devine l'angoisse qui a dû saisir les chefs de l'Allemagne lorsqu'ils ont eu conscience du travail qui s'accomplissait sourdement dans l'âme de leur peuple. Le poids de la guerre, qu'ils supportaient si gaillardement au moment de l'avance sur Paris, leur est devenu brusquement intolérable. Et c'est

1. *Ein Weihnachtsgruss aus der Heimat, gewidmet vom Nationalem Frauendienst*, Barmen, automne 1914.

2. Propos rapporté par les *Oberländer Heimatglocken, Wochenblatt für die evangelischen Gemeinden des Kirchenkreises Pr. Holland* (Prusse), 6 octobre 1915.

3. *Der Kriegskamerad, herausgegeben vom Ostdeutschen Jünglingsbunde*, n° 14, Berlin, 1915.

alors que Guillaume II prend cette attitude tragique, qui a si vivement impressionné tous ceux qui en ont été témoins.

Non — dit un jeune gymnaste d'Essen [1] — jamais je n'oublierai le regard du trompette Hartmann, membre de notre section de musiciens, réserviste depuis le début de la guerre ; jamais je n'oublierai l'expression de ses yeux de guerrier, voilés par les larmes, au moment où il s'écria : « Mais l'empereur ! Notre empereur ! Il est devenu vieux et grave comme la mort. Et chaque fois qu'il passait devant nous il nous criait : Camarades, ce n'est pas moi, ce n'est pas moi qui l'ai voulu ! »

Pendant longtemps — raconte un ouvrier [2] — j'ai regardé l'empereur comme le souverain des riches. Aujourd'hui que les soucis l'ont courbé comme nous autres, et plus cruellement encore, aujourd'hui, nous le comprenons, et nous sympathisons avec lui. Il est devenu gris — ajoute l'ouvrier d'un air pensif. — Quand la guerre finira nous aurons un empereur à cheveux blancs, comme en 71.

Guillaume II et ses conseillers ont compris que le peuple allait leur échapper s'ils n'avaient pas recours à tous les moyens afin d'entretenir la confiance. Il n'y avait pas, en vérité, une minute à perdre. C'est alors que l'on décida de mobiliser tous ceux qui étaient, à un degré quelconque, susceptibles d'influencer l'opinion : pasteurs, prêtres, instituteurs, publicistes, poètes. Rassemblés en une cohorte compacte par une main qui ne se montre pas, ces hommes reçurent le mandat de prêcher la croisade au peuple. — « *Zu Befehl !* A vos ordres ! » répondirent-ils, comme ce docteur en droit, sous-officier, à qui son commandant prescrivait de rédiger le journal du régiment et d'y décrire les sentiments héroïques des soldats territoriaux [3]. Comment le programme a-t-il été exécuté? C'est ce qu'il est intéressant d'examiner.

***

La première question que les propagandistes aient à tirer au clair est celle des origines de la guerre. Les explications

1. *Monatschrift des Essener Turn-Vereins*, juillet 1915.

2. Propos rapporté dans le *Kirchlicher Anzeiger für die evangelische Gemeinde Bonn*, 19 septembre 1915.

3. Avant-propos du volume : *Was Mecklenburger Landsturm in Masuren erlebte*, von Dr. Hans Berg, Schwerin i. Meckl., 1915.

dont le peuple allemand se contentait lorsqu'il croyait à une victoire foudroyante ne suffisent plus désormais. Il devient nécessaire d'établir péremptoirement que l'Allemagne n'est à aucun degré responsable des malheurs présents.

Honnête et naïve, la population allemande avait cru, en juillet 1914, que la guerre était une conséquence du meurtre de Sarajevo.

Un vent de colère a soufflé en Allemagne à la nouvelle de cet attentat — écrit le Bavarois (professeur sans doute) dont nous avons plus haut cité le journal[1] — une violente indignation a saisi les masses populaires. Et c'est pourquoi, quand on vit venir la guerre, le peuple poussa un soupir de satisfaction. Avec une fidélité de Niebelung, l'Allemagne se dresse fièrement aux côtés du peuple frère, cruellement insulté.

Mais le Bavarois, prévoyant, comprend que l'exemple des Niebelungen ne suffira pas longtemps à soutenir le moral du pays, et il croit utile de faire un cours d'histoire à sa famille, réunie le soir autour de la table de la salle à manger :

Le soir à dîner (31 juillet), j'exposai l'enchaînement des événements du point de vue de l'histoire universelle. Je montrai qu'il ne s'agissait pas, en réalité, du crime de Sarajevo, mais bien de l'avenir de la pensée allemande. La Russie veut réduire l'Asie et l'Europe en esclavage. Pour cela, il lui faut les Balkans tout entiers, et, avant tout, Constantinople. La Serbie n'est déjà plus qu'une province russe. C'est de Serbie que part la mèche qui doit mettre le feu à la poudrière des Balkans. L'obstacle principal à la réalisation des plans russes est la monarchie danubienne. C'est pourquoi cette monarchie doit être brisée. Une fois l'Autriche détruite, l'Allemagne se trouverait prise dans l'étau russe. Et alors l'Angleterre et la Russie menaceraient la vie de l'empire. La guerre actuelle est la lutte des Germains contre les Slaves. A la vérité l'Angleterre devrait être du côté des Germains. Une heure cruciale, d'une signification historique considérable, vient de sonner pour les Allemands. L'Allemagne lutte pour son existence.

Et, pour méditer cette leçon, la famille du professeur va faire une promenade au crépuscule, et chante en chœur le *Deutschland über alles.*

Le professeur avait vu juste. Il était nécessaire de fournir

1. Fragment de journal publié dans la *Freie Bayerische Schulzeitung*, Würzburg, 2 septembre 1915.

au peuple allemand un solide faisceau de raisons, où il trouvât l'assurance de son bon droit. Le faisceau est aujourd'hui constitué. Il comprend quatre chefs principaux, que nous trouvons clairement définis dans un article intitulé : « Pourquoi nous combattons [1]. »

Wir kämpfen um unser Land ! Nous combattons pour notre territoire, dont nos ennemis cherchent à s'emparer.

Wir kämpfen um unser Recht ! Nous combattons pour nos droits, dont une conspiration a voulu nous priver.

Wir kämpfen um unser Brot ! Nous combattons pour notre pain, que l'Angleterre s'est proposé de nous ravir (l'Angleterre, en effet, a voulu la guerre afin d'établir le blocus, qui a pour but d'affamer les femmes et les enfants d'Allemagne).

Wir kämpfen um deutsche Art ! Nous luttons pour le germanisme : nous ne voulons pas être « le fumier sur lequel poussent les autres civilisations ».

Enfin, diront les pasteurs, nous luttons pour le vrai christianisme, que nous sommes seuls sur la terre à représenter.

L'Allemagne fait une guerre purement défensive contre des ennemis qui ont cherché à l'anéantir : la proposition n'est pas difficile à démontrer : de simples affirmations suffisent, qui sont devenues banales à force d'être répétées.

Cela ferait fort bien l'affaire des Russes — dit le journal d'Unna — de s'installer dans les belles et prospères campagnes allemandes, après avoir laissé péricliter, faute de soins, les immenses territoires qui sont à eux. La France également — dont la population diminue plutôt qu'elle ne s'accroît — s'arrangerait fort bien des pays et des habitants de la rive gauche du Rhin. Outre-mer, nous possédons aussi des territoires, qui sont devenus allemands grâce à la patience et au labeur de nos employés, de nos commerçants, de nos colons et de nos missionnaires. Mais, à peine l'Angleterre s'est-elle aperçue que nous voulions, nous aussi, nous établir au delà des mers, que, par jalousie, elle s'est mise à nous susciter difficulté sur difficulté. Et aujourd'hui elle croit le moment venu de nous arracher par la force le peu que nous avons.

Si quelqu'un se laisse aller au découragement ou exprime des doutes sur l'utilité de cette lutte interminable, l'avocat de

1. *Sonntags-Blatt für die evangelische Gemeinde Unna* (Westphalie), 25 juillet 1915.

la guerre a une réponse toute prête pour fermer la bouche aux mécontents : Désirez-vous devenir la proie des Français et des Russes? Vous devez, au contraire, vous réjouir quand vous voyez souffrir les autres (et non pas vous).

Comme tout est paisible ici chez nous — écrit un pasteur de la vallée de la Werra[1]. — Aucune trace de la guerre! Combien est différent le sort des pays où vous êtes actuellement et où la guerre fait fureur. Là, combien de femmes et d'enfants ont perdu leurs foyers ! Tout ce que possédaient ces gens est anéanti. Leurs maisons sont détruites. Pouvons-nous être assez reconnaissants, malgré les épreuves que nous subissons !

C'était une petite ville de garnison — raconte un autre pasteur [2] —. J'étais dans la boutique d'un boucher qui paraissait plus que bien nourri. Avec ce besoin qu'a tout le monde aujourd'hui de parler de la guerre, voilà qu'il se met à gémir : « Est-ce que ce ne sera pas bientôt fini? Tout le monde commence à en avoir par-dessus la tête. » Je fixai mon regard sur les bajoues du gaillard, et lui répondis avec tranquillité : « *Vous voudriez sans doute avoir les Russes ici?* » — L'homme resta coi. — Lui aussi, il était l'un de ces nombreux Allemands qui sont fatigués de la guerre.

Sans doute on pourrait objecter qu'en fait les Russes n'occupent pas l'Allemagne, et que les Allemands ont été, dans cette guerre, les premiers envahisseurs. Mais chacun sait que l'offensive allemande n'a été qu'une forme de défensive.

Les choses se sont passées tout autrement que ne l'avaient prévu les alliés — dit une brochure destinée aux ouvriers catholiques [3]. — Non seulement ils n'ont pas réussi à culbuter l'Allemagne et sa fidèle alliée l'Autriche en les envahissant de tous les côtés à la fois; mais, par des coups vigoureux, d'abord à l'ouest, ensuite à l'est, les armées allemandes ont rejeté l'adversaire hors de nos frontières, et depuis lors elles sont bien loin sur le territoire ennemi.

L'Allemagne se trouve donc bien dans le cas de légitime défense. Elle lutte pour sa conservation, — et pour son expansion future (*für seine Erhaltung, und Entfaltung in der Zukunft* [4]).

1. *Heimatgrüsse aus den Werratal*, 1er juillet 1915. Abterode (Hesse-Nassau).

2. *Evangelisches Gemeindeblatt für Lübeck*, septembre 1915.

3. *Wir daheim und Ihr da draussen, herausgegeben vom Verbande katholischer Arbeitervereine Westdeutschlands*, München-Gladbach, 1915.

4. Lettre du pasteur Julius Winckler, imprimée à Sonnborn (Elberfeld), 5 mai 1915.

Ici intervient, il est vrai, une idée nouvelle. Mais il ne faut pas être trop exclusif. A ceux à qui la défensive ne suffit pas, on fait valoir les brillants avantages de l'offensive. On aura chance, ainsi, de satisfaire plus de gens.

Les revues et bulletins provinciaux mettent sous les yeux de leurs lecteurs des cartes géographiques couvertes de hachures, qui montrent la superficie des territoires occupés par les armées germaniques. « La charrue allemande creuse profondément son sillon dans le champ de l'univers », dit une feuille pédagogique [1]. Et, dans un article intitulé : « Buts de la guerre », le journal évangélique de Schwerte-sur-la-Ruhr déclare [2] :

Personne ne nous arrachera les fruits de cette dure et pénible lutte : « les sécurités militaires, politiques et économiques » dont a parlé notre empereur. L'empereur nous est garant que, de ces monceaux de cendres et de ces flots de sang, l'Allemagne renaîtra plus grande et plus forte à l'extérieur.

Un professeur lieutenant écrit dans un calendrier populaire [3] :

Mon vœu le plus cher, vivre une époque de grandeur et d'exaltation nationale, semblable à 1870, est aujourd'hui exaucé. Cette année est pour l'Allemagne l'aube d'une période de puissance mondiale comme furent les temps des empereurs saxons, saliens et Hohenstaufen. Ce n'est plus l'Angleterre mercantile, la Russie barbare, la France dépravée, — c'est l'Allemagne qui sera l'axe autour duquel tournera la sphère terrestre. Quelle joie de vivre une pareille époque !

L'organe des écoles bavaroises indépendantes s'exprime en termes plus précis, cherchant à concilier ses aspirations libérales avec son goût pour les extensions territoriales :

Notre espoir — dit cette revue [4] — est de faire une Allemagne plus forte, qui acquière de nouveaux territoires à l'ouest et à l'est, spécialement afin de procurer des terres à nos paysans. Notre espoir est d'obtenir de puissants domaines, qui nous assurent des débouchés

1. *Neue Westdeutsche Lehrerzeitung*, Elberfeld, 4 septembre 1915.

2. *Heimatgrüsse der beiden evangelischen Gemeinden Schwerte a. d. Ruhr an ihre Streiter im grossen Kriege 1914-1915*, 5 septembre 1915.

3. *Vaterländisch Sozialer Volkskalender für Westfalen*, 1915.

4. *Freie Bayerische Schulzeitung*, Würzburg, 19 août 1915.

pour le surplus de notre population. Notre espoir est de gagner de nombreuses stations de charbon sur le globe, afin de garantir à nos navires la liberté des mers. Notre espoir est d'obtenir, dans notre patrie allemande, un régime de plus grande liberté, qui veuille bien ne pas oublier que le peuple n'est plus un enfant. Un peuple libre dans un État fort, soutenu par un sentiment national unanime, voilà les fruits que nous espérons retirer de cette guerre. Mais tout d'abord nous espérons remporter la victoire, qui rendra ces résultats possibles.

***

La guerre est une guerre de défense, assure-t-on aux uns. La guerre est une guerre de conquête, déclare-t-on aux autres. Pour ceux à qui ces explications ne suffisent pas, on en tient d'autres en réserve, qui ne sont pas moins convaincantes.

Vous ne voyez pas avec évidence que la guerre a été voulue et déclanchée par les alliés? N'allez pas conclure de là que l'Allemagne ait encouru la moindre responsabilité. Non : la guerre était fatale. Elle s'est produite en vertu d'une nécessité aussi inéluctable que celle des phénomènes naturels.

L'ampleur, le caractère *sui generis* de l'expansion allemande — dit un pasteur [1] —, la force allemande, dont l'étranger avait le sentiment sans réussir à la comprendre clairement, a amassé chez les puissances un trop-plein d'électricité qui rendait la décharge inévitable. Eussent-ils été doués du plus profond génie, nos diplomates n'auraient pas pu faire tourner différemment la roue de l'Univers.

Le développement économique de l'Europe — déclare un journal d'instituteurs [2] — voilà ce qui nous a précipités dans la guerre actuelle. *La guerre n'a été qu'un résultat, une conséquence nécessaire, qu'un homme perspicace aurait pu prévoir avec une rigueur presque mathématique.*

Cette argumentation politico-scientifique est mise à profit par plusieurs pasteurs. Mais la plupart préfèrent une démonstration théologique, qui aboutit aux mêmes conclusions. « La guerre présente répond exactement à l'état intérieur de l'humanité contemporaine [3] », déclarent les feuilles reli-

1. *St.-Nikolai Gemeindeblatt*, Flensburg (Slesvig), juillet 1915.

2. *Oldenburgisches Schulblatt*, Oldenburg, 17 septembre 1915.

3. *Lebensfragen beantwortet für moderne Menschen*, feuille volante imprimée à Chemnitz, 1915.

gieuses, et de là elles déduisent qu'il n'était pas au pouvoir de l'homme de détourner de lui ce fléau. D'ailleurs, en rejetant la responsabilité de la guerre sur les fautes de l'humanité, les pasteurs n'entendent pas absoudre l'Allemagne. Ils saisissent au contraire, avec empressement, l'occasion qui leur est offerte de faire un peu de morale à leurs paroissiens.

Notre cause est une cause juste — dit une petite brochure intitulée *La Guerre et nous*[1]. — Il n'y a là-dessus aucun doute. Notre empereur avait bien le droit de dire qu'il a tiré l'épée la conscience pure. Que Dieu en soit loué !

Et pourtant, quand nous regardons les choses de plus près, nous découvrons — avec une amère douleur — que cette guerre est un jugement de Dieu, un châtiment qu'il inflige au péché allemand !

Il y a sans doute une apparence de contradiction entre les deux parties de ce raisonnement. Mais l'argument théologique n'en est pas moins fort en faveur, et nous le retrouvons, sous des formes variées, dans la plupart des bulletins pastoraux. Cet argument a l'avantage de servir à toutes fins. Il explique la longueur de la guerre, ses péripéties diverses ; il constitue un excellent moyen de pression pour faire accepter à la population les gênes et les privations que les circonstances lui imposent.

Si vous me demandez — déclare à ses fidèles le pasteur de Callenberg[2] — combien de temps encore durera cette terrible guerre, je ne puis vous donner qu'une seule réponse. Elle durera jusqu'au jour où le Dieu Saint et Juste aura réalisé les vues qu'il a sur les peuples de la terre, et spécialement sur notre peuple allemand. L'épreuve était devenue une nécessité. Un pareil état de choses ne pouvait continuer. Nous avions trop de confort, et nous avions oublié Dieu. Un membre de notre communauté me disait naguère : « Une pareille prospérité matérielle ne se voit pas deux fois en une génération ; elle ne saurait durer, lors même que nous ne la dissiperions pas. » Ces paroles resteront vraies. A nous donc de nous conduire de façon à ne pas retarder le retour de la paix. Montrons-nous courageux, humbles, endurants, supportons les privations. Portez tous votre or à la Banque, et ne le donnez pas à des étrangers, même s'ils vous offrent une prime. Et montrez-vous économes, prévoyants. dans l'emploi que vous faites de notre cher pain !

1. *Der Krieg und wir*, feuillet imprimé à Neumünster (Holstein) 1915.

2. *Callenberger Kirchenspiegel aus dem Kriegsjahr* 1914, *Chronik von Callenberg und Reichenbach.*

Non seulement la religion, mais encore la philosophie kantienne imposent aux Allemands le devoir de se soumettre docilement aux prescriptions du gouvernement, et même de renchérir sur les ordres donnés.

Désormais, il ne nous est plus permis de manger ce que nous *voulons*, mais seulement ce que nous *devons* — écrit une feuille chrétienne de Stuttgart [1]. — L'économie devient un devoir supérieur, un devoir sacré, et aucun peuple n'a autant que le peuple allemand le sentiment du devoir : car ce sentiment a été implanté chez nous, non seulement par les ministres de l'évangile, mais aussi par les philosophes, et principalement par Kant.

Un autre journal rappelle, à ce propos, les austères maximes de l'ancien temps [2] :

Nos pères disaient : « *C'est au moment où un mets nous fait le plus de plaisir qu'il faut cesser d'en manger.* » — « *On ne naît pas mangeur mais on le devient.* » — « *La faim est le meilleur des cuisiniers.* » — « *La meilleure nourriture est celle qu'on laisse dans le plat.* »

Il est indéniable qu'on a beaucoup commis dans notre pays le péché de gourmandise, et que les riches ne sont pas les seuls coupables. Avant la guerre, incontestablement, on mangeait chez nous beaucoup trop et beaucoup trop bien, et surtout trop de viande. Celui qui ne faisait pas bombance était traité d'avare... Nous recommandons à nos lecteurs de méditer sérieusement les proverbes cités plus haut, et nous serons reconnaissants à ceux qui nous en apporteront d'autres du même genre.

Dans le journal d'une association chrétienne de jeunes gens, l'auteur d'un article intitulé : « Un peu plus de sérieux dans les grandes villes », s'exprime ainsi [3] :

Voici que, dans les grandes villes, le mouvement, les divertissements, les plaisirs ont repris leur cours, comme si nous vivions dans une paix profonde, comme s'il ne se passait pas là-bas en pays ennemi des scènes qui devraient nous glacer d'épouvante et qui dépassent en horreur tout ce que le monde avait vu jusqu'alors. Et, cependant, font fureur théâtres, concerts en plein air, cinémas, fêtes enfantines, expositions, flirts, lawn-tennis, brasseries et cabarets débordant de monde,

1. *Der Christen-Bote*, Stuttgart, 25 avril 1915.

2. *Heimats-Bote, Monatsblatt für die Kirchengemeinde Winsen* (Hanovre), 15 mars 1915.

3. *Der Leuchtturm, herausgegeben vom Westdeutschen Jünglingsbund*, Barmen, 26 septembre 1915.

à tel point que le dimanche à Berlin, la police doit en barrer l'accès, à certaines heures ; encore passons-nous sous silence les « divertissements » moins avouables, et la conduite scandaleuse de certaines classes d'individus.

Les pasteurs somment la population de venir à résipiscence. L'un d'eux décrit avec complaisance l'horrible situation des Français dont le pays est envahi, et il ajoute[1] :

Ils ont tout perdu et leur vie est à recommencer. Voilà pourquoi je dis : on ne sait pas chez nous ce que c'est que la guerre. *Mais il faut qu'on le sache.* Non pas pour s'apitoyer sur le malheur des Français. Ils ont ce qu'ils méritent. Si, individuellement, nombre d'entre eux sont innocents, ce n'en est pas moins la nation française qui, par ses cris de vengeance, a déterminé la tension belliqueuse froidement exploitée par l'Angleterre. S'ils payent maintenant les conséquences, cela ne leur fera que du bien. *Mais il est plus d'un Allemand à qui cela ne ferait pas de mal non plus de se trouver, pour un jour, à la place des Français.* C'est cela qui ferait taire les bavardages des mécontents et des pusillanimes, etc.

Le pasteur conclut que la pénitence encourue est en vérité légère pour un peuple qui a tant à se reprocher. — L'Allemagne entendra-t-elle l'avertissement, ou « faudra-t-il que le Seigneur Dieu lui parle plus rudement encore qu'en 1914[2] »?

Dieu n'a pas pu nous donner plus tôt la victoire! — écrit un autre pasteur, qui s'adresse aux soldats du front[3]. — Si vous aviez entendu les fanfaronnades des gens d'ici quand vous enleviez Liége, Namur, Maubeuge. « En quoi la victoire peut-elle regarder Dieu? disait-on. C'est nous qui faisons tout ! Nous, nos canons, nos zeppelins ! » Camarades, c'est notre présomption qui a contraint Dieu à vous conduire dans la vallée de l'Aisne, à vous imposer, pendant des mois, cette guerre souterraine de mines et de tranchées. Il a fallu que Dieu fît cela pour vous montrer que, malgré tout, il a son mot à dire touchant la victoire. Et alors est venu le temps d'épreuve! Vêtements de deuil, crêpes tout autour de nous ! Nous nous sommes tus. Nous avons appris à tourner nos yeux vers le ciel.

Dans plusieurs revues évangéliques, nous avons pu lire des sermons analogues, où l'on rejette sur la présomption allemande la responsabilité de la défaite de la Marne.

1. *Gemeindeblatt für Neckarhausen*, avril 1915.

2. *Evangelisches Gemeindeblatt für den Kirchenkreis Mühlhausen i. Thüringen*, juin 1915.

3. *Wohin*, feuillet signé Hugo Fleming, imprimé à Berlin, 1915.

*
* *

La guerre était inévitable parce qu'en définitive elle est l'œuvre de Dieu.

C'est par l'effet de la volonté divine que des mains criminelles ont dégainé leurs armes — dit un journal d'instituteurs [1]. — Qui dictera à la Providence les voies par lesquelles elle conduit les peuples dans l'histoire?

Le Dieu chrétien est un Dieu belliqueux. « Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre, dit l'Évangile [2] : je suis venu apporter non la paix, mais le glaive. » Sur cette doctrine les pasteurs sont unanimes. Un seul point reste quelque peu indécis : en déchaînant la guerre, Dieu a-t-il voulu punir le peuple allemand, ou, au contraire, se servir de lui et de ses vertus pour frapper le reste de l'humanité?

Qu'est-ce donc que le militarisme, — déclare l'organe des baptistes allemands [3] — le militarisme sur lequel on déverse tant d'injures, sinon l'Épée du Seigneur, suspendue sur la tête des méchants?

Les méchants, ce sont les alliés. L'Épée, c'est l'Allemagne, que Dieu réserve, après la victoire, à de hautes destinées.

Dans une brochure [4] intitulée : *la Victoire de l'Allemagne et l'Évangélisation du monde*, on nous confie la véritable cause de la guerre actuelle. Dieu avait besoin d'un peuple missionnaire. Or, ni la France, ni l'Angleterre, ni la Belgique, ni la Serbie, ni le Japon ne pouvaient remplir ce rôle. Seule l'Allemagne en était capable. « Mais, si l'Allemagne doit devenir le peuple missionnaire de la terre, il est donc nécessaire qu'elle soit victorieuse dans la guerre présente. » D'éclatants bienfaits résulteront de cette victoire : « La Chine sera ouverte aux missions allemandes. De grandes colonies allemandes s'offriront à notre activité. Et l'Islam dira : « Nos alliés doivent nous apporter Jésus ! »

1. *Neue Westdeutsche Lehrerzeitung*, Elberfeld, 4 septembre 1915.
2. Mathieu, X, 34. Ce verset est cité dans de nombreux sermons de guerre.
3. *Der Wahrheitzeuge, Organ der deutschen Baptisten*, Cassel, 21 août 1915.
4. *Deutschlands Sieg und seine Bedeutung für die Weltmission*, Cassel 1915.

Instrument de la Providence, l'Allemagne a le devoir de poursuivre la guerre jusqu'à ce que les peuples coupables soient dûment châtiés. (*Wir halten den Kamf durch bis die schuldigen Völker bestraft sind*[1].) Et les Allemands doivent combattre avec les sentiments qui conviennent à des soldats de l'armée de Dieu.

Une grande colère est descendue sur notre peuple — dit un journal d'infirmiers [2] — et nous savons exactement ce que nous avons à faire. Plus nous interrogeons notre conscience, plus nous nous convainquons que c'est justement que nous sommes animés d'une *colère sacrée*.

Il est fréquemment question dans la Bible de la colère divine — écrit le *Messager chrétien* [3]. — En plus de douze endroits, nous lisons que « la colère du Seigneur s'est appesantie sur Israël » : à propos du veau d'or, par exemple, et à propos de la traversée du désert. Il est bien remarquable, d'ailleurs, que l'on retrouve chez tous les peuples la conception d'un dieu courroucé...

Le Dieu d'Israël, le Dieu vrai et vivant, est saint par essence ; par conséquent, sa colère n'est pas autre chose que la réaction nécessaire de sa sainteté contre le péché, contre l'aveuglement et la corruption... D'ailleurs tous les grands hommes de l'histoire du monde étaient de tempérament colérique et se montraient terribles dans leurs colères (ainsi Luther, Bismarck).

Oui, il y a une colère sacrée — dit le pasteur de Delitzsch [4]. — Cette colère est particulièrement justifiée dans la conflagration actuelle, et elle est nécessaire pour frapper nos ennemis à mort. Si nous nous laissons mener par de simples sentiments et non par la colère sacrée, nous ne serons pas suffisamment armés pour cette lutte implacable.

La haine — dit un autre journal [5] — la haine ne s'éteindra pas avant que le dragon venimeux ne soit retombé inanimé dans le gouffre d'où il s'est échappé pour empoisonner le monde de son haleine empestée.

Certains pasteurs un peu timorés hésitent à faire l'éloge des sentiments haineux, et ils voudraient que l'on distinguât

1. *Heimatgrüsse aus den Kirchspielen Oberfuhl, Heeringen*, etc... (Saxe-Weimar), septembre 1915.

2. *Der Krankenpfleger*, Berlin, 1er avril 1915.

3. *Der Christen-Bote*, Stuttgart, 6 juin 1915.

4. *Evangelisches Gemeindeblatt für den Kirchenkreis Delitzsch* (Saxe prussienne), juin 1915.

5. *Heimatgrüsse an die Dithmarschen Landsleute*, Neuenkirchen und Wesselburen (Slesvig-Holstein), 14 mars 1915.

entre la *haine* et la *colère*. Ils rappellent [1] les paroles de Bethmann-Hollweg : « Nous faisons cette guerre, non pas avec haine, mais avec colère, avec une colère sacrée. » Mais cette formule est loin de rallier tous les suffrages. Voici par exemple ce qu'écrit un pasteur de l'Allemagne du Sud [2] :

Non, la colère et la haine ne sont pas des signes de faiblesse ; ce ne sont pas des signes de déraillement spirituel ; ce sont au contraire des marques de caractère et de vigueur. Que l'on pense au prince de Bismarck qui savait haïr comme pas un.

Un autre pasteur, le député Randohr, de Pritzwalk, remarque à propos de l'opinion de son confrère [3] :

Je souscris à cette déclaration mot pour mot, et je vais même plus loin. Je tiens qu'à un certain point de vue une guerre « sans haine » est mille fois plus ignominieuse, plus méprisable, plus immorale qu'une guerre haineuse. Est-ce le ministre Grey, ou un de ses compères, qui prononça au début de la guerre cette parole mémorable : « L'Angleterre combattra l'Allemagne sans haine » ? Et ces deux mots « sans haine », ne nous ont-ils pas paru, avec raison, le dernier degré de la bassesse, le comble de l'inhumanité?

Que l'Allemand, donc, laisse toute retenue, tout scrupule inutile. Les pasteurs ont posé ce principe que « les ennemis de l'Allemagne sont les ennemis de Dieu [4] ». Il s'ensuit que l'Allemagne peut tout se permettre, puisque Dieu n'est évidemment lié par aucune loi. La lutte doit être sans merci. — Un général de brigade [5], qui veut énoncer en vers cette rigoureuse vérité, ne trouve pas, pour son poème, de forme plus appropriée que celle d'un *Pater*. La guerre, dit le général,

La guerre ne connaît ni lois, ni droit ;
Car seule la nécessité y gouverne ;
La guerre foule aux pieds lamentations et douleurs ;

1. *Reformirtes Wochenblatt*, Elberfeld, 11 juin 1915.

2. *Reformirtes Wochenblatt*, 13 avril 1915.

3. *Ibid.*

4. Sermon anniversaire prêché par le pasteur Schanz à l'expiration de la première année de guerre, imprimé à Olbernhau (Saxe), août 1915.

5. *Das Vaterunser, für seine Feldsoldaten in Verse gebracht* von General Major von Behr, Kommandant der « eisernen » (32). Infanterie-Brigade (feuille lithographiée).

Elle ne fait pas de distinction entre ce qui est bon et ce qui est mauvais ;
Dispose notre conscience, ô Dieu, pour le jour du Jugement;
Ne nous induis pas en tentation.

A chaque verset du *Pater* correspond semblablement un couplet du poème.

***

Nous avons vu que l'Allemagne est la nation par excellence, la nation à laquelle sont réservées les missions les plus hautes. Cette proposition se prouve par des raisons historiques et ethnologiques, aussi bien que théologiques.

De tout temps le peuple allemand a été le peuple de Dieu. Guillaume II et nombre d'historiens l'ont proclamé.

Dieu est avec nous ! — écrit un pasteur [1]. — Les premiers écrivains qui nous ont renseignés sur nos ancêtres rapportent qu'ils avaient un ardent penchant pour la vertu. Ce penchant était en eux parce que Dieu avait des desseins spéciaux sur notre peuple. C'est pourquoi, dès l'origine, il l'engagea dans une lutte consciente contre le Mal et contre le Vice.

Les vieux Germains — qu'on a si souvent calomniés — étaient en réalité des modèles de vertu.

La plupart d'entre nous — dit l'organe d'une société de tempérance [2] — ont puisé leurs connaissances sur les anciens Germains dans les chansons de brasseries. C'est ainsi que l'on s'est accoutumé à l'idée que les Germains étaient des hommes exceptionnellement portés à la boisson. Et cependant il suffit de réfléchir un instant pour s'apercevoir que, sur ce point, aucune comparaison n'est possible entre nos ancêtres et nous. Les Germains ne trouvaient pas, comme nous à chaque coin de rue, des cafés, des cabarets, des brasseries en plein air, etc. Il est vrai que, dans les tombeaux germains du IIIe siècle de notre ère, nous trouvons en abondance des cornes à boire. Mais César nous a appris que ces cornes ne servaient que dans les grandes occasions. Ainsi les anciens Germains ne buvaient pas tous les jours, mais seulement par exception. Et, pour tout homme qui réfléchit, il est bien évident qu'il ne pouvait en être autrement. Un peuple de buveurs n'aurait pas pu être un peuple de héros. Or les Germains étaient, et

1. *Heimatgrüsse*, Neuenkirchen u. Wesselburen, 11 septembre 1915.
2. *Deutscher Guttempler*, Hamburg, 1er octobre 1915.

sont demeurés, un peuple de héros. Seul, en effet, un peuple essentiellement viril et énergique a pu, à la chute de l'empire romain, conquérir le monde.

Dans un article intitulé : *Vous êtes une race élue*, le pasteur W. Rausch se demande [1] si ces paroles peuvent être appliquées au peuple allemand. Il se montre d'ailleurs modéré, et conclut qu'il serait exagéré de regarder tout le reste de l'univers comme une *massa perditionis*, définitivement réprouvée par Dieu. Mais — dit Rausch — il n'en est pas moins vrai qu'actuellement le peuple allemand est le principal représentant de la véritable pensée divine.

Être Allemand et être chrétien sont choses qui vont de pair — écrit la feuille paroissiale de Wesselburen [2].

Pourquoi?

En dernière analyse, évidemment, parce que le christianisme et le germanisme ont tous deux leur racine dans le sentiment.

Le pasteur Wöhling de Hanovre publie une brochure intitulée : *Guerre mondiale et Renaissance* [3], où il se demande si, à l'issue de la guerre, « le germanisme guérira le monde [4] ».

Mais, avant de songer à guérir les autres, il faut que les Allemands renforcent et épurent leur propre germanisme. « Cette guerre vous a-t-elle rendues plus foncièrement allemandes? » demande la feuille paroissiale de Königsbrück aux jeunes filles d'Allemagne [5]. Le mot d'ordre de tous les pasteurs est : *Deutsch sollt Ihr sein!* (Soyez Allemands!) Et ils énoncent une série de commandements pour indiquer au peuple la voie à suivre [6].

I. — Trop longtemps, vous avez couru après les peuples étrangers, ô chers Allemands ! Que ce soit fini pour toujours ! « Nous avons

1. *Der Wachter, Mitteilungen des Rheinischen Hauptvereins des Evangelischen Bundes*, août 1915.

2. *Heimatgrüsse an die Dithmarschen Landsleute*, Neuenkirchen u. Wesselburen, 15 août 1915.

3. *Weltkrieg und Wiedergeburt*, brochure imprimée à Zwickau (Saxe), 1915.

4. Cette formule, dont nous ne connaissons pas l'auteur, a été fréquemment reproduite en Allemagne depuis quelque mois.

5. *Kirchliches Gemeindeblatt für die Parochie Königcsbrück*, juin 1915.

6. *Heimatgruss aus Echterdingen, Stette, Hof und Weidach* (Wurtemberg) août 1915.

enfin appris à nous connaître », dites-vous : « nous nous sommes retrouvés ; nous sommes nous-mêmes » : restez le donc, ô chers Allemands.

II. — Que toute influence étrangère soit bannie désormais de la mise et des mœurs des hommes et des femmes. Qu'aucun vocable étranger ne soit plus toléré dans les enseignes des hôtels et des maisons de commerce ! Et, pour vos enfants, que votre règle soit : Aux enfants allemands, des noms allemands !

Et plus loin :

Le livre des livres pour le peuple allemand est la Bible de Luther. Aucun peuple n'a une Bible comparable à celle des Allemands... La coquetterie est un vice français... L'intempérance est un vice belge et russe... L'impureté est un vice français...

Le Père franciscain Elpidius admoneste avec véhémence, dans ses sermons, les femmes qui restent attachées aux modes parisiennes :

De nouveau — dit le Père Elpidius [1] — les cloches nous ont annoncé de brillantes victoires. Je veux, moi, vous parler d'une honteuse défaite de l'Allemagne dont les communiqués n'ont rien dit : nous avons été battus dans la lutte contre les Français, dans la lutte contre la mode française. Arriverai-je à temps pour sauver encore quelque chose du désastre? Les évêques ont élevé la voix : cela n'a pas suffi. Les prêtres ont prêché ; cela n'a pas suffi. La presse catholique est entrée en campagne : cela n'a pas suffi. Devons-nous donc déposer les armes?

... Femmes chrétiennes! D'avides couturiers parisiens ont prétendu dicter aux femmes et jeunes filles d'Allemagne la façon dont elles doivent s'habiller. Les robes devaient venir de Paris : autrement elles n'étaient pas « chic ». Beaucoup étaient confectionnées ici, et expédiées à Paris, d'où elles nous revenaient sous une forme nouvelle, ou simplement avec la marque « Paris », — en échange de prix exorbitants...

Non, nous ne pouvons pas tolérer que les femmes allemandes soient ravalées, par ces modes françaises, au rang de filles de trottoir. Or c'est là le but que les modes françaises se proposent...

La honte en retombe sur vous toutes...

Comme j'avais un jour développé ce thème dans une ville allemande, plusieurs femmes se rendirent chez leur couturière pour la prier de compléter un peu leurs robes par en haut ; mais la couturière se récria : « Qu'est-ce que les Pères francisains connaissent à la mode? » — O femme, si ta couturière travaille pour la maison *Satan et Cie*, si les

1. Sermon de guerre du Père Elpidius, publié par le *Katholisches Kirchenblatt*, Crefeld-Oppum, 12 septembre 1915.

journaux de mode français ont plus de valeur à ses yeux que les dix commandements de la Bible, alors quitte-la pour une ouvrière décente, ou bien fais tes robes toi-même.

... Comme certaines de nos élégantes interrogeaient un jour un officier, dans un train, sur la durée probable de la guerre, elles s'attirèrent cette réponse : « La guerre durera jusqu'à ce que vous portiez des robes décentes. » Oui, c'est là le triste de l'affaire. C'est votre conduite éhontée qui attire chaque jour davantage la colère divine sur notre chère patrie et sur nos frères en armes !

Le journal de la commune de Seelow s'exprime dans le même sens [1] :

Qui eût porté ses regards, il y a un an seulement, sur les salons de danse, eût dû se détourner avec horreur en voyant nos jeunes gens adopter et singer les modes des nations étrangères. Loin de nous la pensée de priver la jeunesse du plaisir de la danse. Mais, que la danse soit allemande ! Arrière, tout ce qui est étranger ! Nous ne voulons chez nous rien qui vienne de la Babel de la Seine ou des rives du mensonge qui bordent la Tamise. Nous nous suffisons à nous-mêmes. Nous voulons parler, aimer, lutter, faire de la gymnastique, danser en allemand !

Soyez Allemands, habitants de l'Allemagne, puisqu'aussi bien tout ce qui est grand, tout ce qui est beau, est allemand. Le dressage, le *Drill*, est une qualité allemande [2]. La fidélité est une vertu allemande.

Notre roi est un pur Allemand — dit une feuille saxonne [3]. — Sa fidélité à l'empereur et à l'empire est purement allemande.

La question s'est même posée de savoir si Dieu était allemand ; cependant quelques pasteurs se sont émus de cette conception et ont exprimé la crainte que le Dieu allemand ne soit qu'un fantôme [4]. Mais, en tout cas, le kaiser est allemand, et journaux et brochures le présentent au peuple

1. *Aus der Heimatgemeinde Seelow* (Brandebourg), feuillet imprimé à Francfort-sur-Oder, Pâques 1915.

2. *Aufwärts ! Herausgegeben vom Westdeutschen Jünglingsbund*, Barmen, 1er août 1915.

3. *Kirchlicher Anzeiger für die Christusgemeinde zu Dresden-Strehlen*, juillet 1915.

4. *Cf. Evangelischer Gemeindebote aus Lüdenscheid* (Westphalie), 21 février 1915.

comme la personnification de la grandeur et de la gloire germaniques. Jamais encore, dit une ode publiée par la *Kaiser-Zeitung* [1] :

Jamais encore ton peuple ne t'a vu si magnifique ;
Les étendards de la victoire flottent fièrement au-dessus de ta tête
Dans ton œil, avec le regard de l'aigle,
Brille la Destinée de l'Allemagne, bénie de Dieu.

Le poète Max Bewer s'exprime en termes analogues dans une brochure intitulée : *le Vieux Dieu vit encore* [2].

Jamais un empereur n'a été porté en triomphe
Aussi haut que toi ; jamais aucun n'a été autant glorifié par le peuple ;
Tire fièrement ton épée ! Et chacun proclamera
Que jamais vainqueur n'est rentré plus fièrement dans ses foyers !

***

Nous venons de passer sommairement en revue les raisons pour lesquelles l'Allemagne fait la guerre. Ce sont aussi les raisons pour lesquelles elle doit nécessairement triompher. Une cause si bonne et si juste ne saurait avoir le dessous. Si la guerre traîne en longueur, c'est à cause des procédés éhontés des alliés, qui ne reculent devant rien pour continuer une résistance inutile :

Ils n'avaient, tous tant qu'ils étaient, qu'un seul but — dit le pasteur Ammer [3] : — faire périr l'Allemagne. Et ils se croyaient sûrs d'atteindre ce but. Leur dessein était de nous tomber dessus sans rien respecter, et les événements ont bien montré qu'aucun moyen ne leur paraissait trop vil pour obtenir ce résultat. Trahison, violation des contrats, assassinats, cannibales de toutes les couleurs, balles dum-dum, mensonges sur mensonges, tout leur a été bon, tout leur est bon aujourd'hui encore.

1. *Kaiser-Zeitung*, n° 4, Berlin, 24 janvier 1915.

2. *Der alte Gott lebt noch ! Fromme und deutsche Züge aus dem Kriege* 1914-1915, Berlin, 1915.

3. *Ein Heimatgruss und Gedenkblatt an den 2 August für unsere lieben im Felde stehenden Krieger*, feuille imprimée à Wernigerode (Harz), août 1915.

Les alliés ont osé accuser les Allemands de cruauté et de barbarie, mais personne n'est dupe de cet artifice grossier.

Accusation non seulement révoltante — a dit H. S. Chamberlain[1] — mais si foncièrement bête, que l'on ne conçoit pas qu'un homme intelligent, s'il a passé un seul jour en Allemagne, puisse tenir des propos aussi ridicules.

Les accusations portées par les alliés ne prouvent que le dérèglement de leur esprit, et il n'y faut voir qu'un cas de pathologie et de psychologie des foules. M. Gustave Le Bon[2] n'a-t-il pas expliqué scientifiquement comment les légendes les plus étranges se répandent dans les foules, en se communiquant par contagion d'une personne à l'autre? Ainsi, par exemple, on a prétendu avoir vu, dans les rues de Belgique, des soldats allemands ivres :

Et, cependant[3], des témoins oculaires ont expliqué que, si ces soldats ont extrait des caves belges de nombreuses bouteilles de vin et de gros tonneaux d'eau-de-vie, de liqueur, etc., c'était afin d'éviter des explosions, — et qu'ils ne s'en sont point approprié la plus petite goutte.

On a également accusé de cruauté les commandants des sous-marins allemands. Cependant, des feuilles illustrées nous les montrent occupés à distribuer du pain ou même des cigares aux équipages des navires torpillés, qui achèvent de brûler dans le fond du tableau.

Les alliés, autant qu'ils le peuvent, masquent leur impuissance par des mensonges ; et le malheur est que les neutres s'y laissent quelquefois prendre, — ce qui a fait dire à certains « qu'il n'y a dans cette guerre mondiale qu'un seul vrai neutre, qui est Dieu[4] ». Mais ce sont là des détails sans importance, dont il n'y a pas lieu de s'émouvoir sérieusement.

Après tout, si la guerre dure encore, c'est parce que les

1. Cité par le *Sonntags-Blatt für die evangelische Gemeinde Weitmar* (Bochum), 12 septembre 1915.

2. Argument développé dans : *Eine psychologische Betrachtung über die belgische Untersuchung « deutscher Grausamkeiten »*, *von Sanitätsrat Dr. A. Moll*, étude publiée dans la revue *Kosmos*, Stuttgart, décembre 1914.

3. *Ibidem.*

4. *Ernste Reden in ernster Zeit* ; XLIII, *Durchhalten !* article publié dans la revue *Reclams Universum*, 30 août 1915.

Allemands l'ont bien voulu, c'est parce qu'ils ont tenu à faire — eux — une guerre de civilisés.

Certainement, — dit le docteur Heilborn [1], — la campagne foudroyante du début aurait peut-être pu continuer à la même allure, si l'on s'était décidé à faire de grands sacrifices de vies humaines comme en entraînaient les méthodes de Napoléon. Mais, entre Napoléon et nous, un siècle a passé, un siècle de culture allemande, et nous avons, nous Allemands, plus que tout autre peuple, le sentiment de la valeur de la vie humaine.

Les gens qui se montrent impatients oublient que la longueur d'une guerre augmente en proportion du nombre des ennemis. C'est là une simple question d'arithmétique.

La guerre franco-allemande, dans laquelle deux puissances seulement se mesuraient, a duré trois quarts d'année, — dit le conseiller supérieur de justice militaire von Gronow [2]. — J'estime qu'il n'est pas exagéré d'évaluer au double la durée probable de la guerre actuelle.

La paix serait donc conclue au printemps de 1916.

Et d'ailleurs, la prolongation des hostilités n'a pas uniquement des inconvénients. Ce n'est que par une guerre de longue durée que l'Allemagne peut atteindre tous les résultats qu'elle est en droit d'escompter.

Quand nous y réfléchissons — dit un bulletin populaire [3] — nous nous apercevons que, si la forme actuelle de la lutte a été une surprise pour bien des gens, cette lutte nous conduira cependant plus *sûrement* qu'une autre au but assigné jadis par Bismarck à la guerre de l'avenir. Bismarck parlait de « *saigner à blanc* [4] » de faire couler le sang jusqu'à épuisement. Nous Allemands, qui sommes brutalement assaillis de tous les côtés, après avoir travaillé de toutes nos forces au maintien de la paix, nous devons aujourd'hui nous approprier le mot de Bismarck... Or, pour atteindre ce but, une campagne rapide, foudroyante, n'était pas ce qu'il fallait souhaiter. Si de nouveau, comme en 1870, nous avions culbuté les armées françaises en un seul mois de victoires, si nous avions tout de suite imposé la paix à l'ennemi, notre voisin de l'Ouest n'aurait pas reçu la *correction* qui lui est due. Cette

1. *Die Dorfheimat, Evangelischer Gemeindebote für Fahrenbach*, etc. (Bade), mai-juin 1915.

2. Article publié dans les *Akademische Blätter*, Berlin, 1er août 1915.

3. *Fünfter Bote aus der Heimat Kronenburg* (Prusse Rhénane), 1er mai 1915.

4. En français dans le texte.

fois, du moins, — avec nos armées installées sur le sol français depuis août 1914 — la leçon sera poussée à fond (*gründlich*) ; nous apprendrons si bien aux Français ce que c'est que la guerre qu'ils perdront pour toujours l'envie de tenter à nouveau la fortune des armes. Il en va de même pour la Russie et pour l'Angleterre. A ces deux pays, aussi, il faut qu'une *longue guerre* apprenne qu'ils s'attaquent au granit lorsqu'ils veulent mordre l'Allemagne. Certes, c'est une triste chose pour nous que d'être engagés dans une lutte dont on ne peut pas encore prévoir la fin. Mais il nous faut accepter les souffrances et les sacrifices d'une guerre prolongée si nous voulons remplir notre rôle d'*éducateurs* (*Erzieher*) à l'égard des chauvins de la Neva et de la Tamise.

Quel magnifique lendemain, en revanche, lorsque la leçon aura porté, et que le monde acceptera définitivement le peuple allemand comme son maître incontesté !

Quel autre peuple pourra aussi bien que le peuple allemand rapprocher les nations les unes des autres, réaliser leur union intime? — dit une « feuille volante de guerre [1] ». — Les peuples doivent communier dans l'âme allemande, ou bien ils ne communieront jamais.

Courage donc ! Déjà des signes nombreux montrent que les alliés faiblissent. Sans doute ils crient toujours sur les toits leur certitude de vaincre. Mais c'est « lorsqu'on est dans la peine que l'on crie le plus fort [2] ». La révolution les guette, et c'est en vain qu'ils cherchent de nouveaux associés pour écraser leurs adversaires sous le nombre. Dans un sermon prononcé le 7 novembre 1914, à l'issue du service religieux, Guillaume II a dit à ses troupes [3] : « Comme l'a dit mon ami Luther : l'homme qui est avec Dieu est toujours la majorité. »

***

Telle est l'argumentation, telles sont les considérations qui ont soutenu, au cours de cette longue guerre, la confiance du peuple allemand. Combien de temps encore ces doctes plaidoiries pourront-elles utilement remplir leur rôle? Cela, c'est le secret de demain. Le gouvernement paraît avoir vite compris

1. *Deutschlands Weltberuf*, *Kriegsflugblatt*, feuille imprimée à Nuremberg, 1915.
2. *Ethische Umschau*, feuillet imprimé à Zürich, septembre 1915.
3. *Badische Rundschau*, 14 mars 1915.

qu'il ne fallait pas compter uniquement sur elles et que quelques bons bulletins de victoire, venant de Russie ou d'Orient, ne feraient pas mal pour les appuyer. Mais le pouvoir de persuasion de ces bulletins eux-mêmes n'a-t-il pas fini par s'épuiser? Quelque assuré que soit le ton des propagandistes officiels, nous nous apercevons, en lisant entre les lignes, qu'il y a, depuis plusieurs mois déjà, des ombres au tableau. Comme le fait remarquer une feuille paroissiale dans un article intitulé : « *Où allons-nous*[1] *?* »

Même les bulletins de victoire ne peuvent pas étouffer entièrement la soif de paix qu'on a en Allemagne. Chaque bulletin de victoire entraîne à sa suite une nouvelle liste de prisonniers, de blessés et de morts.

Nos soldats écrivent tous qu'ils en auront bientôt fini avec les Russes — dit une autre feuille[2]. — Mais en attendant, leurs rangs s'éclaircissent de plus en plus, et la terre boit leur sang.

Les lettres que l'on reçoit du front laissent d'ailleurs peu de place à l'illusion :

Une même pensée traverse aujourd'hui tous les esprits — écrivait un soldat vers le milieu de l'été[3]. — On se dit qu'il y a un an, à pareille époque, tout était bien différent ; la guerre n'était encore pour nous qu'une perspective brillante ; nous étions pleins d'espérance. Mais aujourd'hui ! Un même désir, une même aspiration s'infiltre lentement dans tous les cœurs : si seulement c'était bientôt fini ! Tout ce que nous avons souffert et enduré, c'est à n'y pas croire. Il n'en reste que peu, bien peu d'entre nous, qui ont résisté à la tempête, au vent, à la pluie et que les balles ont épargnés. Petit à petit on se met à murmurer ; un doute, de plus en plus pressant, s'empare des esprits : « *Et tout cela, à quoi bon? (Es hat keinen Zweck !)* »... La guerre : mot terrible ! Quand le canon a cessé de tonner, nous retrouvons la marque du combat dans les champs bouleversés, dans les maisons dévastées, dans les rues détruites par les obus. Une année s'est écoulée, une année remplie de cruelles douleurs !

1. *Heimatgrüsse an die Dithmarschen Landsleute unter den Fahnen*, Neuenkirchen u. Wesselburen, 25 juillet 1915.

2. *Heimatglocken, Evangelisches Gemeindeblatt für Alpenstedt*, etc., sept. 1915.

3. Lettre publiée dans le *Heimatgrüsse aus dem oberen Werratal*, Wanfried (Hesse-Nassau), 1er septembre 1915.

Ainsi, non seulement la lassitude gagne les tranchées allemandes, mais le doute y pénètre aussi ; le doute que les chefs de l'Allemagne avaient, par tous les moyens, cherché à prévenir. « Une guerre sans but serait condamnée d'avance à l'insuccès », nous dit une feuille religieuse de Bonn [1]. Et, dans son livre sur la campagne de Masurie [2], le docteur Hans Berg explique que les Russes sont en état d'infériorité parce qu'ils ne savent pas pourquoi ils se battent. Les Allemands, malgré tant d'efforts dépensés pour les éclairer, risqueraient-ils de tomber à leur tour dans la même ignorance? Auraient-ils cessé de comprendre le sens philosophique de la guerre?

Une caricature berlinoise [3] de l'automne dernier nous montre un pessimiste et un optimiste en train de converser. « Après Varsovie, Brest-Litowsk, dit amèrement le premier. Et ensuite, de quelle ville sera-ce le tour? Décidément la guerre ne finira jamais. » Et l'optimiste de répondre d'un air joyeux : « Plus que trois villes, seulement : Rome, Paris et Londres. Après, nous aurons sûrement la paix. »

L'optimiste ne songeait pas qu'il faudrait encore allonger la route et passer par Constantinople.

PIERRE BOUTROUX

1. *Kirchlicher Anzeiger für die evangelische Gemeinde Bonn*, 26 septembre 1915.

2. Page 66 de l'ouvrage cité plus haut.

3. *Mitteilungen des Vereins der Beamten der A. E. G. und B. E. W.* (Société générale d'électricité), Berlin, septembre 1915.

LE CINQUANTENAIRE

DE

« LA CITÉ ANTIQUE »

Il y a cinquante ans, Fustel de Coulanges, à Strasbourg, écrivait et publiait *la Cité antique*. Un demi-siècle s'est écoulé sur ce livre, sans qu'il ait perdu de son charme, de sa force et de sa vérité. Et la solennité des heures actuelles ajoute encore un éclat à la gloire du maître disparu et à la beauté de ce cinquantenaire.

***

Quand Fustel de Coulanges composa *la Cité antique*, en 1864, on sentait bien, autour de lui, que des temps nouveaux se préparaient pour la France et pour l'Europe. Les illusions du second Empire s'effaçaient devant de tristes réalités. Bismarck arrivait au premier degré de ses desseins. Le Danemark éprouvait la brutalité d'une volonté de conquérant. Des rêves d'empire s'ébauchaient en Allemagne, et il était visible que la violence viendrait à l'appui de ces rêves. Tout en caressant la France et en flattant l'empereur, Mommsen laissait germer dans sa pensée les termes de sa lettre *aux Italiens* [2]. L'époque du fer se rapprochait.

1. Je cite la dernière édition : Paris, Hachette, 1912, 22e édition.
2. Voyez la réponse de Fustel de Coulanges dans ses *Questions historiques*.

Fustel de Coulanges a-t-il compris ces choses, et a-t-il voulu par avance protester contre la force imminente? Je ne sais. Nous connaissons trop mal sa vie à Strasbourg, ses pensées d'alors, pour oser rien affirmer à ce sujet. Mais, quoi qu'il en soit de ses intentions, *la Cité antique* fut, en 1864, un splendide défi aux prétentions de la violence. L'idée qui domine ce livre est la souveraine puissance des principes, des traditions sociales, du droit, c'est-à-dire de l'idéal. Ces sociétés du passé, que beaucoup se représentaient alors comme désordonnées et sauvages, Fustel de Coulanges nous les montre s'inclinant sous la loi non du plus fort, mais du plus saint. Lisez l'une après l'autre toutes ces pages : vous percevrez, dans les dix siècles de l'histoire classique, la maîtrise sacrée de l'esprit, guidant les hommes à travers les pires batailles.

Voyez de quelle manière il parle de la femme dans les âges primitifs. — Au temps où Fustel écrivait, on disait et on enseignait que la femme, jadis, n'avait été qu'une sorte d'esclave ou de bête de somme, et que le plus ancien mariage fut une prise de force. A quoi il répondait :

> L'institution du mariage sacré doit être aussi vieille dans la race indo-européenne que la religion domestique. Car l'une ne va pas sans l'autre. Cette religion a appris à l'homme que l'union conjugale est autre chose qu'un rapport de sexes et une affection passagère, et elle a uni deux époux par le lien puissant du même culte et des mêmes croyances [1].

Pour la femme, on se trompe quand on la croit « placée sous la main brutale du mari [2] ». Non ! elle est la mère de la famille, la compagne de l'époux, la prêtresse du culte dont son mari est le prêtre ; elle a son rang, sa dignité, et elle a cette sorte de gloire charmante que donne le clair reflet du foyer voisin. « Tant il est vrai que ce n'est pas le droit du plus fort qui a constitué la famille [3]. »

Ce n'est pas davantage ce droit qui a constitué la cité. La cité est née, non de la force, mais « de l'alliance ». « Plusieurs

1. *La Cité antique*, p. 48.
2. *La Cité antique*, p. 95.
3. *Ibidem.*

tribus purent s'associer entre elles, à la condition que le culte de chacune fût respecté [1]. » Et par ce mot de culte, il faut entendre non pas seulement le souci des dieux, mais aussi le souci des morts. Il n'y eut jamais d'État sans le respect de souvenirs communs. Le culte du souvenir est un élément de toute vie nationale.

Certes, Fustel de Coulanges n'a point nié que la force a fait l'Empire romain. Ce serait une étrange contre-vérité que d'atténuer toutes les laideurs et toutes les horreurs qu'entraîna la formation de cet Empire. Mais cet Empire une fois fondé, ce ne fut point la violence qui le maintint. Comme la famille et comme la cité, il eut un culte commun. Tous les provinciaux furent admis aux mêmes droits. Ce mot même de provincial n'était qu'une formule sans réalité. Les habitants du monde entier étaient les membres égaux d'une seule patrie et d'une seule maison. Ces principes de droit sacré et d'idéal humain qui avaient présidé à la vie des petites sociétés antiques, s'appliquaient maintenant à l'univers.

Aussi, les guerres civiles eurent beau se multiplier, les barbares faire brèche dans la frontière, l'unité religieuse de l'Empire se conserva, et elle se transforma, sous le nom de Christianisme, en cette union morale qui fait aujourd'hui encore l'espérance de nos âmes. Non ! concluait Fustel de Coulanges, « ce n'est point la force qui a gouverné les hommes [2]. »

Il eût écrit cela en 1871, qu'on eût vu dans ce livre une émouvante affirmation au nom de la France vaincue. Mais écrites avant l'autre guerre, ces paroles n'en étaient que plus belles en leur prophétisme latent : car elles donnaient à un désir nécessaire l'appui d'une vérité inébranlable.

*
* *

Depuis que cette apologie de l'idéal primitif a été composée par Fustel de Coulanges, de nombreux érudits se sont occupés du droit préhistorique, et notamment des institutions initiales

1. *La Cité antique*, p. 143.

2. *Cf.* p. 241, p. 207 : « Ce ne fut donc pas la force qui fit les chefs et les rois dans ces anciennes cités. » Etc

du monde indo-européen. Car, ne l'oublions pas, *la Cité antique*, qui étudie les usages communs aux Grecs et aux Romains, se rattache directement à la littérature scientifique consacrée aux origines indo-européennes[1]. Des archéologues ont cherché, par l'examen des débris et des ruines, à mieux connaître ces origines; des juristes ont essayé de remonter jusqu'à la source des coutumes antiques; des linguistes ont tenté de raconter le plus ancien passé de l'Occident à l'aide du patrimoine général à toutes les langues indo-européennes. Quelques-uns de ces savants, très peu d'ailleurs, ont vu dans Fustel leur précurseur. La plupart l'ont ignoré, ou, plutôt, ont voulu l'ignorer, atteints d'une vilaine et honteuse contagion d'ingratitude. De tous ces travaux, qu'est-il résulté pour le renom de *la Cité antique*?

Il en est résulté ceci, que tous ont donné raison à Fustel de Coulanges. Le livre sort victorieux de l'épreuve de ce demi-siècle.

La dignité de la femme dans les temps préhistoriques, à chaque instant des découvertes nous en apportent une preuve nouvelle ; et quelques-unes de ces preuves nous font remonter bien au delà des siècles auxquels Fustel s'intéressait surtout. Les bas-reliefs de Laussel, avec la femme en attitude de déesse, avec l'homme son compagnon en attitude de dieu, ne signifient-ils pas l'égalité sainte ou la camaraderie sacrée du couple originel? L'étude des vieilles sociétés pyrénéennes, où tant de choses archaïques se sont conservées, cette étude ne nous a-t-elle pas signalé la femme au foyer, sur le seuil de la maison[2], dans la place publique même, marchant de pair avec son époux, non pas certes partageant toutes ses tâches, mais au moins ayant une œuvre équivalente à la sienne[3].

1. *La Cité antique* porte en sous-titre *Étude sur le culte, le droit, les institutions de la Grèce et de Rome*; et la pensée des Indo-Européens y apparaît dès la première page (p. 1) : « Ces deux peuples étaient deux branches d'une même race, parlaient deux idiomes issus d'une même langue, ont eu un fond d'institutions communes. »

2. Voyez les inscriptions des maisons familiales, ou plutôt conjugales, surtout dans le pays basque, inscriptions dont M. Colas, professeur au Lycée de Bayonne, a bien voulu me communiquer le *Corpus*. Et il n'importe que la langue de ce pays ne soit pas une langue indo-européenne.

3. C'est l'idée qui domine le livre de M. Webster, *les Loisirs d'un étranger*

Ces dolmens, où tant de générations de morts se sont succédé, ces vestiges de sacrifices auprès de piliers mégalithiques, cette toute-puissance du monument funéraire à l'époque de la pierre polie ou à celle du bronze, mais tout cela, c'est le commentaire, présent à nos yeux, bâti par les anciens eux-mêmes, des pages écrites par Fustel sur le culte des défunts et la religion des tombeaux. Les hommes d'autrefois, disait-il sans cesse, ont vécu surtout avec leurs morts. Aujourd'hui, quand les historiens veulent revivre avec le passé, c'est la poussière des morts et le langage des tombes qu'ils doivent d'abord interroger. Et on dirait que les ruines, pour leur répondre, répètent les pages de *la Cité antique.*

La grandeur religieuse des nations helléniques s'est manifestée à nous dans les fouilles d'Olympie, de Delphes, de Délos. Qu'on parcoure les innombrables mémoires que ces fouilles ont provoqués, et on entendra toujours l'écho de prières, de chants, de sacrifices. Il me semble parfois, devant les autels de Delphes, voir un chapitre de Fustel traduit dans la blancheur des marbres.

La valeur familiale et sacrée de l'Empire romain est désormais une vérité acquise. Je crois que Mommsen l'eût mise en évidence dans ce quatrième volume de l'*Histoire romaine* qui manque à l'appel de ses œuvres : ce qui sera l'irréparable lacune de la science allemande. L'Empire a été une religion, répétait Fustel : et voici la découverte de la table flaminale de Narbonne, où nous voyons les provinciaux unis dans un culte commun. Il a été aussi une famille, dont l'empereur était le père sacré : et à chaque instant des inscriptions nouvelles nous rappellent la paternité sainte d'Auguste et la divinité de sa maison. Ce n'est pas la force qui a conservé cet Empire, affirmait Fustel, et M. Lavisse a développé : « L'Empire romain a été une manière d'être du genre humain. »

*
* *

Rome, la Grèce, les Indiens des Védas, les langues et la race indo-européennes, ces mots reviennent fort souvent dans le

au pays basque. M. Webster, mort il y a quelques années à Sare, est certainement l'érudit qui a le plus exactement connu et jugé ces sociétés pyrénéennes.

livre de Fustel de Coulanges. Car, je le répète, il ne s'agit pas seulement ici de la Grèce et de Rome, et de commenter les textes antiques. La méthode de Fustel va plus loin et plus haut. Elle tend à reconstituer, par l'analyse des analogies, toute une immense société disparue, et à trouver tous les faits communs à des millions d'âmes parties d'une même souche. Avec *la Cité antique*, c'est la sociologie qui se fonde.

M. Durkheim est aujourd'hui le chef de l'école sociologique française. Son livre sur les *Formes élémentaires de la vie religieuse*[1] est le plus vigoureux effort qu'on ait jamais tenté pour pénétrer jusqu'au lien mystérieux qui unit et explique toutes les forces morales d'une société. Or, M. Durkheim fut un élève de Fustel de Coulanges, et un élève cher à son maître. Il lui a dédié un de ses premiers travaux. Dès l'École normale, il ressentit profondément l'influence de *la Cité antique*, des leçons et de l'exemple de celui qui l'avait écrite. Lui-même l'a reconnu et l'affirme hautement. Au surplus, étudiez son dernier livre, ses *Formes élémentaires*.

> Ce qui fait, dit M. Durkheim, l'unité sociale, la religion, l'existence sacrée et morale, la valeur intime et perpétuelle d'une tribu sauvage, c'est elle-même considérée comme une essence divine et magique; c'est ce je ne sais quoi d'immatériel, d'étranger et supérieur à toute force physique, de commun à tous les membres d'un groupe humain, qui naît de l'entente et de l'union entre tous les membres de ce groupe. Toute tribu est à la fois une fraternité et une église. Et il y a un idéal sacré qui plane au-dessus des sociétés les plus rudimentaires de l'Afrique ou de l'Australie.

Mais cela, n'est-ce point ce que Fustel de Coulanges a dit des cités antiques? et, sauf les contrastes inévitables, l'humble clan de l'Australie et le dème élégant de l'Attique ne s'inspirent-ils pas du même souffle profond qui vient de la religion sociale?

En partant de Rome et de la Grèce, Fustel de Coulanges a conduit ses élèves aux Italo-Celtes et aux Indo-Européens, et puis, des Indo-Européens il les a conduits à l'humanité tout entière, leur ouvrant la large voie qui de l'histoire mène à la sociologie. Dès l'année de *la Cité antique*, un mot a dominé

1. Paris, Alcan, 1912.

sa pensée : c'est que l'âme humaine est partout la même.

Il me disait un jour qu'il regrettait de n'avoir point admis les Phéniciens dans le cadre de *la Cité antique* : chez eux aussi, remarquait-il, on vit d'admirables exemples de culte domestique, de religion des morts, de patriotisme sacré. C'est profondément vrai. Le peuple d'Israël lui-même ne s'est-il pas lentement acheminé à n'être qu'une seule cité communiant dans un seul temple? Et quelle plus belle définition de *la Cité antique* que le mot d'Esdras sur la nation juive montant à Sion pour adorer Jéhovah? « Le peuple d'Israël s'assembla à Jérusalem, comme si ce n'eût été qu'un seul homme [1]. » Et le plus formidable exemple d'une cité qui résiste, massée dans son sanctuaire et animée par son dieu, n'a-t-il pas été donné par Jérusalem au temps de Vespasien?

Plus tard, quand Fustel de Coulanges écrira ses *Institutions politiques*, ce mot d' « âme humaine » reviendra sans cesse sous sa plume. Il a beau étudier les textes des temps mérovingiens ou carolingiens, ne point sortir de Chelles ou d'Aix-la-Chapelle, il veut qu'on sache ceci d'abord : ce qui explique la politique de ces rois, l'évolution de ces usages, le groupement de ces classes d'hommes, ce ne sont point des événements ou des circonstances, ce sont les habitudes éternelles de l'âme humaine.

Peu importe qu'il n'ait point fait le relevé de ces habitudes, qu'il ait laissé à d'autres le soin de généraliser sur elles, à Herbert Spencer, à Tylor, à cet admirable Frazer dont on vient de célébrer la juste gloire : il n'empêche que le précurseur de la sociologie, de l'histoire comparée des sociétés humaines, est Fustel de Coulanges dans sa *Cité antique*.

*
* *

Entre le livre de Fustel de Coulanges et un manuel d'archéologie, comme celui de M. Déchelette [2], la différence est profonde ; et ce serait une gageure que de vouloir établir une comparaison entre l'un et l'autre. Cependant, celui-ci n'est

1. *Esdras*, II, § 1.

2. En cours de publication à Paris, chez Picard.

pas sans rapports avec celui-là. J'ai choisi à dessein le *Manuel* de M. Déchelette, parce que c'est le meilleur de l'école archéologique actuelle, et qu'il pourra le mieux nous faire comprendre ce que celle-ci doit à l'esprit de *la Cité antique*.

Deux principes dominent aujourd'hui la science de cette école : celui de l'évolution et celui de la survivance.

1° L'évolution, c'est la transformation graduelle et continue d'un type d'objet, arme ou instrument ; c'est son lent passage d'une forme déterminée à une forme nouvelle, par des étapes successives, sans interruption ni saut dans sa marche. C'est ainsi que le coup de poing est devenu tête de flèche ou de lance, que le poignard est devenu épée, que la hache de pierre est devenue la hache de bronze.

Eh bien ! ce qui caractérise précisément l'habitude scientifique de Fustel de Coulanges, c'est de chercher par quelles dégradations une coutume sociale se modifie sans rien perdre de l'élément initial qui l'a constituée, évoluant sous le contact de mœurs nouvelles, changeant de rôle ou de caractère, se pliant à des formes diverses, s'adaptant à des besoins différents. Par exemple la royauté romaine, fonction essentiellement religieuse, perdit peu à peu ses attributs politiques, mais survécut à la chute des Tarquins, et se perpétua sous les espèces saintes du *rex sacrorum* ; le tirage au sort des magistrats, procédé religieux à l'origine, finit par devenir une coutume démocratique ; le tribunat de la plèbe, durant les dix siècles de son existence, servit tour à tour à protéger la plèbe, à dominer le peuple, à garantir des libertés et à fonder l'Empire. Comme un outil de silex, une institution se prête à toutes les besognes et se transforme en vue des tâches les plus contraires. Dans tout ce qui vient de l'homme, instrument ou prière, arme ou magistrature, image ou rite, il y a quelque chose de vivant qui y détermine un travail intérieur jamais suspendu. On peut presque dire que tout produit de l'homme, de sa main ou de sa pensée, est une sorte d'organisme en état de gestation continu. Voilà ce qui résulte de *la Cité antique*, et ce que ne démentira aucun des maîtres de l'archéologie.

2° La survivance est en quelque façon le dernier terme, ou le terme actuel, ou le résidu de l'évolution. Elle consiste en ceci que l'objet, que l'institution survivent au motif qui a déter-

miné leur naissance. L'épée n'est plus une arme ordinaire : elle demeure comme ornement de solennité ou insigne de commandement. Bien des usages soi-disant de politesse ne sont que des vestiges laïcisés d'actes magiques. La moitié des habitudes de notre vie sont des survivances. Il y en a dans les jeux d'enfants, comme le cri du loup ; dans nos paroles, comme certains jurons ; dans notre costume, comme ces boutons qui n'attachent rien. L'habileté de l'école archéologique d'aujourd'hui est d'avoir montré que tel détail dans la poignée de l'épée, telle forme dans l'anse d'un vase, telle saillie dans un autel de pierre, ne sont que des traces de pièces jadis utiles, et, si l'on peut dire, des organes atrophiés faute d'emploi persistant.

Or, la page du début de *la Cité antique* pose admirablement cette loi de la survivance. Fustel de Coulanges parle, il est vrai, de l'âme et de ses pensées, de l'esprit et de ses formules, et nullement d'objets matériels. Il n'est cependant aucune de ses phrases dont l'archéologie moderne n'ait pu tirer profit. Lisez ceci, et vous verrez comme tout convient à merveille à la céramique ou à la sculpture antiques :

> Le passé ne meurt jamais complètement pour l'homme. L'homme peut bien l'oublier, mais il le gardera toujours en lui. Car, tel qu'il est lui-même à chaque époque, il est le produit de toutes les époques antérieures. S'il descend en son âme, il peut y retrouver et distinguer ces différentes époques d'après ce que chacune d'elles a laissé en lui [1].

De même, dans l'épée moderne, nous retrouverons la prise pour la main qui est de l'âge quaternaire, l'arme effilée qui est du temps de la pierre polie, le métal qui est de l'époque du cuivre, et ainsi de suite. Des centaines de siècles ont laissé leur empreinte sur ce seul objet.

*
* *

Il n'est pas jusqu'à la linguistique qui ne puisse, parfois, se réclamer de Fustel de Coulanges.

La linguistique, — et je me réfère en ce moment à l'inou-

1. *La Cité antique*, p. 4-5.

bliable enseignement de M. Meillet, — la linguistique nous apprend que les radicaux survivent d'ordinaire à l'usage, au dessein pour lequel ils ont été imaginés ; que les mots perdent leur sens originel et parfois même perdent tout sens, mais qu'ils demeurent quand même, incompris de nous, véhicules d'idées étrangères à leur nature, et qu'à les analyser de près, nous finissons par retrouver l'époque qui les a inventés et la fonction qu'elle leur a assignée.

Que signifie *maison* aujourd'hui? Une demeure pour des êtres habités, et, par suite, l'ensemble de ces êtres. Nous nous servons couramment de ce mot dans ces deux sens, mais nous oublions son sens primitif, celui de gîte de poste ou d'étape. Car le mot *maison* vient de *mansio* ; et il porte ainsi sur lui la marque de l'administration romaine, qui a construit les routes et établi la poste et qui a imposé ce mot à l'un de ses services. Et si nous pouvions suivre l'histoire de ce mot, nous verrions qu'elle s'explique par les destinées de l'institution où il s'est d'abord installé. C'est ce qu'avait déjà noté Fustel de Coulanges au début de *la Cité antique*.

Le sens intime d'un radical peut quelquefois révéler une ancienne opinion ou un ancien usage ; les idées se sont transformées et les souvenirs se sont évanouis ; mais les mots sont restés, immuables témoins de croyances qui ont disparu.

C'est le propre de la vérité, de recevoir son emploi dans toutes les sciences. Fustel de Coulanges ne cherchait à la voir qu'à travers les textes. Mais telle était la droiture impeccable de son jugement, qu'il a fixé, pour trouver le vrai, une méthode dont toutes les sciences feront leur profit. A sa manière, et dans le même sens que le grand philosophe français, Fustel de Coulanges a renouvelé Descartes, doutant comme lui, ne croyant comme lui que par lui-même, et comme lui, enfin, ne laissant jamais se rompre dans son esprit le fil conducteur du raisonnement, la trame de l'idée.

*
* *

Je sais bien que l'on a reproché à Fustel de Coulanges de ne point faire la critique de ses sources, de les accepter sans dis-

cussion, de les suivre presque aveuglément. Il faut nous expliquer sur ce reproche.

Fustel est venu à l'époque où, précisément, on a poussé le plus loin la critique, l'analyse, l'autopsie des textes anciens. Depuis Wolf jusqu'aux derniers épigones de Mommsen, la méthode dite philologique s'est acharnée à disséquer les écrits de l'Antiquité. Et je ne nie pas qu'elle n'ait fait souvent une très saine besogne. Mais peu à peu, à force d'examen et de contrôle, de comparaisons et de combinaisons, elle est arrivée à ne plus rien accepter, ou presque, de quelques écrits d'autrefois, et parmi les plus célèbres. Homère, le début de Tite-Live, l'*Histoire Auguste, la Chanson de Roland*, ont fini par se démembrer en une infinité de pellicules d'où toute vie propre était sortie. Et par là même on s'est de plus en plus refusé à rien prendre dans ce qu'ils écrivaient. Il est convenu que le *Pentateuque* n'est pas d'un contemporain de Moïse, qui a cru, dans l'avant-dernière génération, à l'existence d'Homère? Tite-Live est puéril, son Romulus et son Numa sont des fables, et l'*Histoire Auguste* vaut à peine plus qu'un pamphlet. Avant Hannibal, nous ne savons rien de l'histoire romaine, et Hérodote ne nous apprend rien de sûr touchant les premiers temps de la Grèce. Il n'est pas jusqu'à Grégoire de Tours qui ne soit devenu un brodeur de légendes.

A cette école de critique et de défiance, qui l'a attaqué toute sa vie, Fustel de Coulanges a opposé des habitudes, je ne dis pas de crédulité, mais de confiance. Il savait, n'en doutons pas, que tous les textes ne sont pas également dignes de foi. Mais il estimait qu'en se conformant aux paroles de l'Antiquité, on a moins de chances de se tromper qu'en les transformant. Les textes, disait-il, sont bien plus près que nous du passé. Tite-Live ou Thucydide avaient des documents que nous ignorons. Les siècles les plus anciens de Rome et de la Grèce étaient aussi curieux et respectueux d'actes publics, d'annales et de récits, que les temps d'Auguste ou le moyen âge. Cette humanité classique est très vieille, elle a de très lointains souvenirs, dont quelques-uns sont inscrits de manière indélébile. Nous n'avons pas le droit de nier Romulus et Numa. En vertu de quel principe veut-on les supprimer? Ni l'un ni l'autre ne sont étranges. Leur physionomie concorde bien avec celle des rois et des

législateurs des mondes primitifs [1]. Que Tite-Live leur prête des actions bizarres, ce n'est point un motif pour leur ôter l'existence. Nous ne refuserons pas de croire à Charlemagne, sous prétexte qu'il a été le héros de *la Chanson de Roland.*

Au lieu et place de ces récits traditionnels, l'école philologique ou critique a mis des discussions sur les sources, des conclusions sur les procédés des écrivains ; et, peut-être de guerre lasse, à force de s'évertuer sur les textes, elle en est venue à effacer les faits. Lorsque Tite-Live raconte les affaires des dettes après les Tarquins, il ne fait, a-t-on dit, qu'imaginer l'histoire ancienne de Rome sur le modèle du siècle des Gracques. Et Esdras, de même, a-t-on encore dit, a bâti son *Pentateuque* et figuré son Moïse d'après l'idéal juif de son temps.

Fustel de Coulanges s'indigna souvent de cette méthode. Aux textes qui racontent, s'écriait-il, vous substituez votre propre pensée. Vous vous faites une certaine idée de Tite-Live, une certaine idée de l'histoire romaine primitive. Et ensuite, si quelque chose, chez Tite-Live, vous paraît choquer votre système historique, vous le condamnez. Allons donc ! Vous croyez faire œuvre de critique, vous ne faites qu'œuvre d'imagination, et de l'imagination la plus déplorable, celle qui se livre aux figures créées par l'esprit, et non pas celle qui veut retrouver les vraies figures du passé [2].

Ce passé n'est point absent, ajoutait-il, de Tite-Live ou de Plutarque. Ce qui vous étonne chez Tite-Live ou chez Plutarque, mais cela, justement, c'est ce qui vient du passé, c'est un renseignement que l'annaliste ou le biographe ont pris dans quelque mystérieux écrit aujourd'hui disparu [3]. Et le dernier mot de Fustel de Coulanges était toujours celui-ci : Ayons confiance.

1. *Cf. La Cité antique*, p. 292 et s.

2. M. Edouard Naville vient de parler de même à propos des théories antiques sur le *Pentateuque* (*Archéologie de l'Ancien Testament* [1914], p. 47) : « Théorie... de la Bible « arc-en-ciel », aux couleurs variées, dont chacune représente un auteur absolument inconnu de nom, d'origine et d'époque... ». P. 65 : « Une analyse trop minutieuse a voilé aux critiques le vrai plan et l'objet de ce livre. » P. 3 : « L'analyse au microscope... (n'a conduit qu'à des) constructions. » Etc. Tout, dans ces pages de M. Naville, me rappelle la méthode, les colères, les confiances de Fustel de Coulanges.

3. Voyez de même ce que dit M. Naville de l'histoire de Joseph dans le *Pentateuque* (p. 83 et s.).

*
* *

Il avait encore raison. Depuis vingt ans, l'école philologique née de Wolf a subi échec sur échec [1].

C'est d'abord Troie, et, avec elle, Tirynthe et Mycènes, qui se sont réveillées et nous ont obligés à croire à Homère. C'est ensuite la Crète qui, à son tour, a parlé le langage des morts : et nous avons dû accepter Minos et les plus anciennes traditions de la mer Égée.

A Rome, autour de Rome, des tombes contemporaines des rois nous invitent à faire crédit à Tite-Live. En Gaule, le Beuvray, les nécropoles de Champagne, Gergovie, le puy de Corent, Alésia et bien d'autres lieux, nous disent que Posidonius et César n'ont point menti. La préhistoire nous montre qu'au delà du Latium des Tarquins il a existé des nations italiotes solidement constituées sur les monts Albains ou dans les Apennins de l'Ombrie, capables de civilisation, et sachant garder le souvenir de leurs faits et gestes : il y a une réalité qui se cache sous les noms des rois albains, aïeux de Romulus. Et les conclusions de la linguistique sur les langues les plus anciennes de l'Occident ont permis de rendre la vie aux mythiques Ligures, ancêtres tout à la fois des Italiens et des Celtes.

En Orient, Hammourabi est venu avec son code nous décrire la civilisation qu'Abraham a connue. On a retrouvé [2] dans les récits du *Pentateuque* un grand nombre de détails qui révèlent un contemporain de l'exode, et, sans croire qu'il y ait eu miracle au passage de la mer Rouge, nous savons enfin où, quand et comment ce passage a eu lieu, et que véritablement la mer a pu paraître se retirer [3].

Car même les légendes les plus étranges d'autrefois finissent par s'accorder avec un fait du passé [4]. Nous ne devons sans

1. *Cf.* Éd. Naville, p. 221 et s.

2. Voyez le livre cité d'Édouard Naville.

3. Naville, p. 123 : « Des voyageurs en Égypte ont souvent remarqué que lorsque un vent violent souffle d'un certain côté, la mer se retire, parfois sur une grande étendue, et revient dans son ancien lit aussitôt que le vent cesse ou change de direction. »

4. La correspondance de Leibniz montre que telle était sa pensée. Les sciences

doute point parler d'Hercule comme d'un être réel ; mais à voir les migrations et les travaux du second millénaire avant notre ère, il paraît possible qu'un conquérant ou qu'un législateur se dissimule sous le nom et la figure du héros. Le mythe de l'âge d'or n'est peut-être que la poétique traduction de ces premiers temps du métal où l'Europe vécut de la vie pacifique des agriculteurs qui défrichent les forêts, dessèchent les marécages et « font de la terre »[1].

Tous ceux d'entre nous qui, depuis ces vingt ans, suivent l'ensemble des études historiques et cherchent à y jouer un rôle, tous s'aperçoivent que les textes et les personnages anciens remontent lentement à l'horizon de la vérité. Et tous, — ceux du moins que le parti-pris n'aveugle pas, — se disent avec joie et reconnaissance que Fustel de Coulanges avait raison de vouloir de la confiance.

*
* *

Mais, pour que l'œuvre de Fustel de Coulanges arrive à son terme, pour que ses rêves les plus profonds soient réalisés, pour que la pureté de sa gloire apparaisse à tous, il faudrait qu'il nous fût donné de célébrer le cinquantenaire de *la Cité antique* dans cette Université française de Strasbourg où elle fut méditée. — Et si nos yeux voient cette chose, nous qui avons aimé Fustel et qu'il a formés, nous dirons ensuite avec joie la parole sacrée : « Tu peux nous congédier, Seigneur, car notre tâche est faite. »

Août 1914.

CAMILLE JULLIAN

historiques et linguistiques, depuis trente ans, n'ont fait que grandir le rôle de Leibniz comme précurseur.

1. Je me sers de l'expression courante au Canada pour désigner le premier défrichement.

L'OPINION AMÉRICAINE

ET LA GUERRE

A ne considérer que l'admirable générosité des États-Unis envers la France, les ambulances, les hôpitaux, les œuvres que leurs citoyens ont fondées, les dons innombrables qu'ils nous ont faits, à ne lire que la grande presse de New-York, de Boston, de Philadelphie, de tout l'Est, il semblerait que l'opinion américaine fût presque tout entière favorable aux Alliés. Et cependant, dans un conflit qui met en jeu l'existence même de la Démocratie et du Droit, le Président des États-Unis a recommandé aux Américains de rester neutres, non seulement en paroles, mais en pensée ; et le Gouvernement américain a poussé cette neutralité jusqu'à l'inertie devant les crimes allemands, les violations de toutes les conventions qu'il avait signées, jusqu'à l'apathie devant les attentats germano-américains contre ses propres citoyens.

Comment concilier pareille attitude et ces expressions de sympathie? Cette neutralité serait-elle due à la seule politique personnelle du Président et du Gouvernement, aux seules considérations de prudence ou d'intérêt? Est-il possible que pareille politique eût pu se maintenir en opposition avec une opinion publique réellement prépondérante? Ou serait-elle au contraire l'inquiétante manifestation d'une autre opinion plus puissante encore quoique inarticulée, et à peu

près inconnue ici? A ne regarder que la surface des choses on formulerait — et l'on a formulé — trop vite de rassurantes réponses. Mais si l'on examine de plus près la complexe psychologie américaine, si l'on descend dans les profondeurs où s'élaborent les réactions maîtresses de ce vaste peuple, l'on découvre vite que le Président obéit à des suggestions plus impérieuses que celles d'un idéalisme abstrait de juriste glacé, et plus hautes que celles d'un bas mercantilisme. Ses prudences, ses timidités, ses renoncements ne sont que le prolongement d'un état d'esprit qu'il partage et représente, mais qu'il n'a point créé, et qui en dernière analyse seul explique l'abdication dont souffrent si cruellement nos amis d'outre-mer, et que la France n'a pu comprendre. Il faut décrire ces forces diverses d'opinion, en évaluer la nature et les pesées, si l'on veut, sinon justifier, tout au moins expliquer une situation dont les obscurités risquent de faire naître de regrettables malentendus entre les deux grandes Républiques sœurs et amies, qui seules, en toute chose, ont toujours mis au-dessus de tout l'idéal démocratique, et se sont toujours montrées prêtes à tout sacrifier à une idée.

I

De l'ardeur, de la spontanéité, de l'étendue de cette générosité américaine qui pourrait douter? Elle honore autant le pays qui a su trouver pareil élan que celui qui a su le provoquer. La France restera éternellement reconnaissante envers ces amis qui ont donné sans compter non seulement des millions — qu'est-ce que l'argent pour leur richesse? ou notre désintéressement? — mais leur temps, leur labeur, et jusqu'à leur sang. La liste de ces œuvres et de ces amis, de ces dévouements et de ces sacrifices, est trop longue pour figurer ici. Mais quels monuments de sympathie efficace et délicate que ces ambulances américaines de Neuilly et de Juilly, les ambulances du front de MM. Depew et Harjes, les hôpitaux que MM. Wanamaker, Stillman, Hyde, ont installés dans leurs hôtels qu'ils ont abandonnés à nos blessés, et où les meilleurs

médecins des États-Unis leur prodiguent leurs soins, ou, comme Mrs. Whitelaw Reid, à nos officiers convalescents : ces ouvroirs, ces œuvres fondées ou conduites par Mrs. Edith Wharton, M. Tuck, Mrs. Bliss, Mrs. Vanderbilt, Mrs. Whitney Warren, Miss Holt, le Clearing-House américain que dirige M. Scott, les Paquetages Lafayette, le Belgian Relief Fund de M. Hoover, si utile à nos provinces envahies qu'il ravitaille en même temps que cette Belgique dont le sort ne nous touche pas moins, et qui lui doit de ne pas mourir de faim et de misère : tant d'autres œuvres que je ne nomme pas ! Tel de nos amis a donné à la France son fils unique, engagé dans notre légion étrangère : tel autre pleure son enfant tombé dans le service des ambulances du front — hier encore M. Richard Melville Hall. — De quelle affection, de quelle tendre reconnaissance la France ne doit-elle pas entourer la mémoire de ces dévouements poussés jusqu'à la mort, jusqu'au don de ce que nos amis ont de plus précieux, le sang de leurs enfants? C'est un lien personnel qui s'est établi entre eux et nos fils guéris, réconfortés, préparés par eux à la dure lutte pour l'existence que d'affreuses mutilations semblaient rendre désespérée, et à qui leur bonté a rendu, avec l'espoir, des raisons et des moyens de vivre. Au milieu des ténèbres et des désolations infinies de ces heures lourdes, la lumière de cette bonté rassure, promesse et preuve de cette bonne volonté parmi les hommes, de cette fraternité que la tempête semblait avoir balayées. Pour beaucoup d'entre nous, l'Amérique a cessé d'être une lointaine abstraction, un pays fabuleux de dollars et de gratte-ciel, une terre indifférente et égoïste où règne le seul culte de l'argent. Elle est devenue une réalité vivante et agissante, une amie dont la main secourable a essuyé les sueurs de notre front. Il ne faut pas que restent ignorées ou que périssent oubliées les tendresses et les générosités de ceux qui ont gardé fidèlement la mémoire de leur dette ancienne à la France, et s'en souviennent magnifiquement aujourd'hui. Notre mémoire ne sera pas moins fidèle. Mieux que tous les souvenirs abstraits d'une longue amitié traditionnelle, que les rappels d'un commun idéal de liberté et de justice démocratiques, que des liens diplomatiques ou froidement officiels, cette communion des cœurs nous rapproche, et fonde sur des

sentiments et non des idées notre durable fraternité. Les noms de ces amis, et en tête celui de M. l'ambassadeur Herrick, brilleront en lettres d'or dans notre histoire, comme ils sont gravés dans notre cœur. Devant le rayonnement de ces souvenirs et de ces noms, quels malentendus pourraient subsister? ou même naître?

Mais ces amis, dira-t-on, sont pour la plupart des citoyens de notre Paris, sinon de notre France : ils ont assisté au spectacle sublime que la France a donné au monde, partagé nos émotions et nos souffrances ; et quel témoin aurait pu rester insensible à la splendeur tragique de pareil drame? Leur sympathie est individuelle, dira-t-on, est l'émoi d'un cœur préparé à comprendre, et bouleversé par l'admiration et la pitié. Mais loin du carnage et des images désolées que cette guerre monstrueuse répand inlassablement, étourdis par les magnificences et le fracas de leur effort titanique, les Américains d'outre-mer, séparés par mille lieues d'Océan, dans la sécurité de leur terre inviolée, peuvent-ils, eux, ressentir les mêmes émotions? — Il suffit de consulter leur presse pour trouver la réponse. Tout ce qui compte intellectuellement aux États-Unis s'est déclaré pour nous ; et si l'intelligence, la raison, le sentiment menaient le monde, l'Allemagne compterait parmi ses adversaires une puissance de plus.

Écoutons ces voix amies, avant de chercher à expliquer l'impuissance politique de cette sympathie en apparence presque universelle.

II

Et d'abord, sur la responsabilité de la guerre, l'opinion de l'élite américaine s'est affirmée dès la première heure. Ce n'est pas dans les paroles éphémères des journaux et des journalistes, mais dans les conclusions méditées des grandes revues, des écrivains, des penseurs et des savants que je la chercherai surtout. Tout de suite et presque tous ils ont déclaré que seule l'Allemagne était responsable, parce que, seule, elle avait le pouvoir de détourner le fléau et ne l'a pas employé. Voici ce que disait, dès le 6 août 1914, la vieille et sage revue améri-

caine, la *Nation*[1], dont la situation aux États-Unis est si grande :

L'Allemagne ayant tiré l'épée a frappé sans délai. L'entrée de ses troupes dans le Luxembourg et en Belgique — deux pays dont la neutralité était solennellement garantie par les puissances européennes, y compris l'Allemagne — a été comme un défi direct à l'Angleterre, dont la réponse ne pouvait faire aucun doute. Par ces actes, l'Allemagne s'est mise hors la loi : elle s'est montrée prête à lever une main rebelle contre toute l'Europe occidentale. Et il ne s'agit pas seulement de son attitude présente, qui implique le dessein de violer des contrats internationaux. En temps de guerre les traités s'écroulent, et les maîtres de l'Allemagne peuvent arguer de nécessités militaires. Mais on ne nous a pas caché le but suprême, l'enjeu énorme pour lequel l'empereur a tout risqué. Si l'Allemagne pouvait vaincre la France et la Russie, l'Angleterre restant à l'écart, elle ne serait pas seulement la première puissance de l'Europe, mais la maîtresse du continent. Elle s'accroîtrait de la Belgique et de la Hollande, elle présenterait un front formidable sur la mer du Nord. Par ces menaces latentes, l'empereur Guillaume s'est mis dans le même cas que le premier Napoléon. Si une coalition contre ses prétentions exorbitantes n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Et que l'empereur n'essaie point de rejeter sur d'autres cette responsabilité :

Il proteste qu'il a été contraint à la guerre « par des ennemis jaloux ». De cela, l'histoire sera juge. A la lumière de ce que nous savons, une chose est sûre : c'est que si l'empereur n'a pas directement désiré et déchaîné la guerre, il a, du moins, failli à l'empêcher, alors que cela lui était facile.

Et à mesure que le temps s'écoule, que d'autres lumières paraissent, cette opinion se précise, se renforce, et la responsabilité de la guerre n'est plus attribuée à l'empereur seul, à la caste militariste, mais aux pangermanistes, au peuple allemand lui-même. Dans sa réponse aux intellectuels allemands, M. Samuel Harden Church, président du Carnegie Institute de Pittsburgh, écrira, le 9 novembre 1914 :

En disant que nous haïssons cette guerre, que nous exécrons les militaristes allemands qui en sont les auteurs, j'exprime l'opinion de la grande majorité du peuple américain, y compris des centaines de

1. Voir pour cette citation et quelques autres, l'utile publication : *Voix américaines*. (Librairie militaire Berger-Levrault.) J'ai parfois légèrement amendé et complété les traductions.

milliers de nos concitoyens d'origine germanique. Il n'y avait à cette guerre aucune justification. *Armées et défendues comme elles l'étaient, le monde entier n'aurait pu forcer les frontières de l'Allemagne.*

Et que l'Allemagne n'espère point faire croire aux neutres qu'elle était l'innocente victime d'une haine universelle. Son agression n'est pas seulement un crime, mais une folie.

Cette grande nation envoyant ses vaisseaux sur toutes les mers, vendait ses marchandises dans les régions les plus lointaines, jouissait de la faveur du genre humain, parce qu'on avait confiance dans son humanité. Mais maintenant tous ces gains sont perdus : cette enviable réputation n'est plus qu'un souvenir. Il faudra plus d'un demi-siècle pour que l'Allemagne recouvre les biens spirituels et matériels qu'elle a perdus...

Sur elle pèse la réprobation unanime du genre humain :

... L'Allemagne, quelles que soient les péripéties militaires de la lutte, est déchue : cette nation, autrefois glorieuse, doit continuer à poursuivre sa course à travers les ténèbres et le meurtre, jusqu'à ce qu'enfin sa conscience réveillée l'oblige à retirer ses armées à l'intérieur de ses frontières et à attendre là, pour ses inexpiables forfaits, le pardon du monde [1].

Cette opinion fut la réaction instantanée de la conscience américaine soulevée par tant de cynisme et de brutalité. Mais à mesure que la clarté grandit, l'énormité du crime se révèle plus affreuse, et la raison vient confirmer la révolte du cœur. Très vite tous les sophismes allemands, toutes les tentatives des diplomates, des intellectuels allemands pour rejeter la responsabilité de la guerre tantôt sur la Russie, tantôt sur l'Angleterre, tantôt sur la France — car ces sophistes se contredisent sans cesse — ont été réfutés ; et nulle part analyse plus pénétrante des livres multicolores publiés par les puissances n'a été faite qu'aux États-Unis. Ici il faudrait tout citer, et des volumes n'y suffiraient pas. Je renvoie avant tout le lecteur au livre capital de James Beck — lui-même cependant de descendance allemande — : *The Evidence in the Case*, où ce juriste, cet avocat éminent examine avec une impartialité juridique les arguments des plaideurs qu'il appelle

1. *The American Verdict on the War*, by Samuel Harden Church, nov. 1914.

devant la barre de la conscience universelle. Son verdict motivé est la condamnation absolue de l'Allemagne, seule responsable de la guerre [1]. Et bientôt le débat s'élargit. On ne recherche plus dans des volontés particulières, des événements diplomatiques, les causes et les responsabilités du conflit : on scrute les causes profondes : elles sont dans la monstrueuse infatuation d'un peuple atteint de mégalomanie et du délire de la persécution.

Chez les Américains de naissance le sentiment est presque unanimement favorable aux alliés ; parmi les milliers d'Américains qui comme moi, dit M. F. W. Whitridge [2], ont vécu et étudié en Allemagne, je crois qu'une majorité écrasante pense et parle maintenant de l'Allemagne comme on le ferait d'un vieil ami qui a perdu la raison. *Nous estimons que les Allemands sont devenus fous sous la double influence du militarisme et de la contemplation exclusive de leur grandeur, de leur puissance.*

Le cas de l'Allemagne, dira Owen Wister, relève de l'asile des fous et de l'aliéniste [3]. Admirateur passionné de l'Allemagne autrefois, au point d'avoir écrit que s'il pouvait choisir le pays où il aurait aimé naître et vivre, ce n'est ni l'Angleterre ni la France, ni même son propre pays qu'il choisirait, mais l'Allemagne, voici en quels termes s'exprime ce témoin impartial :

Je me souviens du premier soupçon qui me vint de cette maladie mentale. C'était le mercredi 5 août 1914. Nous étions en plein Océan. Les passagers se pressaient devant le tableau où figurait le marconigramme du jour qui nous apprendrait quels autres fragments de l'Europe s'étaient écroulés depuis la veille. Nous y lisions la proclamation de Guillaume II, citant Hamlet, exhortant ses sujets à choisir entre l'être et le non-être, à braver le monde qui conspirait contre eux. Il y avait dans ces paroles un accent de sauvagerie et d'incohérence tel que je dis à un de mes voisins : « Serait-il fou? »

1. *The Evidence in the Case*, by James Beck, late Assistant Attorney-general of the United States. (Voir la traduction qui vient de paraître chez Crès sous le titre : *La Preuve.*)

2. *L'Opinion d'un Américain sur la guerre européenne.*

3. *The Pentecost of Calamity*, p. 73. Ce remarquable opuscule a paru d'abord dans le *Saturday Evening Post* de Philadelphie (juillet 1915), dont la circulation est immense, et ensuite chez Macmillan, New-York, août 1915.

Et il continue :

Plus tard, au cours de notre voyage nous filions en silence, toutes lumières éteintes, à travers le brouillard où rôdaient deux croiseurs allemands. Personne ne semblait les craindre, sauf une femme de chambre du bord. Elle dit : « Ce sont tous des bêtes sauvages. Ils nous enverraient tous au fond de l'eau. » Personne ne la croyait alors. Depuis nous la croyons tous. Depuis nous avons entendu le même accent de sauvagerie et d'incohérence dans bien des voix allemandes qui n'étaient pas celle de l'Empereur. Nous savons aujourd'hui que la folie germanique est analogue à ces épidémies mentales du moyen âge, alors que le fanatisme, d'ordre religieux en général, précipitait des régions entières dans la démence.

Et cette démence est la prussianisation de l'Allemagne dont il dit que si elle devait s'étendre à toute la terre, ce ne serait plus la peine de vivre. Finement, avec profondeur, il analyse les origines de cette hallucination collective, et ses conclusions sont les nôtres : « Le poids immense de cette responsabilité et de ce crime incombe à la Prusse et aux Hohenzollern » : c'est le « poison prussien qui a infecté toute l'Allemagne » : elle a « remis son âme aux Hohenzollern » ; et « la Prusse a imposé son uniforme non seulement aux corps mais aux cerveaux ». Il dit les moyens et les effets de cette intoxication :

Pendant quarante ans, les écoliers et les étudiants allemands restèrent passivement assis au milieu des fumées toujours plus épaisses qui s'exhalaient de Berlin et que répandaient des professeurs choisis par Berlin. Tout professeur qui osait proclamer une doctrine autre que les doctrines dictées par la Prusse à la crédulité allemande était traité d'hérétique. De ces fumées émergèrent trois fantômes, trois colosses : le Surhomme, la Sur-race, le Sur-État, trinité nouvelle du culte allemand.

Il dit l'isolement moral de ce pays que rien ne relie plus à l'humanité :

Ainsi l'Allemagne fut isolée du monde. Si la Chine s'est entourée d'une muraille de pierre, l'Allemagne s'est retranchée derrière un mur spirituel... Pendant quarante ans, derrière ce mur elle a appris et répété les incantations prussiennes. On songe à ces rites sauvages dont les adeptes, par des cris et des danses, s'exaltent jusqu'à la folie écumante. Tel fut le sort de l'Allemagne. Derrière ce mur sa vue s'est obscurcie, elle a perdu le sentiment des proportions : elle est possédée par de délirantes illusions — sa propre grandeur, sa mission de propager la Kultur, son mépris pour le reste du monde, ses griefs contre un

univers jaloux de sa supériorité et bassement ligué contre elle. Ces illusions ont éveillé leur Némésis : l'Allemagne n'a rien compris à ce qui se passait de l'autre côté du mur. Comme les nains ensorcelés de certains contes dont les propos révèlent leurs méchants desseins à leur insu, les Allemands prononcent souvent des paroles qui les trahissent de façon naïve et grotesque. Tel cet ambassadeur d'Allemagne quittant l'Angleterre, dont les compagnons cherchaient à relever le moral en alléguant qu'il n'était pas responsable de la guerre. Il répondit avec une tristesse sincère : « Oh ! vous ne savez pas ce que c'est ! Mon avenir est brisé. J'ai été envoyé pour observer l'Angleterre et aviser mon empereur du moment propice où les dissensions intérieures rendraient le pays incapable de nous combattre. Et je lui ai dit que ce moment était venu ! » Ou encore cet Allemand qui, causant avec un Américain à Bruxelles, lui dit : « Nous sommes sincèrement affligés pour la Belgique, mais nous sentons qu'il vaut mieux que ce pays souffre, qu'il disparaisse même, plutôt que de voir notre empire, qui est tellement plus grand et plus important, torpillé par des ennemis félons. » Ou écoutons encore le Dr Dernburg qui nous démontre que l'Allemagne était bien obligée d'assassiner onze cents voyageurs : « Jusqu'à présent l'usage a été de débarquer les passagers et l'équipage. Mais un sous-marin ne saurait faire cela. C'est un navire si fragile ! facile à éperonner, et un vaisseau rapide est capable de se sauver en le voyant. »

Pas plus que le nain des contes, l'Allemagne ne se doute de ce que la candeur de ces propos révèle à ceux qui sont en dehors du mur teutonique — sa régression à la moralité de l'âge de pierre [1].

Telles sont ses conclusions. Des millions de lecteurs les ont approuvées. Pour eux, M. Owen Wister a résumé le credo prussien, puisé phrase par phrase dans les discours du kaiser, les écrits de ses généraux, de ses professeurs, de ses journalistes, credo qui passe aujourd'hui à l'action. J'y renvoie le lecteur (p. 101 à 107). Et il ajoute :

Est-ce que le beau pays de Gœthe peut désapprendre la leçon prussienne et recouvrer la santé, ou bien a-t-il absorbé trop longtemps les fumées fatales? On ne saurait le dire. Toujours leur muraille entoure les Allemands. Derrière elle, tel un chœur dressé, ils répètent encore leur monotone refrain : « C'est l'Angleterre qui a déchaîné la guerre : Louvain n'a pas été détruit, Reims n'a pas été bombardé, le Vaterland est la victime innocente de la jalousie du monde. » Quand des voyageurs demandent des preuves de tout cela, le chœur dressé n'a qu'une réponse : « Nos fonctionnaires nous le disent. » A Berlin, à Cologne, à Munich, dans toutes les villes, c'est la même réponse. Rien

1. *The Pentecost of Calamity*, p. 89 et suivantes.

de ce que nous savons ne leur est connu. On le leur cache. Leur cerveau porte encore l'uniforme prussien et fait l'exercice à la prussienne. L'adversité rompra-t-elle ce charme maudit [1]?

C'est au grand public qui le dimanche feuillette les magazines illustrés que s'adressent les pages pittoresques de M. Owen Wister. Aux intellectuels, la voix grave et mesurée du vénérable ex-président de Harvard, M. Eliot, répète sous une forme abstraite les mêmes jugements, qu'il fonde sur d'autres raisons, le droit violé, l'humanité outragée. Nulle voix plus autorisée aux États-Unis : elle est l'expression même de la conscience puritaine et anglo-saxonne du pays, scrupuleuse à l'excès, lente à juger et à condamner, pitoyable à toutes les erreurs et à toutes les infortunes, et qui rend pleine justice aux supériorités allemandes et affirme son inébranlable sympathie avec tout ce qu'il y avait de grand et d'humain dans l'Allemagne d'autrefois. M. Eliot énumère impartialement les raisons de sympathie pour l'Allemagne qui persistent aux États-Unis : puis il ajoute : « Comment se fait-il que malgré tous les sentiments qui nous portent à sympathiser avec le peuple allemand dans les bons et dans les mauvais jours, dans la paix et dans la guerre, tout le poids de l'opinion américaine se soit jeté dans cette guerre du côté des Alliés ? » Et il répond que c'est parce que l'Allemagne n'a pas seulement révolté le cœur des Américains, mais leur raison, parce que sa constitution, son militarisme, ses conceptions politiques, tous ses actes et toute sa philosophie présente sont la négation de tous les principes acceptés par les Américains comme la base nécessaire de toute société humaine. Un seul acte de l'Allemagne, révélateur de sa barbarie, la violation de la neutralité belge « eût déterminé à lui seul l'opinion américaine en faveur des Alliés ». A cet acte s'ajoutent d'autres actes plus révélateurs encore :

Aux yeux du peuple américain rien ne peut justifier ni le fait de lancer des bombes, sans but spécial, sur des villes peuplées de non combattants, ni le fait de brûler ou de faire sauter des quartiers de villes non fortifiées, ni la destruction de monuments précieux et de trésors d'art, ni la dispersion de mines flottantes dans la mer du Nord,

1. *The Pentecost of Calamity*, p. 111.

ni l'exaction de rançons extorquées aux cités menacées de destruction, ni l'arrestation de citoyens qui ne portent pas les armes, pour être gardés comme otages répondant de la conduite pacifique de populations entières, et frappés d'exécution sommaire en cas de désordre. Tous ces procédés paraissent aux Américains faits de guerre évitables, inopportuns et injustifiables, dont résultent fatalement des sentiments de haine et de mépris pour la nation qui en est responsable.

Et cette opinion n'est pas une impulsion aveugle, elle n'est pas superficielle ni un produit de la raison raisonnante; elle vient du plus profond du passé et de l'âme de l'Amérique : elle a un caractère presque religieux : elle exprime des convictions vitales : elle est « le produit des idées que les colons de la Nouvelle Angleterre ont apportées avec eux dans les solitudes du nouveau Monde au XVIIe siècle » ; et c'est toute la structure de la société américaine, de toute société, c'est toute liberté et tout progrès que menacent les théories allemandes[1].

III

Et peu à peu toute l'inhumaine hideur de ces théories se dévoile. Avec stupeur l'Amérique découvre une Allemagne inconnue. Le bonasse buveur de bière, mangeur de choucroute, fumeur de pipes, lui montre, brusquement, la face convulsée du sauvage débridé. Derrière le cuistre inoffensif elle voit le *doctor diabolicus*[2].

Et d'abord des penseurs exposent ces théories pour des penseurs. Il leur suffirait de citer les textes. Leur énormité pourrait se passer de commentaires. Ils en ajoutent cependant de lumineux. Par eux la philosophie de cette guerre pénètre graduellement dans les cerveaux capables de pensée philosophique. Un des premiers, le maître écrivain John Jay Chapman réunit dans son précieux opuscule : *Deutschland*

1. Lettre au *New-York Times*, 28 septembre 1914. Voir les autres lettres du président Eliot réunies en brochure. Il y affirme avec une force croissante l'horreur que lui inspire toute cette philosophie allemande.

2. Une saisissante caricature publiée par le *Bystander* représente, à l'intérieur du gros Allemand qui suce paisiblement sa pipe, le diable aux pieds fourchus revêtu de l'uniforme prussien, et qui brandit une bombe et un sabre.

über Alles : *l'Allemagne parle*, les paroles du nouvel évangile. Dans son *Manuel de la Guerre pour les Américains* [1], J. William White les reprend et les complète. Et puis, pour que l'insanité de ces textes abstraits cités par des érudits soit comprise par tous, une propagande allemande effrénée ajoute naïvement d'innombrables confirmations accessibles aux plus faibles intelligences, et la conduite allemande de la guerre répand d'aveuglantes clartés sur ces doctrines : elle vient prouver aux plus incrédules que ces rêves de fous se réalisent dans de sanglantes, d'atroces réalités renouvelées. Il est impossible d'exagérer l'effet de cette propagande sur l'opinion américaine. Les services qu'elle nous a rendus sont inappréciables. Il faudrait en décorer les protagonistes, ces Kuno Meyer [2] et von Mach [3], ces Bernstorff, Dernburg, Münsterberg [4], Kühnemann [5], Hermann Ridder [6], Viereck [7], Bartholdt, qu'on prendrait pour des agents provocateurs, tant leur propagande fait éclater la justice de notre cause, l'intime bassesse de l'âme allemande, la grotesque vanité d'une race de cuistres qui sentent comme des sauvages et raisonnent comme des fous.

Avec une finesse et un tact tout germaniques, ces propagandistes ont commencé leur campagne par deux affirmations flatteuses : toute la presse américaine est vendue à l'Angleterre, et le peuple américain, abusé par les mensonges britanniques, est incapable de découvrir tout seul la vérité. Ils s'empressent d'abord de lui révéler cette vénalité et cette incapacité. C'était faire d'une pierre deux coups. Ils ont immédiatement soulevé contre eux la presse et le chatouilleux amour-propre d'un peuple presque maladivement sensible aux critiques de ses sœurs aînées d'Europe.

1. *A Text Book of the War for Americans.* (551 pages. Nombreuses éditions. Philadelphie.)

2. Professeur d'échange à Harvard.

3. Professeur à Harvard, marié à une Américaine.

4. Professeur à Harvard.

5. Professeur d'échange à Harvard.

6. Rédacteur en chef du *New-Yorker Staatszeitung*, le journal allemand le plus répandu aux États-Unis.

7. Rédacteur en chef du *Vaterland*.

Cette propagande a, en effet, pour principe que les Américains ont été nourris de mensonges, dit la *Nation* du 31 décembre 1914 [1], et que si l'Allemagne pouvait seulement leur exposer la vérité, ils changeraient aussitôt de camp.

Il est évident que tout cet effort a été en pure perte. L'opinion américaine reste inébranlable. Elle n'a pas été fondée sur des mensonges. Toute cette puissante entreprise pour nous remettre dans le bon chemin n'a pas produit un seul fait, un seul document, un seul argument qui ne fût connu aux États-Unis dès l'origine du conflit. La vraie difficulté, comme le reconnaît aujourd'hui Maximilien Harden, ne vient pas de ce que nous n'avons pas su la vérité, mais de ce que nous sommes « incapables de penser comme pensent les Allemands ».

Et le 29 octobre 1914, la *Nation* déclare que cette propagande est « une insulte à l'intelligence humaine » : et elle définit cette façon de penser :

La logique est jetée aux quatre vents : à sa place on nous inonde de rhétorique et d'affirmations sans preuves. Celles des Alliés sont repoussées comme indignes de créance parce qu'elles émanent des Alliés; on suppose *a priori* que seuls les Allemands sont capables de dire la vérité dans cette crise, et que le reste du monde ne peut que mentir [2].

Nulle part les démarches de la pensée allemande n'ont paru plus étonnantes que dans les cerveaux allemands les plus puissants, témoin *The Truth about Germany* et l'*Appel au monde civilisé* rédigés par toute l'élite intellectuelle d'Allemagne. Or voici ce que pense la *Nation* de cet *Appel* :

On peut vraiment dire que certains professeurs qui ont mis leurs opinions par écrit à l'appui de la cause allemande font autant de tort à cette cause que ses ennemis eux-mêmes. Cet appel jette le discrédit sur leur intelligence. Si ces savants poursuivaient de la sorte leurs recherches scientifiques ou appliquaient dans leur enseignement de pareils procédés, ils seraient promptement chassés de leurs chaires... Nos savants amis allemands ne semblent pas se douter dans la présente crise que l'Américain est un animal doué de raison, qui sait reconnaître une absurdité logique et faire la différence entre une affirmation et un fait [3].

1. *Voix américaines*, II, p. 45. Voir aussi : *les Mensonges britanniques*, I, p. 44.

2. *Voix américaines*, II, p. 74.

3. Réimprimé et développé dans *Germany Embattled : an American Interpretation*, par Oswald Garrison-Villard, New-York, Charles Scribner's Sons, 1915. M. Villard est né en Allemagne, d'un père allemand.

Et le *New-York Times* du 27 septembre 1914 écrit :

Nous espérons que nos amis allemands, s'ils persévèrent dans leur tentative de se concilier l'opinion américaine, s'abstiendront du moins à l'avenir d'insulter à notre intelligence.

Mais la ténacité allemande n'est nulle part plus persévérante que dans la sottise, et ces avertissements restent sans effet. Un de leurs compatriotes, le professeur Karl Lamprecht, a beau leur dire dans un discours à Berlin que « le résultat de cette propagande est effroyable », ils redoublent d'ardeur et de tact. Puisque l'Amérique reste réfractaire aux vérités allemandes, c'est que son esprit est malade. Il faut évidemment le soumettre à un régime intensif de Kultur. Laborieusement le Dr Münsterberg, professeur de psychologie expérimentale à Harvard, d'autres encore entreprennent d'exposer aux Américains les infériorités de leur cerveau et de leur civilisation : à l'inculture américaine, *amerikanische Unkultur*, les Germano-Américains opposent la Kultur, la seule, la vraie, à laquelle le Dr Münsterberg sacrifie toutes les autres cultures du monde. Le salut de l'Amérique dépend de son adoption. Dans un discours prononcé lors du *German Day* à l'exposition de San Francisco, le Dr C. J. Hexamer [1] fait délicatement comprendre aux Américains qu'ils ne sont guère que des sauvages qui doivent humblement demander à l'Allemagne la lumière de la civilisation comme autrefois Rome à la Grèce. « Ce que l'Hellade fut pour Rome, l'Allemagne l'est dans la plus large acception du mot pour notre patrie bien-aimée. » (M. Hexamer est né à Philadelphie en 1862.) Et sur la Grèce l'Allemagne a l'avantage non seulement d'une culture plus riche, plus profonde et plus variée : elle n'a point les vices et les tares de la civilisation grecque : elle a sur elle une immense supériorité morale : elle est source de toute vertu comme de toute culture. Le Dr Hexamer oublie trop facilement les scandales de Berlin : on s'est permis de les lui rappeler timidement. Mais la révolte du bon sens et de l'amour-propre américain contre le débordement de ces sottises injurieuses ne fait qu'exaspérer ces énergumènes : avec une insistance maniaque

1. Président de l'Alliance nationale germano-américaine qui se vante d'avoir deux millions d'affiliés.

ils répètent inlassablement qu'ils sont le sel de la terre, qu'eux seuls peuvent régénérer l'Amérique, qu'en dehors d'eux il n'y a que bassesse et barbarie. Et ainsi les Américains apprennent peu à peu le cas que font de leur intelligence, de leur culture, de leurs conceptions politiques et sociales, de leur langue même, les Allemands. La *Deutsche Tageszeitung* leur explique que la langue allemande est « une bénédiction qui, répandue directement par la main de Dieu, pénètre le cœur comme un baume précieux et l'ennoblit; » qu'il est urgent qu'elle remplace l'anglais partout « car s'il devait devenir universel, la culture de l'humanité se trouverait devant une porte close et le glas de toute civilisation retentirait. » — « L'anglais, idiome bâtard d'hypocrites pirates insulaires, doit être chassé de la place qu'il a usurpée et refoulé jusqu'aux coins les plus obscurs de la Grande-Bretagne, jusqu'à ce qu'il soit ramené à ses éléments originels d'insignifiant dialecte de pirates », car « partout où l'anglais se parle on trouve des influences brutalisantes et la complète animalisation de l'espèce humaine ». Une brillante essayiste américaine, mademoiselle Agnes Repplier, s'est chargée de répondre[1] à ces vérités si flatteuses pour la langue nationale des États-Unis, qui fut celle de Shakespeare, de Milton et de Newton avant d'être celle d'Emerson et de Lincoln, et d'autres exemplaires achevés de l'animalisation de l'espèce humaine :

On se demande si les caractères gothiques et l'écriture allemande sont compris dans le don de cette Providence trop partiale, et si nous rejetons la Grâce en ne les adoptant pas. On se demande avec inquiétude, puisque l'allemand est la langue aimée du Ciel : serons-nous tous obligés de le parler quand nous y monterons? On nous dit que les jours de l'anglais sont comptés. Il est vrai que des variations corrompues de ce dialecte d'hypocrites pirates insulaires sont encore balbutiées par huit millions de Canadiens et quatre-vingt-dix-sept millions de malheureux aux États-Unis, mais cela ne compte pas. Nous savons que rien n'est impossible au Ciel ; et si le précieux baume de l'Allemand doit être répandu dans nos cœurs, il faudra nous résigner à accepter cette bénédiction. Le jargon de Shakespeare, les bégaiements de Milton, de Keats, de Wordsworth, seront plus tard péniblement déchiffrés par de patients philologues qui pourront peut-être nous en expliquer les passages les plus simples, à moins

1. *Public Ledger*, Philadelphie, 1er février 1915.

qu'ils n'abandonnent avec désespoir ces grossières reliques d'une race de pirates.

Pareils moyens d'éveiller la sympathie paraîtraient incroyables s'ils n'étaient allemands. La faillite de ces gentillesses a cependant rempli de douleur et d'étonnement ces propagandistes. Comment l'obtus esprit américain a-t-il pu résister à de si aimables clartés, et rejeter la révélation de la grâce teutonique? Ils n'en reviennent pas. Évidemment il y a dans l'Amérique quelque chose de pourri. Tout esprit sain, c'est-à-dire allemand, a le devoir d'éclairer ces égarés, de guérir ces malades. L'obsession du prosélytisme devient un fanatisme : ce fanatisme s'exaspère de vanité blessée devant le silence d'abord, le mépris ensuite, enfin l'hostilité des autres Américains. Les voix s'enflent, prennent le ton de la querelle et de la haine, noient de leurs clameurs toute voix fine, car toutes les voix allemandes n'ont pas cet accent, et quelques unes sont humaines. La noble tristesse du professeur Kuno Francke, épouvanté par l'âme nouvelle de sa race, et qui voudrait rester fidèle au pays de son adoption, aussi bien qu'à son pays natal, semble une trahison. Ces Germano-Américains qui se croyaient sincèrement Américains d'abord, Allemands ensuite, se découvrent Allemands avant tout. Ils se croyaient le droit d'être solidaires de l'Allemagne contre ses ennemis, et se trouvent solidaires d'elle contre l'Amérique. Leur fidélité est partagée — ou plutôt entre leurs deux patries ils n'hésitent pas : c'est l'ancienne qu'ils préfèrent. Entre dix-huit millions d'Américains et leurs concitoyens une fissure, jusqu'alors invisible, brusquement se révèle, se propage, s'élargit redoutablement. Chaque nouvelle manifestation de la brutalité allemande, du mépris allemand pour toute convention, tout droit, toute humanité : la violation de la neutralité belge, les atrocités révélées et prouvées, le torpillage du *Lusitania*, de l'*Arabic*, de l'*Hesperian*, de l'*Ancona*, qu'ils approuvent avec d'autant plus de passion que la condamnation de l'Amérique est plus absolue, est une secousse qui aggrave cette fissure. Elle menace de devenir un abîme infranchissable, un gouffre où sombrera l'unité américaine. Ce n'est plus la lointaine Europe seule que le cataclysme ébranle : ses ondes atteignent le sol même

des États-Unis où courent déjà de brèves lueurs sinistres, reflets de l'effroyable foyer qui consume l'Europe. Les lointaines explosions se rapprochent : la force hideuse qui ravage le vieux monde passe la mer qu'elle sème de cadavres, éclate en détonations toujours plus hautes — bombes au Capitole, usines qui sautent, grèves sanglantes : — et c'est à l'insurrection sournoise d'une partie de ses citoyens contre elle, à une guerre civile latente que l'Amérique assiste. Le redoutable problème de son unité se pose. Et devant ce problème nouveau, elle reste hésitante et impuissante. Dans ce bloc où elle croyait avoir fondu en un métal unique toutes les races, des races se révèlent inassimilées, animées d'un idéal, de conceptions, de volontés que l'Amérique ne connaît pas. Ce que toutes les violations du droit et des conventions civilisées n'avaient pu faire, ni les raisonnements, ni les faits multipliés, ni la pitié, ni l'indignation, cette propagande allemande qui éclaire sinistrement non seulement l'Allemagne mais la société américaine, et des abîmes insoupçonnés, semblait devoir l'obtenir de la conscience américaine alarmée. Des voix s'élèvent pour exiger ce que Théodore Roosevelt n'a pas cessé de réclamer depuis la violation de la neutralité belge : une intervention, ou, sinon la rupture des relations diplomatiques avec l'Allemagne et l'Autriche, tout au moins une protestation. On s'aperçoit de plus en plus clairement que cette guerre n'est pas une lointaine querelle européenne, une lutte pour l'hégémonie, mais un conflit de principes où nul ne peut rester indifférent. Ce que les Alliés défendent, en même temps que leur existence nationale et leur liberté, est la liberté de tous les hommes, et contre une barbarie sans nom, les principes de l'universel droit, de la justice universelle : ils se battent pour l'Amérique et le monde autant que pour eux-mêmes, et leur cause est celle de l'humanité tout entière. C'est le torpillage du *Lusitania* qui surtout fit pénétrer la lumière dans la conscience américaine. M. Gifford Pinchot le dit formellement dans le *New-York Sun* du 20 mai 1915 :

Je ne crois pas que notre peuple eût encore compris nettement ce que c'est que cette guerre, et ce qu'elle signifie pour nous. Ce qui est en jeu, c'est le droit des hommes à se gouverner eux-mêmes... Cette guerre est une lutte à mort entre la démocratie d'une part et l'impé-

rialisme armé d'autre part... Les Alliés combattent pour les principes qui sont les nôtres et les Américains ont raison d'espérer et de croire qu'ils l'emporteront. Leur victoire est presque aussi importante pour nous que pour eux.

Et le président Eliot (*New-York Times* du 15 mai 1915) déclare :

... La leçon du *Lusitania* révèle quelles sont les idées en conflit dans cette guerre gigantesque. Le torpillage du *Lusitania* est un acte qui non seulement a violé les conventions existantes dans le monde civilisé en matière de guerre navale, mais a outragé le sens moral du monde civilisé. Si les doctrines allemandes devaient prévaloir les fondations mêmes de la civilisation moderne et de toutes les relations amicales et bienfaisantes entre peuples se trouveraient ébranlées ; et la question aujourd'hui est de savoir comment la civilisation de la race blanche doit être sauvegardée.

Par cet acte l'Allemagne s'est mise hors la loi : elle s'est montrée l'ennemie du genre humain tout entier, de toute civilisation, de tout homme civilisé :

L'Allemagne ne devrait pas pouvoir douter un instant de l'effet produit sur le monde civilisé par sa dernière manifestation de terrorisme, le torpillage du *Lusitania*, écrit la *Nation* du 13 mai 1915 : « C'est un acte dont eût rougi Attila, dont un Turc aurait honte, qui eût arraché des excuses à un pirate barbaresque. Parler des détails techniques et des lois de la guerre en présence d'un pareil assassinat en masse sur la haute mer serait vraiment perdre son temps. La loi des nations et la loi divine ont été également foulées aux pieds. On allègue, non sans puérilité, un avertissement donné par l'Allemagne avant le départ du *Lusitania*. Mais la Main Noire aussi envoie des avertissements, et Jacques l'Éventreur adresse aussi des lettres à la police. Rien de tout cela ne nous empêche de considérer de pareils mécréants comme des bêtes fauves contre lesquelles la société doit se défendre comme elle peut.

« La conscience américaine » qui assiste inerte à pareilles horreurs « est-elle morte »? demande dans le *Boston Herald* du 3 avril 1915 le Dr Morton Prince :

Est-ce que le silence est un acquiescement?

L'Allemagne a violé la loi des nations en envahissant la Belgique. L'Amérique s'est tue.

L'Allemagne a violé la loi des nations en infligeant des traitements atroces à la population civile belge. L'Amérique s'est tue.

L'Allemagne a violé la loi des nations en imposant un tribut énorme à une population sans défense. L'Amérique s'est tue.

Et la monotone énumération continue indéfiniment avec l'éternel refrain : l'Amérique s'est tue. Et le Dr Morton Prince ajoute :

Combien de temps encore ces choses doivent-elles durer pour que la conscience de l'Amérique réponde? La question en jeu n'est pas celle de la neutralité, mais celle de l'idéal américain, de la conscience nationale. Si nous ne savons pas, en hommes, défendre cet idéal et cette conscience, nous risquons de perdre le respect de nous-mêmes et notre honneur de nation. Si Sumner et Phillipps, si Garrison et Lowell, si Austen et Lincoln vivaient encore, garderaient-ils le silence? Et c'est pourquoi nous demandons : « La conscience américaine est-elle morte? »

D'autres Américains avec une éloquence et une douleur non moindres posent la même question. Voici par exemple ce qu'écrit, au *Boston Herald*, M. A. Piatt Andrew du front français, à la date du 19 mai 1915. De pareilles lettres abondent. Il suffit de citer celle-ci qui les résume toutes [1] :

Nous autres Américains nous contemplons de loin une des plus grandes luttes de l'histoire, une lutte dont les conséquences sont claires, et d'une importance décisive pour la terre sur laquelle nous vivons. Nous voyons une monarchie moyenâgeuse dont le peuple n'a pour ainsi dire pas de part à son gouvernement, dont les représentants ne respectent d'autre droit que celui de la force, violent tout traité, toute promesse qui les gênent, sanctionnent les brutalités les plus inhumaines et les plus hideuses, et qui tente d'imposer sa loi à des pays pacifiques et inoffensifs. Nous sommes restés immobiles et silencieux pendant qu'on traitait successivement de chiffons de papier traités sur traités que nous avions nous-mêmes signés. Nous sommes restés immobiles et silencieux pendant qu'une nation absolument innocente était dévastée, ses villes, ses villages, ses fermes tranquilles pillés et brûlés, ses universités et ses bibliothèques et ses églises détruites. Nous sommes restés immobiles et silencieux tandis que sept millions des habitants de cette nation innocente ont été chassés de leurs foyers. Nous sommes restés immobiles et silencieux pendant que cette monarchie d'un autre âge a broyé d'exactions ceux qui n'avaient pu fuir. Nous sommes restés immobiles et silencieux pendant que les officiers de cette monarchie ont permis à leurs bandes armées, ivres de vin volé, de violer des femmes et d'assassiner des enfants et de

1. Voir dans White, *A Text Book*, tout le chapitre XVI (p. 364-448) qui en donne un grand nombre.

commettre des forfaits de cannibales et de bêtes fauves. Nous sommes restés immobiles et silencieux tandis que les hordes de cette monarchie d'un autre âge roulaient leurs flots à travers une république sœur, incendiant tout sur leur passage — fermes, villages, bourgades et villes — laissant dans leur sillage des vingtaines et des vingtaines de milliers de maisons en monceaux de cendres plus désolés que Messine et San Francisco après les impitoyables cataclysmes de la nature. Nous sommes restés immobiles et silencieux pendant que les monuments qui sont l'héritage inestimable, la fierté et l'ornement du monde entier, ont été délibérément détruits par des bombes et l'incendie. Nous sommes restés immobiles et silencieux pendant que des femmes et des enfants dans des villes et des villages endormis non assiégés et non fortifiés, loin des armées combattantes, ont été assassinés sans avertissement par des représentants de cette monarchie d'un autre âge. Nous sommes restés immobiles et silencieux pendant que d'autres représentants de cette monarchie d'un autre âge ont envoyé sans avertissement au fond de la mer d'inoffensifs pêcheurs, d'inoffensifs marins et équipages de vaisseaux marchands neutres. Nous sommes restés immobiles et silencieux pendant que tout ce que l'effort millénaire de la civilisation a pu accumuler de lois humaines, de traités, de coutumes civilisées a été balayé par cette sorte de gouvernement héréditaire et antidémocratique contre laquelle nos ancêtres ont lutté désespérément pendant sept longues années. Nous sommes restés immobiles et silencieux pendant que ce gouvernement poursuivait sa course impitoyable et faisait régresser la civilisation jusqu'à la Kultur du XIe siècle.

Nous n'avons exprimé aucune opinion, pris aucun parti, notre Président nous a recommandé de rester neutres et indifférents à l'issue de ce conflit. Comme représentants d'une grande démocratie nous n'avons formulé aucune protestation, nous n'avons offert aucune aide; nous n'avons même pas exprimé notre sympathie pour cette grande sœur pacifique et démocratique dont les ancêtres ont combattu à nos côtés et pour nous pendant les sept années où nous luttions pour l'existence, qui dépensa pour nous des milliers et des milliers d'existences et des centaines de millions de dollars, et à qui nous devons notre être même et notre indépendance. Ce n'est pas tout. Au mépris de tous les faits hideux et révoltants des dix derniers mois que nul n'ignore, notre Président, après le torpillage du *Lusitania* a publiquement et officiellement loué « l'attitude humaine et éclairée jusqu'ici adoptée par le gouvernement impérial allemand, dans les affaires internationales » et proclamé que « les conceptions et l'influence allemandes dans le champ des relations internationales ont toujours été du côté de la justice et de l'humanité [1] ».

1. Ce sont en effet, textuellement, les surprenantes paroles du Président Wilson dans sa première note à l'Allemagne.

Nous nous sommes conduits comme si nos âmes étaient mortes, et l'idéal des fondateurs de notre République à jamais éteint. Nous nous sommes conduits comme un lâche douillet qui voit un apache assommer de coups de poing et de pied une femme sur laquelle il crache, et regarde faire indéfiniment avec indifférence, en répétant que « cela ne le regarde pas », et ne témoigne d'aucun sentiment, jusqu'au moment où un coup qui s'égare l'atteint par hasard à un endroit sensible, et explique alors que son inaction était due au fait qu'il n'avait pas encore remarqué que cet apache n'était pas « humain », « éclairé », et du « côté de la justice ».

L'Amérique n'a-t-elle plus d'autre idéal que le succès? que le commerce? que l'accumulation de richesses matérielles et que le bien-être? L'Amérique n'est-elle plus capable de rien sacrifier qu'au Veau d'or? Est-il mort, ce généreux esprit qui animait les fondateurs de notre gouvernement et qui, il y a plus d'un siècle, remplit d'admiration le monde entier? Est-ce que nous ne représentons plus dans ce monde que des chemins de fer illimités, des usines, du pétrole, des conserves de viandes, du blé, du coton? Comme nation ne représentons-nous plus aucun principe qui nous rende dignes d'un avenir durable?

— Neuf mois se sont écoulés depuis ce torpillage et ces protestations, et l'inertie du Gouvernement est restée pareille. D'autres forfaits non moindres ont suivi ces forfaits, les attentats ont succédé aux attentats sur le sol même des États-Unis et n'ont provoqué que des paroles, non des actes. Devant cette inertie l'insolence de la propagande allemande grandit encore. On sait que d'énormes subsides allemands la nourrissent : on a toléré la présence d'émissaires allemands qui violent la neutralité des États-Unis et y sèment la désunion : bientôt on apprend que ce sont les représentants officiels des puissances centrales, leurs ambassadeurs, leurs consuls, leurs agents diplomatiques, qui dirigent l'immense organisation de ces traîtres à idée américaine. C'est à la souveraineté même des États-Unis que ces représentants officiels attentent, et c'est la sédition qu'ils fomentent paisiblement dans leurs chancelleries, qu'ils transforment d'ailleurs en officines de faux passeports. Ce sont eux qui organisent le ravitaillement des corsaires allemands, les grèves, les incendies, les attentats, avec un mépris tranquille pour le pays dont ils sont les hôtes, sûrs de l'impunité. C'en est trop à la fin : et l'opinion publique exaspérée force la main au Président Wilson. On obtient le rappel de l'ambassadeur d'Autriche, le Dr Dumba, des attachés

allemands von Papen et Boy-Ed, coupables d'ingérence criminelle dans les affaires intérieures des États-Unis. Mais ce sursaut d'énergie semble épuiser les forces d'action du gouvernement : il retombe dans son inertie, et de sa paralysie rien ne semble pouvoir le tirer. Le vénérable M. Wayne Mac Veagh, ancien ambassadeur, ancien Attorney-general, a beau écrire dans la *North American Review* de juillet 1915 que le Président Wilson « a exposé notre pays à des outrages qu'aucune autre nation libre et fière n'aurait endurés », l'unanime protestation de tout l'Est a beau s'élever, le Président reste impassible. Comment espérer d'ailleurs que l'opinion de l'élite soulevée de colère et de honte puisse émouvoir ce Gouvernement, puisqu'il reste insensible à des violences qui attentent à sa souveraineté, qu'il se laisse bafouer, ridiculiser, diminuer par les puissances centrales, et que le souci non seulement de la dignité du peuple qu'il représente, de son bon renom qu'il compromet, de ses devoirs de grande nation qu'il renie, mais de sa propre existence, semble le laisser indifférent?

IV

Et cette colère et cette honte s'aggravent d'un autre sentiment où toutes les générosités des États-Unis sont engagées. Ils n'ont pas seulement des obligations abstraites envers l'humanité, mais une dette précise envers une amie, et cette dette ils ne peuvent sans déshonneur la renier. Qu'on lise la brochure de F. L. Humphreys[1] où il proclame cette dette des États-Unis à la France, et rappelle que dans toutes les principales villes des treize premiers États, à Savannah, Charleston, Baltimore, Annapolis, Washington, Philadelphie, New-York, Newport, Boston, il y a des plaques commémoratives, des monuments, des statues, des peintures qui glorifient non seulement les officiers mais les soldats français, et témoignent

1. *What America owes to France.* Voir aussi la préface de la charmante pièce de théâtre de J. J. Chapman, *Washington and Lafayette*, traduite en vers par M. Emile Legouis. Imprimerie Chaix, 1915.

des souvenirs qu'ils ont laissés : qu'à Washington le président du Congrès est assis entre les portraits de La Fayette et de Washington, pères de la République, que partout cette dette sacrée est visible et ne se laisse pas oublier. Quels que soient les sentiments qu'on éprouve pour les autres Alliés, pour la France il n'y a que sympathie, admiration passionnée, amour même. Qu'on feuillette la revue mondaine *Life* : il n'y a presque pas de numéro qui ne contienne une image qui glorifie la France : le 27 mai 1915 elle consacre sous le titre « Vive la France ! » un numéro tout entier à notre pays. On y voit le salut de l'Oncle Sam à la Vivandière française ; plus loin, la femme française, toute beauté et toute grâce, dont le monde entier agenouillé reconnaît la suprême élégance ; Franklin qui présente à la France souriante de Marie-Antoinette, poudrée, parfumée, en paniers, l'humble petite République américaine, l'aiglon américain encore minuscule : une ode à la France est encadrée de l'image de toutes nos gloires, Notre-Dame, Reims, Charlemagne, Jeanne d'Arc, Louis XIV, Napoléon et le jeune soldat de 1914 : plus loin la Liberté lève son flambeau qui éclaire le monde ; sur une autre page Bayard s'avance rayonnant à la tête des soldats de la Révolution, de la grande guerre ; ailleurs Joffre salue les ombres glorieuses du passé, l'armée innombrable et les bannières spectrales de nos héros d'autrefois : ou encore c'est l'Oncle Sam qui fait sa déclaration à la France pimpante, en sabots, coiffée du bonnet phrygien, sous l'œil furibond et les gesticulations forcenées du cuistre allemand : ailleurs c'est la France qui lance à l'Amérique qui sombre dans les flots la bouée de sauvetage : d'autres images rappellent des souvenirs de La Fayette et de Yorktown ; et enfin, sur la dernière page, les armoiries de Paris, *Fluctuat nec mergitur*, et la légende « Paris est sauvé ! » Le rédacteur en chef de *Life*, M. E. S. Martin, dont la spirituelle bonhomie est toute française, exprime l'opinion de ses lecteurs quand il dit : « Si nous avions à choisir entre l'anéantissement des Français par les Allemands ou l'anéantissement des Allemands par les Russes, nous aimerions mieux voir les films qui représenteraient les activités du tsar, si peu sympathiques qu'elles nous soient. » — « Elle n'est pas populaire cette idée allemande qui veut « achever » la France. Nous préférons

une France « inachevée ». La France est trop précieuse pour être « achevée ». Et d'abord elle est charmante. Et ensuite elle est un laboratoire de civilisation où l'on poursuit toutes les expériences — expériences politiques, religieuses, a-religieuses, culinaires, artistiques, amoureuses, toutes les expériences sans exception[1] ». Et le *Washington Times* du 18 mai 1915 écrira :

Parmi les pays engagés dans la guerre quel est celui qui recueille aux États-Unis la presque unanimité des sympathies?

C'est d'abord assurément la Belgique. Mais nous pensons qu'après la Belgique, c'est la France.

Il n'y a pas eu de propagande française en Amérique. L'Angleterre a inondé notre pays de brochures et d'articles exposant son cas et défendant sa cause. L'Allemagne en a fait autant. Pourtant, en ce qui concerne l'Allemagne et l'Angleterre, les opinions sont certainement divisées ici. En ce qui concerne la France, il n'y a presque pas de dissentiment.

Et ce que la France représente pour les Américains, un journal de Chicago[2], de ce centre pro-allemand, le dira :

William Thaw, qui a servi comme aviateur avec les volontaires étrangers qui se battent pour la France, n'est pas mort comme on l'avait dit, mais sain et sauf.

« Les volontaires étrangers qui se battent pour la France ! » Quelle phrase étrange ! et comme elle revient souvent dans les dépêches de la guerre ! Jamais on n'entend parler des volontaires qui se battent pour la Grande-Bretagne, pour la Russie, pour l'Allemagne, pour l'Autriche. Aucun de ces pays ne peut s'enorgueillir d'une légion étrangère. C'est toujours pour la France que les étrangers combattent. Pourquoi?

Il n'y a qu'une seule réponse : « *Parce que c'est la France !* » Il y a quelque chose dans la France qui en impose à l'imagination du monde et l'émeut. De toutes les nations, la France est la seule qui n'ait pas besoin d'arguments, d'affirmations, de preuves pour faire impression sur l'étranger. Il lui suffit d'exister.

A travers les espaces du monde, tant peuplés que déserts, flottent comme résidu de sa longue histoire un vague parfum de roman, une suggestion délicate de grâce facile, de courtoisie et de politesse, pâles visions de beauté dans la forme et le langage, échos affaiblis de rires

1. *The War week by week*, p. 17, New-York, Dutton and C°, 1915.

2. *Chicago Herald*, 16 avril 1915 : *Parce que c'est la France !*

légers, tonnerres lointains de la Déclaration des Droits de l'Homme.

Voilà ce qu'est la France pour des millions d'hommes. Telle est la France idéale, vague, fuyante, qui remplit le monde, qui s'impose aux foules et attire comme un aimant les volontaires sous ses étendards. Ce n'est assurément pas la vraie France. Mais la vraie France disparaîtra plutôt de la scène de l'histoire que cette France universelle et persuasive.

A vrai dire la logique n'y est pour rien. Les étrangers combattent pour la France parce qu'elle est la France. Et ils ne combattent pas pour la Grande-Bretagne et les autres pays parce qu'ils ne sont pas la France. Tout est là.

Et M. Mac Veagh écrit :

Je ne connais rien de plus sublime dans toute l'histoire que la passion de liberté qui anime aujourd'hui les enfants de la France, dans leur combat pour leur pays et pour le monde contre les forces écrasantes des Huns d'Attila. Le terrorisme ne les a pas découragés ; la sauvagerie, l'usage du poison comme engin de guerre ne les ont pas effrayés. Ils sont restés debout et résolus contre tous les périls. Dieu fasse qu'ils tiennent ainsi jusqu'au bout, car ils combattent pour notre République comme pour la leur [1] !

Et la *Nation* du 17 décembre 1914 dira :

Le capital moral de l'humanité au cours de ces terribles mois a dû un accroissement à la France.

Dans cet article intitulé : « N'oublions pas la France ! », elle déclare que l'image que l'on s'est faite de notre pays a besoin d'être retouchée :

Même les amis les plus chauds de la France auraient eu peine à compter sur un aussi beau spectacle. La plupart des traits que nous associons proverbialement, et non sans légèreté, avec la nation française ont brillé par leur absence. En face d'un danger certainement effroyable, de revers qui pouvaient aboutir à une catastrophe nationale, la France resta calme. L'indomptable résolution avec laquelle hommes et femmes de France s'apprêtèrent à supporter d'inévitables misères, non moins que leur énergie à résister sur tous les points à la poussée du désastre, leur fertilité en ressources et en espérances dans ces sombres jours, l'élasticité avec laquelle ils se replièrent comme de l'acier trempé vers les tâches qui leur incombaient, tout cela doit obliger un critique trop pressé à reviser son opinion sur la légèreté

1. *North American Review*, juillet 1915 : *l'Abîme infranchissable.*

et l'instabilité des Français. Jamais la France ne s'est élevée plus haut.

Et enfin, sur le rôle historique de la France, sur les services qu'elle a rendus à l'humanité et qui font que le monde tout entier restera éternellement son débiteur, la *Tribune* de New-York s'est prononcée dans le grand article qu'elle consacra le 14 juillet 1915 à l'anniversaire de la prise de la Bastille. Il faudrait le citer tout entier. Jamais témoignage plus ému n'a été rendu à notre pays. Je dois me contenter d'y cueillir quelques phrases.

Pour la troisième fois au cours de sa merveilleuse histoire, la France a pris sur elle de défendre la civilisation contre les attaques du Barbare destructeur. Elle fut à la fois le champ de bataille et l'âme de la résistance lors de la défaite des Huns dans les plaines de Châlons — non loin des lieux où la guerre fait encore rage, — et de celle des Sarrasins à Poitiers. De même aux mois d'août et de septembre 1914 la France supporta le poids d'un nouvel assaut contre tout l'édifice de la civilisation...

Car c'est la France, et la France seule, qui soutint le faix dans ce grand acte initial de la guerre... qui fit obstacle à la vague humaine et la contint, la repoussa, fixa le sort de la guerre dès les premiers jours, assurant ainsi à l'Europe la conservation de cette démocratie que la Révolution française a donnée au vieux continent, au genre humain. Aujourd'hui même, si près encore des événements, nous pouvons dire que la bataille de la Marne prendra place, à jamais, dans l'histoire du monde, à côté de celle de Marathon. La barbarie qui fut refoulée dans cette journée lointaine avait pour objet la destruction de l'Hellade à ses débuts, c'est-à-dire du principe même de tout ce que nous respectons, de ce qui fait l'essence de notre vie. Car pour tous ceux qui croient à la démocratie, à la liberté, à l'égalité, au droit qu'ont les hommes de vivre leur vie, les nations de poursuivre l'idéal et la civilisation qui leur conviennent, pour tous ceux qui adhèrent à l'Évangile de douceur et de lumière et rejettent la doctrine du terrorisme, du surhomme, d'un droit de domination appartenant à une race choisie, à un peuple élu, pour tous ceux-là la bataille de la Marne fut un signe authentique de délivrance. C'est la France que nous devons en remercier.

... La France ne trembla point, ne perdit point courage, ne songea pas un instant à abandonner la cause pour laquelle chaque Français se sentait combattre, la cause de la civilisation, la vieille bataille que leurs ancêtres avaient livrée aux Huns et aux Sarrasins, la bataille que la France livra à l'Europe pour faire triompher son évangile de la

démocratie aux jours de la Révolution et qu'elle gagna, non pour elle-même, mais pour l'humanité.

... Et pendant cette affreuse épreuve le peuple français n'a pas fait entendre un murmure. Il y a dans ce silence de quarante millions d'hommes quelque chose de plus impressionnant, de plus formidable que tous les torrents de protestations que d'autres nations ont déchaînés. C'est comme si une race entière avait reconnu que sa dernière heure était venue, que la question posée était celle de la vie ou de la mort.

... Tout cela pour nous autres Américains signifie plus que nous n'avons encore compris, que nous ne comprendrons d'ici de longues années. Seule la France est une démocratie au vrai sens de ce mot, comme nous le sommes. Son égalité, son idéal sont les nôtres. Sa Révolution comme la nôtre, a pénétré la vie nationale tout entière. Les rêves de paix universelle, de désarmement, d'arbitrage, que nous avons chéris et essayé de réaliser, la France les avait faits siens ; sa faiblesse même au mois d'août dernier tenait à ce que ses hommes politiques, ses citoyens comme les nôtres avaient prêté une oreille trop complaisante à la voix de ceux qui voulaient leur faire admettre comme immédiatement possible ce qui était le plus cher de leurs vœux.

... La France a maintenu le front de notre civilisation contre la barbarie magnifique, mais destructive de l'idéal germanique. Seule parmi les adversaires de l'Allemagne elle s'est montrée à la hauteur de sa tâche. Le monde entier commence à apprécier la grandeur du service rendu par la France. Nulle part mieux que dans les rangs allemands le courage, le dévouement, le talent français ne sont appréciés à leur vraie valeur. En Amérique, dans le pays où la Révolution a triomphé avec le concours des fils et des richesses de la France, peut-il y avoir autre chose qu'hommage et admiration pour un peuple qui sert une fois de plus, les armes à la main, ce que des millions d'entre nous considèrent comme la cause même de l'humanité, la liberté, les idées et l'idéal que nous croyons être à nous tout comme à la France [1]?

***

Ce sont là de belles paroles. Ce ne sont que des paroles. Elles n'ont été suivies d'aucun effet, pas plus que les violentes protestations d'une grande partie de la presse. Avec passion, dès le 15 octobre 1914, M. Muirhead réclame dans la *Nation*, une intervention des États-Unis, au nom de son honneur autant que de ses intérêts : « Ceux d'entre nous qui aiment l'Amérique doivent prier le ciel pour qu'elle finisse par se déclarer

1. *Voix américaines*, III, p. 3-9. Cet article a été réimprimé en brochure et répandu à des centaines de milliers d'exemplaires.

nettement du côté de la liberté, quand ce ne serait que pour garder notre amour et notre admiration. » Pour les mêmes raisons, M. White [1] supplie le gouvernement de prendre parti. La neutralité américaine « déshonore le pays », déclare Th. Roosevelt [2] « Par la faute de leur Gouvernement, les États-Unis ont été sans foi à leur parole, ils ont failli à leur devoir », et cette conduite, dit-il, est « ignoble ». — « Être neutre quand l'inoffensive Belgique souffre les plus atroces injures de la part du puissant empire allemand rappelle d'une déplaisante façon la neutralité de ce sauvage habitant des bois qui voyant sa femme attaquée par un ours dit philosophiquement : « Vas-y la vieille ! Vas-y l'ours ! » Avec plus de noblesse le Dr Morton Prince, dans sa brochure *From Webster to Wilson : the Disintegration of an Ideal*, montre la déshonorante signification de cette neutralité, qu'il ne peut comprendre ni expliquer. En 1823, la petite Amérique, impuissante, peuplée de dix millions d'habitants, osa intervenir en faveur de la Grèce : en 1914, les cent millions d'Américains n'osent rien pour la Belgique et la France. Ils ne paraissent plus capables d'aucune réaction généreuse.

Des individus ont exprimé des opinions : elles n'ont pas été jusqu'à provoquer des réunions, et n'ont pas trouvé d'expression collective. Cette opinion est donc sans valeur active : elle est le sentiment des Américains : elle n'est pas le sentiment américain.

Avec une tristesse profonde Owen Wister demande :

Dans ces moments où toute l'âme des hommes, toute l'âme des nations sont révélées par une lumière aveuglante, est-ce notre âme que nous avons révélée? ou seulement l'énormité de notre corps grandi à l'excès? Où est l'âme de 1865? Chaque jour nous entendons les maximes d'une basse prudence. Ont-elles pénétré jusqu'à notre cœur et l'ont-elles tué? Depuis août 1914 nous sommes restés passifs, pendant que nos frères en liberté nous appelaient d'Europe. Ardemment ils ont espéré entendre enfin s'élever notre voix. Elle s'est tue. L'histoire nous acquittera-t-elle de ce silence?... Il y a des choses pires que la guerre ; la paix peut se payer trop cher : mais jamais on ne paiera trop cher la découverte et la préservation de son âme.

1. *A Text Book of the war*, p. 485.
2. *Metropolitan Magazine*, avril 1915.

... Et cependant cette âme semblait bien avoir été remuée jusque dans ses profondeurs. Les paroles que j'ai citées n'expriment qu'une bien faible partie de ses protestations. Avec passion l'Amérique affirme qu'elle est presque tout entière favorable aux Alliés. « Seuls les citoyens de descendance allemande, un petit nombre d'autres, ont pu accepter les théories et les procédés allemands. Tous les autres — les quatre cinquièmes de notre population apparemment — sont avec les Alliés », dit M. S. E. Martin : et ailleurs : « L'unanimité de l'opinion dans ce pays est surprenante. » — « Le pays tout entier, à l'exception des Germano-Américains, s'est spontanément rangé du côté des Alliés, écrit M. White, dans son *Text-Book* où il estime à quatre-vingt-dix pour cent la proportion de nos amis; et ce chiffre, partout aux États-Unis on me l'a confirmé. De partout s'est élevée la croissante protestation indignée, angoissée même, contre une neutralité qui est, dit cette élite, une abdication et une honte. A ces Américains l'attitude de leur gouvernement semble inexplicable. Et en effet, comment l'expliquer? Nos amis se feraient-ils des illusions sur l'étendue de cette sympathie qu'ils croient presque universelle? Ou si elle est réellement si forte, pourquoi reste-t-elle impuissante?

A tous ces appels, à toutes ces prières, à toutes ces indignations, le Président des États-Unis, le Gouvernement des États-Unis, l'Amérique même sont restés insensibles. Pourquoi?

Je crois l'entrevoir. J'essaierai de le dire.

ÉMILE HOVELAQUE

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier - Février

LIVRAISON DU Ier JANVIER

		Pages
ERNEST LAVISSE. . . .	**Bonne année !**	5
MARCEL PRÉVOST . . .	**L'Adjudant Benoît** (2e *partie*)	15
ANDRÉ CHEVRILLON . .	**L'Angleterre et la Guerre. — IV**	45
JOHAN BOJER.	**Le Caméléon** (1re *partie*)	85
FERNAND FARJENEL . .	**Une Armée jaune**	112
FRANCIS DE MIOMANDRE . .	**Rémy de Gourmont**	138
COMMANDANT DAVIN. .	**Les Corsaires allemands**	163
LUCIEN LOBBÉ	**Lettres d'un Instituteur de la Classe 14**	182
ADOLPHE LANDRY . . .	**Le Régime fiscal de l'Alcool**	205

LIVRAISON DU 15 JANVIER

MARCEL PRÉVOST . . .	**L'Adjudant Benoît** (*fin*)	225
JACQUES MORTANE. . .	**L'Aviation à la Guerre**	265
JOHAN BOJER.	**Le Caméléon** (2e *partie*)	298
L. LÉVY-BRUHL.	**Les Idées sociales et religieuses de Jean Jaurès**	322
JACQUES NORMAND. . .	**Au Chevet des Blessés**	332
RENÉ MILAN	**Les Vagabonds de la Gloire. — I**	340
GEORGES WEILL	**L'Alsace de 1815 à 1848**	373
BRADA	**Les Plaisirs d'une petite Second Empire**	391
XX.	**L'Islam après la Guerre**	425

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER

		Pages
PAUL ADAM	Un Choc (*1re partie*)	449
RUDYARD KIPLING	Trois Lettres	475
RENÉ MILAN	Les Vagabonds de la Gloire. — II	486
DU VIVIER DE STREEL	Une grave Question de l'Après-Guerre	517
JOHAN BOJER	Le Caméléon (*fin*)	540
CONTRE-AMIRAL DEGOUY	L'Efficacité du Canal de Kiel	566
JEAN BRETON	A l'École des Mutilés	585
ALICE ORIENT	Charles Müller	599
GÉNÉRAL F. CANONGE	Fontenoy-sur-Moselle	624
LÉON MACCAS	La Crise hellénique	646

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER

ÉDITH WHARTON	L'Ame de la France	673
POL NEVEUX	La Douce Enfance de Thierry Seneuse (*1re partie*)	683
JACQUES-É. BLANCHE	Cahiers d'un Artiste. — I	721
L. HOULLEVIGUE	Le Sel et le Pétrole en Alsace-Lorraine	740
PAUL ADAM	Un Choc (*fin*)	758
HENRY BATAILLE	La Divine Tragédie	787
RENÉ MILAN	Les Vagabonds de la Gloire. — III	796
PIERRE BOUTROUX	Propagande allemande en Allemagne	826
CAMILLE JULLIAN	Le Cinquantenaire de la « Cité Antique »	852
É. HOVELAQUE	L'Opinion américaine et la Guerre. — I	866

THE CONTEMPORARY REVIEW.

MONTHLY 2s/6d
EDITED BY
The Rev. Dr. SCOTT LIDGETT
AND
Mr. G. P. GOOCH, M. A.

The *Contemporary Review* was founded in 1862 and is one of the oldest of the British Magazines. It stands in the front rank of European Reviews. It deals with all subjects of current interest—Religion, Politics, Literature, Philosophy, Science, Art, Education, and Social Topics. Its general tendency is Liberal. The first writers of Great Britain are among its contributors, while eminent foreign authors write in its del pages from time to time. It is widely read on the Continent and in the Colonies.

A free specimen copy of a recent number will be sent from the office of "The Contemporary Review" 10, Adelphi Terrace, London England., on receipt of 3d. for postage.

Copies canbe obtained at Galignani's Library, Paris, or direct from the Publisher:
10, ADELPHI TERRACE, LONDON, W. C., ENGLAND.

Subscription Rates (POST FREE):
3 months, 8/3; 6 months, 16/6; 12 months, £1 13/-

CREDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser

SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

LE GARDE MEUBLE PUBLIC

BEDEL & Cie
TÉLÉPHONE 289-24
18, rue Saint-Augustin, PARIS

Librairie HACHETTE & Cie, 79, Bd Saint-Germain, PARIS

Collection des " Mémoires et Récits de Guerre "

GASTON RIOU

JOURNAL
D'UN
SIMPLE SOLDAT

GUERRE - CAPTIVITÉ

1914-1915

PRÉFACE D'ED. HERRIOT

DESSINS DE JEAN HÉLÈS

La collection des *Mémoires et Récits de Guerre* a pour but de présenter au public, sous une forme vivante et fidèle, tous les aspects de la grande guerre.

A côté des ouvrages historiques proprement dits, elle révélera la physionomie même, si diverse en chacun de ses moments, et sur les différents fronts, de l'héroïque épopée actuelle.

Ce livre, le premier de la collection, nous offre d'abord le saisissant tableau d'une colonie de prisonniers français dont l'espoir résiste à tout, aux fausses nouvelles, à la faim, aux misères physiologiques. Ce *journal* contient ensuite un témoignage autorisé sur l'Allemagne actuelle que connaissait bien l'auteur. Deux chapitres — l'un où il silhouette une série de Teutons dirigeants vus par lui avant la guerre, l'autre où il met en scène des blessés prussiens et bavarois retournant au front — sont particulièrement révélateurs. M. G. Riou voit et fait voir. Enfin, les divers actes du grand drame européen s'aperçoivent, pour ainsi dire, à l'horizon de ces pages, soit que l'auteur fasse raconter leur bataille à divers types de soldats soit qu'il revive lui-même sa campagne ou sa captivité.

Un volume in-16 illustré, broché . . . . . **3 fr. 50**

Librairie HACHETTE & Cie, 79, Bd Saint-Germain, PARIS

PHILIPPE GIBBS

L'Ame de la Guerre

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS

PRÉSENT, en qualité de correspondant d'un journal anglais, on pourrait presque dire à tous les instants de la lutte sur le théâtre occidental, M. GIBBS n'en dissimule pas les horreurs, mais il en découvre aussi les beautés héroïques. Partout, il est demeuré réaliste avec une maîtrise de soi tout anglaise, dans les moments mêmes où la pitié et l'indignation eussent pu troubler l'homme aux dépens de l'interprète de la vérité.

Mais celle-ci est si éloquente, les scènes évoquées sont si dramatiques, que rien ne saurait autant nous intéresser.

Un volume in-16, broché. . . . . **3 fr. 50**

GASTON JOLLIVET

Trois Mois de Guerre

(1er février-1er mai 1915)

RÉSUMÉS ET DOCUMENTS RELIÉS ET CLASSÉS DANS L'ORDRE CHRONOLOGIQUE

LES *Trois Mois de Guerre* comprennent :

Les communiqués jour par jour de l'état-major français et les principaux communiqués allemands; les faits politiques et diplomatiques saillants; ce qui s'est passé de plus notable en France, chez nos alliés, chez nos ennemis, chez les neutres; la reproduction ou la citation de documents, de discours, d'articles éloquents et instructifs tirés de journaux et de revues; les à-côté de la guerre, ses moyens d'action, etc. C'est un répertoire complet et précis sur les débuts des hostilités.

Un volume in-16, illustré de plans, broché. . . . . **3 fr. 50**

DU MÊME AUTEUR :

SIX MOIS DE GUERRE (1er août 1914-1er février 1915). Un vol. . . **3 fr. 50**

LA NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

va commencer la publication des articles de guerre de

CHARLES MAURRAS

DEVANT L'ENNEMI

LES CONDITIONS DE LA VICTOIRE

Les hommes éclairés tiendront à posséder cette suite incomparable de jugements sur les hommes, sur les idées et sur les événements qu'a donnés, au cours de la guerre, le maître écrivain que ses adversaires reconnaissent comme un des premiers écrivains politiques de notre temps.

C'est là qu'ils trouveront, avec une véritable histoire intellectuelle et politique de la grande époque où nous vivons, la pensée suivie, la volonté soutenue venant d'une doctrine qui s'inspire uniquement de l'intérêt national.

Le problème de l'*unité de direction* y est résolu à chaque page, et il n'en est point de meilleur témoignage que l'influence profonde exercée sur l'esprit public par l'action quotidienne de CHARLES MAURRAS au profit de l'union contre l'ennemi.

Les articles de CHARLES MAURRAS constitueront un véritable monument de la science, de la sagesse et de l'art politiques.

PREMIÈRE SÉRIE : *Quatre volumes.*

A. **De la menace de guerre à l'offensive de Champagne.** — Un volume de 400 pages environ. . . . . **4** francs.

1. **De l'offensive de Champagne à l'invasion de la Serbie.** — Un volume de 320 pages environ. . . . . **3** fr. **50**

2. **De l'invasion de la Serbie à fin mars 1916.** — Un volume de 250 pages environ. **2** fr. **50**

3. **Articles d'avril et de mai 1916.** — Un volume de 200 pages environ. **2** francs.

La publication est faite à *tirage limité*

PAR ABONNEMENTS :

Les abonnements souscrits par les abonnés de la *Revue de Paris* avant le 15 mars 1916 seront reçus au prix de 10 francs (au lieu de 12 francs), pour la première série de quatre volumes. Joindre à la souscription une bande de la *Revue* ou la présente annonce.

Les abonnements doivent être adressés à M. le Directeur de la **Nouvelle Librairie Nationale**, 11, rue de Médicis, Paris (VIe).

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE, 11, Rue de Médicis, PARIS (VIe). — Tél. : Fleurus 11-18

VIENNENT DE PARAITRE :

C. DE BOURCET

L'Art de la Guerre et le Colonel Grouard

Ce petit livre est un exposé lumineux des conclusions profondes qu'un écrivain militaire d'une rare valeur a tirées de l'étude des campagnes modernes.

A l'heure où l'attention publique est tout entière retenue par la grande guerre, cet exposé, suivi de nombreux extraits de l'œuvre du Colonel Grouard, doit être lu et médité par tous ceux qui veulent saisir les grandes lignes de la guerre présente.

Un volume in-16 double-couronne de 272 pages . . . . . 2 fr. 50

H. DUTRAIT-CROZON

Gambetta et la Défense Nationale

1870-1871

On se rappelle le succès obtenu par cet impressionnant ouvrage publié peu avant la guerre. C'est un livre précieux autant pour l'étude de 1870 que pour l'intelligence de 1914. C'est la raison de la réédition de cette savante analyse, la plus juste, la plus serrée, la plus documentée qui ait été faite sur ce sujet.

Un volume in-8° écu de 534 pages. . . . . 6 francs.

LÉON DE MONTESQUIOU

1870

Les Causes politiques du Désastre

Comme le précédent, cet ouvrage avait paru avant la guerre, alors que se renouvelaient les illusions pacifistes des Français de 1869. La réédition de ce livre, qui contient une des plus grandes leçons de l'histoire, est un suprême hommage de l'auteur à la France. Tombé en Champagne, il la sert encore par sa pensée.

Un volume in-16 double-couronne de 288 pages . . . . . 2 fr. 50

RÉCENTES PUBLICATIONS :

JACQUES BAINVILLE. — **Histoire de deux Peuples.** *La France et l'Empire allemand.* Un volume in-16 double-couronne de 320 pages. (14e mille). . . . . 3 fr. 50

LÉON DAUDET. — **Hors du Joug allemand.** *Mesures d'après-guerre.* Un volume in-16 double-couronne de 324 pages. (11e mille). . . . . 3 fr. 50

LÉON DAUDET. — **Devant la Douleur.** *Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux de 1880 à 1905* (2e série). Un volume in-16 double-couronne de 314 pages. (12e mille) . . . . . 3 fr. 50

LÉON DAUDET. — **L'Entre-deux-Guerres.** *Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux de 1880 à 1905* (3e série). Un volume in-16 double-couronne de 320 pages. (12e mille). . . . . 3 fr. 50

CHARLES MAURRAS. — **Kiel et Tanger.** *1895-1905. La République française devant l'Europe.* Nouvelle édition augmentée d'une préface : *De 1905 à 1913*, et de nombreux appendices. Un volume in-16 double-couronne de CXVIII-432 pages. (10e mille). 4 francs.

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine - PARIS

Nouveautés : **BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE**

William JAMES

LA VOLONTÉ DE CROIRE

Traduit par LOYS MOULIN

Un volume in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

Si divers qu'apparaissent les problèmes traités dans la **Volonté de Croire**, l'idée morale et le sentiment religieux les omi ent tous et apportent à l'œuvre son unité et sa profondeur. La valeur de nos hypothèses, la dignité de notre vie, la liberté de notre pensée et de nos actes n'acquièrent leur véritable signification que si on les envisage à la lumière du devoir et de la foi.

Charles-Henry HIRSCH

MARIÉE EN 1914

ROMAN suivi de RÉCITS DE LA GUERRE

Un volume in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

Le sujet? Un voyage de noces, interrompu par la mobilisation ; l'histoire, depuis la mobilisation et pendant la guerre, du ménage de Clotilde et de Gilbert de Hersecroy, mariés de 1914...

Frédéric BOUTET

VICTOR ET SES AMIS

SUIVI D'AUTRES RÉCITS DU TEMPS DE LA GUERRE

Un volume in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

Dans ces récits, dans ceux qui suivent et qui ont tous l'intérêt palpitant d'un petit drame au dénouement inattendu, on retrouve, plus intenses, avec une puissance d'évocation accrue encore, semble-t-il, toutes les qualités d'imagination de l'auteur.

SELECT-COLLECTION

LE VOLUME (contenant un roman complet), **50 centimes**

avec couverture illustrée en couleurs

J.-H ROSNY
de l'Académie Goncourt

LE CRIME DU DOCTEUR

ROMAN

Couverture en couleurs de LOBEL-RICHE

Un volume

GYP

MICHE

ROMAN

Couverture en couleurs d'ABEL TRUCHET

Un volume

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

DAUDET (Alphonse). **Robert Helmont.**
SANDEAU (Jules). . **Madeleine.**
FRAPIÉ (Léon) . . . **La Maternelle.**
COURTELINE (G.) . . **Le train de 8 h. 47**

COLLECTION IN-8° ILLUSTRÉE A 95 CENTIMES

En reliure artistique . . . . . Prix : 1 fr. 50

Paul DE SÉMANT

DACHE

Perruquier des Zouaves

Illustrations de PAUL DE SÉMANT

Un volume

Camille FLAMMARION

ANNUAIRE ASTRONOMIQUE et MÉTÉOROLOGIQUE

pour l'année 1916

Un volume in-16 jésus, illustré de 138 figures, cartes et diagrammes. Prix . . . . . 1 fr. 50

Madame DE THÈBES

CONSEILS POUR ÊTRE HEUREUX

ALMANACH POUR 1916

Un volume in-16. Prix. . . . . 1 fr. 25

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

Pour paraître le 19 février : le 1er FASCICULE de

LA GUERRE

DOCUMENTS
DE LA SECTION PHOTOGRAPHIQUE
DE L'ARMÉE

(MINISTÈRE DE LA GUERRE)

1er Fascicule

LA VIE DU SOLDAT

24 Planches
avec un TEXTE par
ARDOUIN-DUMAZET

Prix net . . . 1 fr. 25

LA GUERRE est publiée en fascicules in-4° jésus de 28c sur 35c.
Il paraît un fascicule par quinzaine.
Chaque fascicule, comprenant 24 PLANCHES et un *TEXTE* par ARDOUIN-DUMAZET :
Prix *net*. . . . . 1 fr. 25

LA GUERRE comprendra deux séries de dix fascicules.
Souscription à la 1re série (envoi *franco*).
Prix. . . . . 12 fr. 50

Demander le Prospectus illustré

CET ALBUM, qui reproduit exclusivement des *photographies prises sur le front*, sous le contrôle de l'autorité militaire, constituera **une collection unique de documents sur la guerre, authentique, artistique, complète.** Présentées d'après un plan raisonné, accompagnees d'un *texte* par *Ardouin-Dumazet*, les planches qui le composeront reproduiront les scènes de *la vie du soldat*, — *les abris et les tranchées*, — *les canons*, *les avions et les autos*, — *les prisonniers et les trophées ;* — elles conduiront sur *le champ de bataille de Champagne* — parmi les villes martyres : *Reims*, *Arras*, *Soissons*, — dans la *forêt d'Argonne*, — dans *les plaines d'Artois*, — en *Alsace* reconquise, — et jusqu'au camp retranché de *Salonique*. Chacun de ces sujets fournira la matière d'un fascicule.

Le premier fascicule est consacré à LA VIE DU SOLDAT, depuis le réveil et la toilette au camp, jusqu'au coucher dans la cagna.

Gravées par Demoulin, tirées sur papier couché de la maison Prioux par le maître imprimeur Draeger, ces planches formeront un ensemble sans précédent, d'un intérêt et d'une beauté exceptionnels, **une véritable histoire graphique de la guerre**, un souvenir incomparable de la grande époque que nous vivons

En vente chez tous les Libraires, Papetiers et Marchands de journaux

VADE-MECUM

à l'usage des Officiers et Interprètes dans la Campagne actuelle

TERMES ET EXPRESSIONS TECHNIQUES ET MILITAIRES

French & English technical & military terms

L'ARMÉE ANGLAISE

New and revised édition

Mr Hilaire BELLOC says : « *A book which I have found so useful and recommended to many people.* »

(12th thousand). Prix : 2 francs

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS : 76, boulevard Saint-Germain.
LONDON : 18, King William St-Strand.

Guide à l'usage du Corps Expéditionnaire en Orient

Français, Anglais, Grec moderne, Turc *(avec prononciation figurée)*

La Turquie. — Son organisation politique, administrative, judiciaire. — Son armée. Grades des armées turque et grecque. — La vie en Turquie. — Manuel de conversation pour la vie courante. — Termes techniques et militaires. — Vocabulaire de campagne, etc.

— 3 cartes du théâtre des opérations —

3me Mille. — Prix : 3 fr. 50

FRANCE : *BERGER-LEVRAULT, 5, rue des Beaux-Arts, PARIS.*

Guide à l'usage du Corps Expéditionnaire dans les Balkans

Français, Anglais, Serbe, Bulgare *(avec prononciation figurée)*

La Serbie. — La Bulgarie. Organisation politique, administrative, judiciaire, militaire. — La vie en Serbie et en Bulgarie. — Manuel de conversation pour la vie courante. — Termes techniques et militaires. — Vocabulaire de campagne, etc.

— 2 cartes du théâtre des opérations —

3me Mille. — Prix : 3 fr. 50

FRANCE *BERGER-LEVRAULT, 5, rue des Beaux-Arts, PARIS.*
En ORIENT : *" LES GUIDES PLUMON ", 16, avenue de Friedland, PARIS.*

La Rivista Politica e Parlamentare

Direzione ed Amministrazione : **ROMA, via Uffici del Vicario, 21 - Telef. 27-31**

"La Rivista Politica e Parlamentare" de Rome est la publication politique et économique la plus répandue et la plus importante d'Italie.

DIRECTEUR : **Charles-Albert CORTINA**

Sont collaborateurs de **"La Rivista Politica e Parlamentare"** les plus éminents parlementaires et écrivains politiques et économistes.

ABONNEMENTS :

Pour l'Italie, un an : **10 francs** | Pour la France, un an : **12 francs**

La livraison : **0 fr. 30**

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Relations entre Paris-Quai d'Orsay et Barcelone via Cerbère-Port-Bou

Billets directs simples et d'aller et retour en 1re, 2e et 3e classes de **Paris-Quai d'Orsay à Barcelonne** ou vice-versa :

Divers itinéraires.

Durée de validité : billets simples 6 jours : billets aller et retour 45 jours.

Faculté d'arrêt sur tout le parcours, en France et en Espagne.

Enregistrement direct des bagages.

HORAIRE ALLER

Via Bordeaux — Dép. Quai d'Orsay 8h40 ; arr. Barcelone 7h53 ou 10h35

Via Limoges - Montauban - Toulouse — Dép. Quai d'Orsay : (*a*) 10h30 ; arr. Barcelone 7h53 ou 10h35 ; (*b*) 19h50 (1) ; arr. Barcelone 19h30 ou 23h.

HORAIRE RETOUR

Via Toulouse - Montauban - Limoges — Dép. Barcelone : (*a*) 5h ou 9h58 ; arr. Quai d'Orsay 7h49 (1) ; (*b*) 14h23 ou 18h54 ; arr. Quai d'Orsay 18h33.

Wagon-restaurant sur certains points du parcours en France et en Espagne.

(1) Wagons-lits et voitures directes 1re et 2e classes de Paris à Port-Bou et de Cerbère à Paris.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

TICKETS GARDE-PLACES DANS LES TRAINS A LONG PARCOURS

L'Administration des Chemins de fer de l'État délivre des tickets garde-places en 1re et 2e classes pour les trains à long parcours circulant sur les lignes principales de son réseau, ce qui donne aux voyageurs de ces deux classes la faculté de se faire marquer des places à l'avance. Cette faculté est toutefois limitée aux voyageurs partant de la gare de formation du train; des affiches apposées dans les gares indiquent les trains pour lesquels les tickets garde-places peuvent être utilisés et les gares où la délivrance de ces tickets est effectuée. Toute place retenue à l'avance donne lieu au paiement d'un droit spécial d'un franc, quelle que soit la classe de voiture utilisée.

Les demandes peuvent être adressées à la gare par lettre, par dépêche ou par téléphone; mais les places ne sont marquées effectivement dans le train qu'après que le droit d'un franc a été versé à la gare de départ et que le voyageur a pu présenter les titres de circulation utiles (billets ou cartes).

La location d'avance dont il vient d'être parlé cesse une heure avant l'heure réglementaire de départ du train; mais des tickets garde-places peuvent être ensuite délivrés, à raison de 0 fr. 25 par place, soit sur le quai de départ après la formation du train, soit en cours de route lorsque le train est accompagné par un surveillant de voitures.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

AGENDA P.-L.-M.

1915-1916

L'Agenda P.-L.-M., dont la publication avait dû être suspendue en 1915, reparaît avec le millésime 1915-1916.

A côté d'articles des plus intéressants se rapportant aux circonstances actuelles, de belles illustrations en simili-gravure et de nombreux dessins à la plume, *l'Agenda P.-L.-M.* nous offre, cette année, des pages de photographies inédites de la guerre : *l'Héroïque Belgique, France, Italie,* et *douze hors-texte en couleurs,* parmi lesquels *six épisodes de la guerre,* reproductions artistiques des compositions des peintres militaires Galien-Laloue et Perboyre : *Nos Alpins dans les Vosges, Prise d'une batterie allemande, Prise d'un village, Mise en batterie du 75, Les troupes noires à l'assaut, Goumiers en reconnaisance.*

C'est un document d'actualité que chacun voudra acquérir et conserver.

L'Agenda P.-L.-M. est en vente au prix de 1 fr. 50 à l'Agence du P.-L.-M. de Renseignements, 88 rue Saint-Lazare, à Paris, à la gare de Paris-Lyon (Bureau de renseignements et Bibliothèques) dans les bureaux-succursales et bibliothèques des gares du réseau P.-L.-M., au rayon de la papeterie des Grands Magasins du Bon-Marché, du Louvre, du Printemps, des Galeries-Lafayette, des Trois-Quartiers, etc., à Paris.

L'Agenda P.-L.-M. est aussi envoyé à domicile sur demande adressée au Service de la Publicité de la Compagnie du P.-L.-M., 20 boulevard Diderot à Paris, et accompagnée de 2 fr. 25 (mandat-poste ou timbres) pour les envois à destination de la France, et de 2 fr. 50 (mandat-poste international) pour ceux à destination de l'étranger.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

ÉMILE NOLLY

(Capitaine Détanger)

GRAND PRIX DE LITTÉRATURE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

1915

Le Conquérant

Journal d'un "Indésirable" au Maroc

ROMAN

Un volume, format in-18. Prix . . . . . **3 fr. 50**

DU MÊME AUTEUR :

Hiên le Maboul, Roman . . . . . 1 vol.

Gens de Guerre au Maroc . . . 1 vol.

Le Chemin de la Victoire, Roman . 1 vol.

Chaque volume, format in-18. Prix . . . . . **3 fr. 50**

IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU, PARIS. — 235-16.

LIVRES NOUVEAUX

MARIÉE EN 1914,
par Charles-Henry Hirsch.

C'est un court roman, à la fois émouvant et joli, sur ce sujet simple, d'un intérêt très humain et aussi très « actuel » : un voyage de noces interrompu par la mobilisation et l'histoire du jeune ménage pendant la guerre. M. Charles-Henry Hirsch a mis dans son récit ses précieuses qualités de conteur et d'écrivain qui font de son livre une des lectures les plus captivantes et les mieux appropriées à nos préoccupations et à notre état d'âme. Avec ce romancier, d'un talent si sincère et si fin, la sensibilité du lecteur et son intelligence trouvent toujours leur compte de plaisirs délicats.

LA VÉRITÉ SUR LA GUERRE,
par Alvaro Alcalá Galiano.

Dans une préface qui renferme peut-être les dernières lignes qu'il ait écrites, Paul Hervieu a fait un bel et sobre éloge de l'auteur et de son traducteur, le poète espagnol et français A. de Bengoechea. Ce petit livre est un plaidoyer pour la vérité et pour la civilisation, œuvre d'un esprit indépendant et lumineux, tel qu'il en naît souvent au pays de Cervantes.

SUR LES ROUTES SANGLANTES,
par Jules Mary.

Ce roman met en scène des personnages français et allemands et l'action se déroule en pleine bataille de Charleroi, pendant la descente des armées sur la Marne, au milieu de l'atmosphère tragique qui pesa sur nous, durant les premières semaines de la grande guerre. L'auteur, Lorrain d'origine, a ressenti profondément ce qu'il dépeint : cet écroulement moral des êtres, et cette dévastation brutale des pays aimés. Le récit est à la fois poignant et entraînant.

LA QUESTION PERSANE ET LA GUERRE,
par G. Demorgny.

Les lecteurs de la *Revue de Paris* se rappellent l'article de l'auteur sur les méthodes turco-allemandes en Perse. A l'heure où les succès russes au Caucase et les nouvelles diplomatiques de Téhéran attirent l'attention sur la question persane, ils liront avec intérêt ces nouvelles études d'un éminent spécialiste des questions orientales.

LES MÉTHODES ALLEMANDES D'EXPANSION ÉCONOMIQUE,
par Henri Hauser.

Depuis 1870, l'Allemagne était devenue une puissance économique de premier ordre et sa force d'expansion était si grande, qu'à la veille de la guerre elle pouvait espérer dominer bientôt le marché mondial. Le livre de M. Henri Hauser analyse le secret de cet essor prodigieux, la collaboration des banques, des cartels, des transports rationnellement organisés et de l'État. Ces pages si riches et si pénétrantes, où se résument vingt ans de recherches, de voyages et d'observations directes, ne s'adressent pas seulement aux économistes et aux historiens, mais surtout aux industriels, commerçants, financiers, hommes politiques de France en l'année 1916. Puisse la leçon qu'elles comportent être entendue !

LES SONNETS DE LA GUERRE.

De nombreux poètes, parmi les meilleurs et les illustres, ont collaboré à ce recueil où la poésie se met noblement au service du patriotisme et de la bienfaisance, puisque les bénéfices de la publication doivent aller à des œuvres d'assistance aux blessés de terre et de mer. Il suffira de citer entre autres les noms d'Henri de Régnier, d'Edmond Rostand, d'André Rivoirre, de Jean Aicard, d'Auguste Dorchain, de Daniel Lesueur, de la duchesse de Rohan, de Frédéric Plessis, de Pierre de Nolhac, de Jacques Normand, de Miguel Zamacoïs. C'est une belle et riche guirlande aux parfums variés, une véritable anthologie de la guerre.

LA BULGARIE SES AMBITIONS — SA TRAHISON,
par Balcanicus.

Cet ouvrage, traduit du serbe, est daté : Nich, mars 1915. Depuis cette date les Bulgares ont, par une trahison plus éclatante, si possible, que celle de 1913, donné à la thèse de l'auteur une sinistre confirmation. Le livre est à lire par quiconque désire connaître les intrigues bulgares dans les Balkans.

SOUS LA CUIRASSE,
par le lieutenant Georges Rollin.

L'officier poète qui signe ces strophes dit quelque part que les vers sont un langage fugitif écrit sur le sable, mais que « le geste de l'épée est le geste éternel ». Nul, en ce moment, n'aura l'idée de contester la vérité de cette affirmation, et nous assistons à la juste apothéose de l'action héroïque. Cependant le rêve garde ses droits même sur l'âme des plus braves. Et ces poèmes tantôt robustes tantôt délicats le prouvent suffisamment.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS.	48 »	24 »	12 «
SEINE ET SEINE-ET OISE.	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES. .	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE).	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, Faubourg Saint-Honoré, Paris.